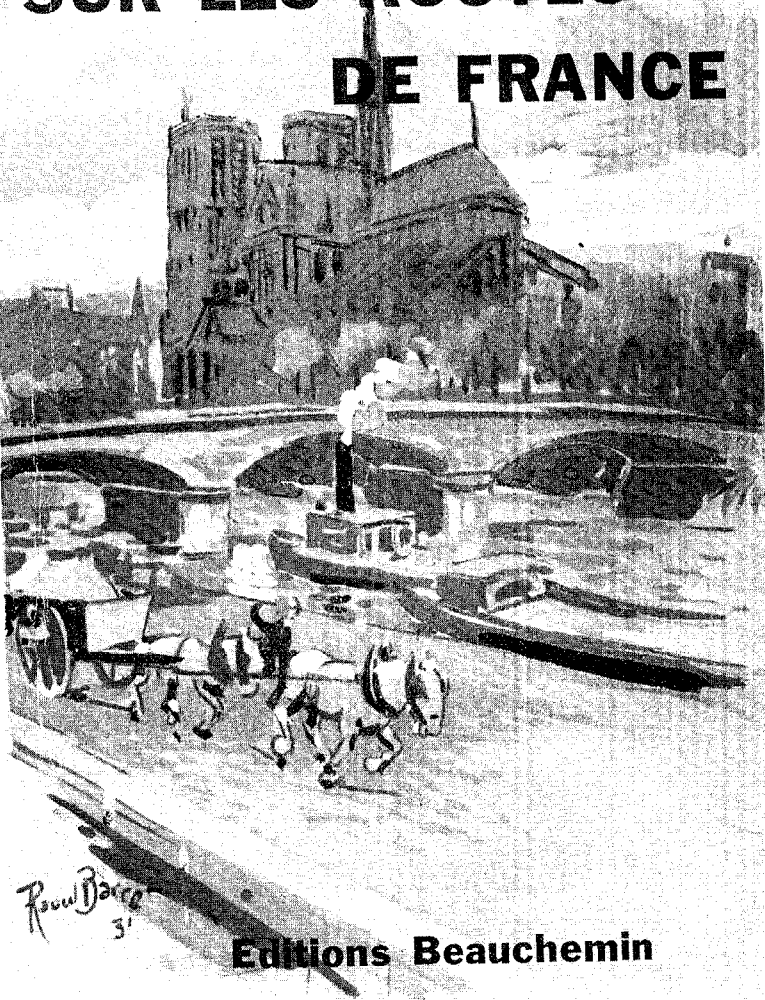


C.-J. MAGNAN

SUR LES ROUTES DE FRANCE



Roué Barre
3'

Editions Beauchemin

SUR LES ROUTES DE FRANCE

Droits réservés, Canada, 1934,
par C.-J. Magnan, Québec.

SUR LES ROUTES DE FRANCE

Par

C.-J. MAGNAN

Mieux faire connaître la France
pour la faire mieux aimer.



LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée
430, rue Saint-Gabriel
MONTREAL

Avant-Propos

En mai 1933, je revoyais la France à l'occasion du centenaire de la fondation, à Paris, par Frédéric Ozanam, de la première Conférence de Saint-Vincent de Paul. J'ai fait le plus heureux et le plus intéressant des voyages.

Revoir la France, à vingt-quatre ans de distance; la revoir au printemps, couronnée de verdure et de fleurs; la revoir dans une circonstance mémorable où trente-deux nations, par des délégués choisis, viennent lui rendre hommage et la remercier d'avoir donné Ozanam et la Société de Saint-Vincent de Paul au monde; la revoir à Lourdes, à Nevers, à Orléans, à Tours où Marie de l'Incarnation prononça ses vœux de religion, au berceau de saint Vincent de Paul, à Dax, au tombeau de cet apôtre de la charité, à Paris, et à celui d'Ozanam, également à Paris; la revoir au tombeau de sainte Geneviève, à Notre-Dame-des-Victoires, à Saint-Sulpice, à Montmartre, à Notre-Dame; la revoir dans une élite de confrères de Saint-Vincent de Paul, dans la famille Laporte-Ozanam et nombre de foyers choisis où nous reconnûmes le vrai visage de notre mère patrie; la revoir au pays d'origine d'où partit mon ancêtre pour le Canada en 1665; la

revoir dans ses incomparables châteaux de la Loire; la revoir dans une élite de ses professeurs, journalistes et écrivains catholiques; revoir la France de cette façon heureuse, fut pour moi un privilège précieux, source d'une joie profonde.

Quand un Canadien français arrive en France, il y entre avec le sentiment de la joie et celui de l'amour. Dans chaque province, dans chaque ville, dans chaque hameau, l'histoire lui crie: "Arrête, voyageur; tu foules aux pieds un héros." Il entend aussi la voix des ancêtres qui traversèrent les mers au XVIIe et au XVIIIe siècle pour coloniser le Canada, lui dire: "Heureux es-tu de revoir le vieux pays qui nous vit naître, de fouler son sol où dorment les aïeux, de contempler ses horizons enchanteurs qu'embellissent toujours les antiques clochers dressés au cours des siècles, de dire à "nos gens": "*Je me souviens.*"

Dans les pages qui suivent, j'exprime, en toute simplicité, les sentiments que j'ai éprouvés *sur les routes de France* et je raconte ce que j'ai vu et entendu "au pays de nos pères".

C.-J. MAGNAN.

Tours : la rue des Ursulines

Sur les Routes de France.

CHAPITRE PREMIER

Tours: la rue des Ursulines.

Le 9 mai 1933, à 8 heures du matin, mon confrère de la Société de Saint-Vincent de Paul, M. J.-A. Julien, avocat de Montréal, et moi, nous nous mettions en route pour la visite des châteaux de la Loire.

Nous sortons de Paris par Suresne et passons à Saint-Cloud, où, il y a vingt-quatre ans, je visitais l'École normale supérieure de garçons. Puis c'est Versailles avec ses multiples souvenirs historiques ; Saint-Cyr, où nous voyons encore l'ancien établissement d'éducation fondé par Mme de Maintenon, aujourd'hui transformé en école militaire ; Rambouillet, Maintenon, Chartres. Cette dernière cité, célèbre par sa merveilleuse cathédrale, est une des plus anciennes villes de

France, puisque César en fit le siège. C'est en cette ville que se trouve la maison mère des Sœurs de Saint-Paul, établies dans le diocèse de Gaspé, depuis trois ans. Nous avons eu le plaisir de visiter cette magnifique et ancienne communauté.

Le 10 mai, nous étions à Tours, sur la Loire, ville de 70,000 âmes.

Tours, outre ses charmes historiques et artistiques, nous attirait particulièrement par le souvenir de Marie de l'Incarnation. Collaborateur de ses Filles de Québec, comme professeur à l'École normale des Ursulines de cette ville, de 1889 à 1911, j'avais appris, dans l'institution qu'elle avait fondée en 1639, à vénérer la Thérèse du Nouveau Monde.

Dès mon temps d'élève-maître à l'École normale Laval, abritée alors sous le toit du Vieux Château, remplacé depuis par le Château Frontenac, j'avais appris à connaître Tours, l'antique cité illustrée par Marie de l'Incarnation. J'entrai à l'École normale en septembre 1883. L'année précédente, M. l'abbé H.-R. Casgrain avait publié, à l'imprimerie Léger Brousseau, *l'Histoire de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, Première Supérieure des Ursulines de la Nou-*

velle-France. Notre professeur de littérature, le bon M. Létourneau, avait pris fait et cause pour les romantiques contre les classiques, écho de vives polémiques qui faisaient alors rage en notre province à cette époque.

M. l'abbé Casgrain figurait parmi les fidèles du romantisme. M. Létourneau nous citait souvent des pages de cet auteur, au chapitre de la description en littérature.

En arrivant à Tours et en le quittant, en arpentant ses vieilles rues et en visitant ses monuments pleins de charme et de poésie du passé, nous nous rappelâmes la description de ce magnifique coin de France faite par l'abbé Casgrain et que notre sympathique professeur avait lue en classe. Voici en quels termes l'abbé Casgrain décrit la petite patrie de Marie de l'Incarnation, description qui peint fidèlement ce que nous avons vu nous-mêmes, il y a quelques mois à peine :

“Il faut avoir vu soi-même ce pays enchanteur pour comprendre combien le cœur et l'âme doivent s'y attacher invinciblement, et quel cruel sacrifice il faut s'imposer pour dire un éternel adieu à ces lieux chéris du ciel et des hommes. Il nous a été donné de contempler à loisir ces

magnifiques horizons, de reposer nos regards sur la gracieuse cité de Tours, sur l'antique monastère des Ursulines, où semblait errer encore l'ombre sacrée de la Mère de l'Incarnation. Et pendant que, l'esprit plein de cette chaude vision, nous contemplions, du haut des tours de la cathédrale, le splendide paysage qui se déroulait sous nos yeux, chaque monument, chaque édifice, chaque fleur des champs semblait exhaler son souvenir mêlé au souvenir mélancolique de la patrie lointaine et nous redire son nom tant aimé de ce beau pays et de notre cher Canada. Chaque murmure de la terre ou du ciel nous l'apportait avec les parfums de la brise du soir, avec les joyeuses volées des cloches argentines, avec le rayon du soleil couchant qui dorait de ses teintes rosées les lignes harmonieuses de l'horizon, les collines environnantes, le cours limpide de la Loire, le fenestrage et les mille clochetons de la cathédrale, et l'antique façade du cloître des Ursulines. Tout ce qui parlait aux sens, au cœur et à l'âme, au milieu de cette riche nature, nous répétait avec amour : Marie de l'Incarnation."

C'est sous l'impression de ces souvenirs littéraires que j'entrai à Tours, en automobile, par

le Grand Pont de pierre et descendis à l'hôtel de l'Univers, avec mon compagnon de voyage.

Du Grand Pont à l'hôtel, nous traversâmes plusieurs quartiers de la capitale de la Touraine et passâmes devant la superbe cathédrale, commencée en 1170 et terminée en 1547. Souventes fois, dans ce magnifique sanctuaire, Marie de l'Incarnation alla prier et demander secours au Divin Maître dans ses épreuves et ses tribulations.

Dans ces rues de Tours où nous passions, en pèlerins émus, Marie de l'Incarnation avait passé enfant, jeune fille, jeune femme et veuve. Aidé de nos souvenirs historiques, nous refîmes, par l'imagination, le trajet que Marie Guyart, veuve Martin, fit le 25 janvier 1631 de la demeure de son beau-frère au Monastère des Ursulines, dont nous avons visité une aile restée intacte, rue des Ursulines.

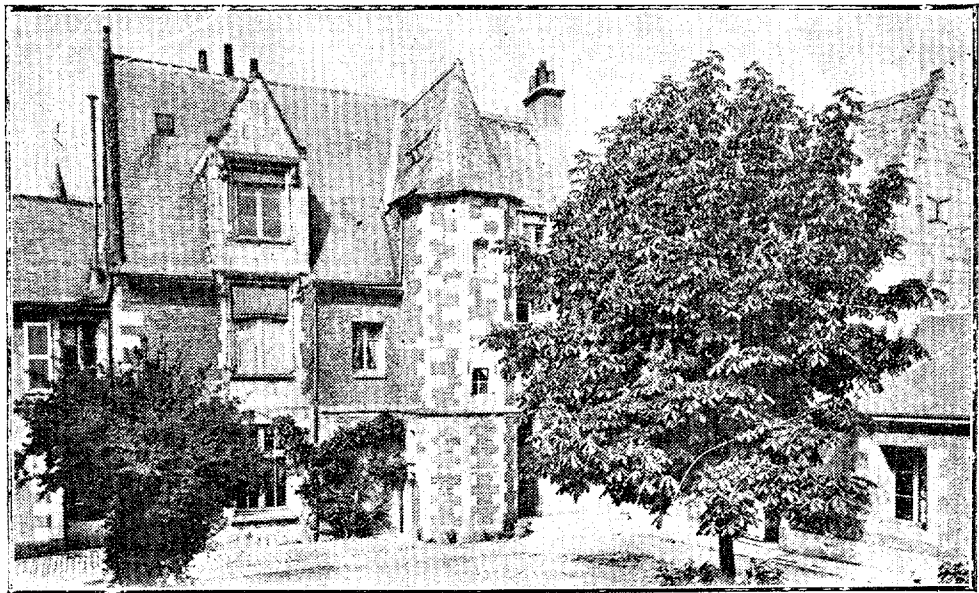
Cette séparation de Marie de l'Incarnation de sa famille et de son fils, âgé de douze ans, est d'une grandeur tragique dont l'histoire des saints offre peu d'exemples. Voici en quels termes l'abbé Casgrain rapporte cette scène :

“En franchissant la courte distance qui séparait le monastère de sa demeure, elle fit placer devant elle une de ses nièces, et lui mit entre les

main un grand crucifix, qu'elle portait habituellement sur elle, et qu'en cette circonstance elle avait détaché de son cou, comme pour lui servir de guide dans sa marche hors du monde. Sa foi ardente le lui montrait comme la colonne de feu, symbole de la croix, qui guidait autrefois Israël à sa sortie de l'Égypte.

“A ses côtés marchait son fils, silencieux et résigné, mais trahissant sa douleur par ses larmes. A la vue d'un spectacle si touchant, non seulement ceux qui l'accompagnaient, mais même ceux qui la rencontraient sur leur passage, ne pouvaient retenir des pleurs d'attendrissement. Elle seule s'avancait d'un pas ferme et assuré, d'un air calme et rayonnant. On eût dit qu'elle marchait au triomphe et non au sacrifice. Cependant cette victoire surnaturelle qu'elle remportait sur ses sens et sur les droits imprescriptibles de la nature, ne l'empêchait pas de ressentir de cruels saignements de cœur à la vue du petit orphelin qui pleurait à ses côtés.

“Il n'osait, dit-elle, me témoigner son affliction, mais les larmes qui coulaient de ses yeux “me faisaient bien connaître ce qu'il ressentait en “son cœur. Il me faisait si grande compassion “qu'il me semblait qu'on m'arrachait l'âme; mais



TOURS.—La Petite Bourdaisière (XVe s) où fut installée vers 1613 la célèbre fabrique de tapisseries de Motheron, fit ensuite partie du Couvent des Ursulines, puis du Petit Séminaire. Aujourd'hui de l'Ecole Primaire Supérieure de Filles (rue des Ursulines).

“Dieu m’était encore plus cher que ce cher enfant.”

“Parvenue au seuil du monastère, elle renouvela en souriant ses adieux à son fils et à tous ceux qui l’entouraient et, se séparant joyeusement de leur groupe, elle alla se jeter aux pieds de son directeur, qui l’attendait à l’entrée du cloître pour lui donner sa bénédiction. Un instant après, elle était prosternée devant la supérieure, qui la recevait entre ses bras avec des larmes d’allégresse et de bonheur.”

La maison que Marie de l’Incarnation venait de quitter se trouvait à deux pas du Monastère des Ursulines, nouvellement établi à Tours. De ce monastère, il reste une partie précieuse, enclavée aujourd’hui dans une école laïque de filles. Nous en publions, ci-contre, une photographie fidèle que nous devons à l’obligeance de M. Rougé, conservateur adjoint des Archives Historiques de la ville de Tours.⁽¹⁾

C’est dans ce lieu que Marie de l’Incarnation prononça ses vœux de religieuse le 25 janvier 1633, à l’âge de 33 ans; c’est de là qu’elle quitta Tours pour le Canada le 22 février 1639. Après

(1) Le dernier reste du couvent des Ursulines portait naguère le nom de la Petite Bourdaisière, probablement parce que le père de Marie de l’Incarnation, Florent Guyart, épousa, à Tours, Jeanne Michelet issue de la noble famille des Babou de la Bourdaisière.

un séjour de quelques mois à Paris et à Dieppe, dans des couvents d'Ursulines, Marie de l'Incarnation, ses compagnes et quelques Hospitalières, montèrent sur un petit voilier qui devait les conduire à Québec.

En regardant la façade du dernier vestige de ce qui fut le Monastère des Ursulines de Tours au XVIIe siècle, je songeais aux bontés insignes de la Providence pour notre pays, en préparant par des années d'épreuves la grande et sainte âme de celle qui fut la première et le modèle des institutrices au Canada, et dont la belle œuvre est continuée par ses Filles à Québec, Trois-Rivières, Roberval, Rimouski, Stanstead, Shawinigan, Grand'Mère et Gaspé. Je me remémorai la visite de Madame de la Peltrie chez les Ursulines de Tours, en février 1639, visite pendant laquelle eut lieu la rencontre historique de ces deux femmes inspirées, Madame de la Peltrie et Marie de l'Incarnation, qui décida l'établissement à Québec d'un monastère d'Ursulines, aujourd'hui trois fois séculaire.

Je quittai comme à regret la rue des Ursulines, à Tours, et me rendis sur-le-champ au Bureau des Archives, 1, place Anatole-France.

Il n'était que 9 heures du matin et le conser-

vateur adjoint n'était pas encore entré. Je laissai ma carte à un commis complaisant, lui disant le but de ma visite, savoir : la plus ancienne partie de l'École Primaire Supérieure de Filles, rue des Ursulines, dénommée la Petite Bourdaisière, est-elle bien un reste du monastère où Marie de l'Incarnation vécut, prononça ses vœux, et d'où elle partit pour la Nouvelle-France?

A peine de retour à Paris, je recevais la lettre que voici, de M. Jacques-M. Rougé, conservateur adjoint des Archives Historiques de la ville de Tours :

Tours, le 10 mai 1933.

1, place Anatole-France.

M. C.-J. Magnan,

Inspecteur général des Écoles normales
catholiques de la province de Québec,

Hôtel Lutetia,

43, Boulevard Raspail, Paris.

Monsieur,

Vous êtes passé à la Bibliothèque de Tours, ce matin, en dehors des heures d'ouverture, et vous avez demandé des renseignements sur les Ursulines de Tours.

Au point de vue canadien-français, vous vouliez certainement avoir des documents sur la Petite Bourdaisière, vestige du couvent où Mme Martin-Guyart (Marie Guyart, épouse (veuve) de Claude-Joseph Martin, fabricant de soieries à Tours) entra en 1631 pour y prononcer ses vœux.

Vous connaissez sa vie au Canada toute de dévouement à la cause de la France et de la Religion. Je n'ai rien à vous apprendre à ce sujet, car vous avez sans doute lu le tome premier du beau livre consacré à la fondatrice des Ursulines de la Nouvelle-France, par le Bénédictin érudit de Solesmes, Dom Jamet.

Mais j'aurais été heureux de vous conduire moi-même à la Petite Bourdaisière, et dans le quartier des Ursulines (une rue de ce quartier porte encore ce nom) où vécut la vénérable Marie de l'Incarnation. N'ayant pas eu la chance de vous rencontrer, je vous adresse, sous ce pli, deux cartes postales représentant la Petite Bourdaisière, dernier reste du couvent des Ursulines d'où Marie de l'Incarnation, veuve, s'embarqua pour le Canada après avoir prononcé ses vœux. Si vous passez à Tours, venez à la Bibliothèque qui est ouverte de 10 heures à 11 heures 30 le matin et de 1 heure à 5 heures l'après-midi. Vous y serez le bienvenu.

Je vous prie d'agréer, Monsieur et cher Canadien français, l'assurance de mes bien sympathiques sentiments.

J.-M. Rougé.

P. S. — Vous ne l'ignorez pas, Tours, ou du moins la Touraine, est la patrie primitive des Taschereau et des Chouinard.

Cette lettre intéressante confirmait ma croyance en l'authenticité de la Petite Bourdaisière comme partie intégrante de ce qui fut naguère le Monastère des Ursulines de Tours. Elle me démontrait une fois de plus la sympathie des Français de France envers leurs frères canadiens ainsi que leur politesse demeurée proverbiale.

Le retour à Paris se fit par Orléans. Là encore le souvenir de Marie de l'Incarnation me suivit. N'est-ce pas en cette ville que, se rendant de Tours à Paris en février 1639, avant de s'embarquer à Dieppe pour le Canada, elle fut rejointe par le jeune Martin, qui fit des instances pour la détourner de sa mission à Québec?

On sait la réponse héroïque de Marie de l'Incarnation à son fils.

Le premier août 1639, Mère Marie de l'Incarnation touchait le port de Québec, où elle fut reçue par le gouverneur de Montmagny, accompagné de la garnison, suivi de la ville entière.

*

* *

La Touraine est une des régions les plus riches de la France au point de vue agricole. Les "pays de la Loire", comme on dit là-bas, sont situés dans la partie centrale de la France, plus centrale que le massif central. Ces pays sont arrosés par la Loire moyenne et ses affluents, dont les principaux sont le Cher, l'Indre, la Creuse, qui se jette dans la Vienne, elle-même affluent de la Loire.

La famille Ozanam.

Sur les pas d'Ozanam.

CHAPITRE DEUXIÈME

La famille Ozanam. — Sur les pas d'Ozanam.

Des nombreux et agréables souvenirs de mon séjour à Paris en mai 1933, à l'occasion du centenaire de la Société de Saint-Vincent de Paul, l'un se détache bien en relief de tous les autres : c'est celui de ma visite à la famille Ozanam, si noblement représentée aujourd'hui par Madame veuve Frédéric Laporte et ses enfants.

On sait que Frédéric Ozanam, illustre professeur à la Sorbonne, historien de renom et fondateur de la Société de Saint-Vincent de Paul en mai 1833, n'eut qu'une fille, Marie, de son mariage avec Amélie Soulacroix, fille du recteur de l'Académie de Lyon, le 23 juin 1841.

Cette fille, "la petite Marie", comme son père aimait à l'appeler, épousa M. Fernand Laporte, juge à Paris, et mourut le 26 juin 1912. Leur fils, Frédéric Laporte, né en 1868, fut attaché au Laboratoire central d'électricité de Paris (1895), et épousa en 1896 Marguerite Récamier, fille du

général. M. Frédéric Laporte mourut en 1922.

Qu'il me soit permis de répéter ici ce que je disais, de retour de France, à mes confrères de la Société de Saint-Vincent de Paul, réunis en assemblée générale à Québec, le 27 juin 1933 :

La famille Laporte-Ozanam

“A mon arrivée à Paris, Mme Montariol, fille de Mme Laporte et par conséquent arrière-petite-fille de Frédéric Ozanam, que les membres du Conseil supérieur ont eu le plaisir de rencontrer chez moi, à Québec, en novembre 1926, me communiquait une invitation de sa mère d'aller à la résidence de cette dernière, rue Saint-Simon, pour y voir plusieurs souvenirs d'Ozanam conservés dans la famille Laporte, avec un profond respect et une piété familiale vraiment touchante. Je fus reçu dans la famille Laporte comme un proche parent. Avec quelle émotion je vis la modeste petite table sur laquelle notre vénéré fondateur écrivit ses œuvres historiques, ses cours de la Sorbonne et la plupart des règlements que contient le Manuel de nos Conférences, sa toge de professeur, plusieurs livres de sa bibliothèque, en particulier son livre de prières, ainsi

que celui qu'il offrit à sa femme lors de la naissance de leur enfant, Marie Ozanam!

"Un des souvenirs les plus précieux de la "Collection Ozanam", conservée dans la famille Laporte, c'est l'écrin renfermant les lettres d'Ozanam à sa fiancée, Amélie Soulacroix, et les réponses de cette dernière.

"J'ai lu la première lettre d'Ozanam et la première réponse d'Amélie. A cette lecture, on devine deux âmes d'élite, deux cœurs profondément chrétiens et deux intelligences supérieures. A la lecture de telles lettres, on comprend toute la beauté, toute la noblesse de l'amour chrétien, tel que voulu par Dieu et béni par la Providence."⁽¹⁾

"La famille Laporte, d'une grande distinction accompagnée d'une simplicité chrétienne admirable, est composée de Mme veuve Laporte, fille d'un ancien officier supérieur de l'armée française, le général Récamier, de quatre filles, Mesdames Montariol et Houssaye, Mesdemoiselles Marie et Magali, et deux fils, M. l'abbé François, et le second, Jean, qui est officier dans la marine.

"Au cours des fêtes du Centenaire, Madame

(1) Voir aux appendices (Appendice A), un article que je publiai dans *la Bonne Parole*, de Montréal, de juillet 1913, article intitulé: *la Femme chrétienne, d'après Frédéric Ozanam*.

Laporte a donné un dîner en l'honneur des présidents des Conseils supérieurs, venus de l'étranger. Notre vénéré président général, M. de Vergès, ainsi que le président du Conseil supérieur du Canada, avaient l'honneur d'accompagner à cette table l'hôtesse distinguée de la soirée.

“Toujours à propos de la famille Laporte, héritière du sang, des souvenirs et des vertus d'Ozanam, je suis heureux de vous dire qu'à l'occasion de l'ordination au diaconat de M. l'abbé François Laporte, j'ai créé un lien de plus entre la famille d'Ozanam et le Conseil supérieur du Canada. J'ai offert au jeune abbé une custode en vieil argent, que j'ai remise à Mme Laporte, en compagnie du R. P. Calmein, ancien supérieur du Patronage des Frères de Saint-Vincent de Paul à Québec, lors de ma visite d'adieu. Jamais je n'oublierai la réflexion de Mme Laporte (l'abbé était en retraite), lorsque je lui remis le modeste cadeau, offert au nom de notre Conseil supérieur : “C'est un lien de plus, dit Madame Laporte, entre “la famille d'Ozanam et vous, M. le Président, “et le Conseil supérieur du Canada. Chaque fois “que mon fils, arrière-petit-fils d'Ozanam, portera “la Sainte Eucharistie aux malades, particulière- “ment aux malades pauvres, cet acte de suprême

“charité sera compté Là-Haut et présenté au divin Maître par Ozanam lui-même.”⁽¹⁾

“Je fis une autre visite à la famille Laporte en compagnie de mon confrère M. Julien, président du Conseil central de Montréal.”

Les sentiments que j'exprimais aux confrères de Québec, à mon retour de Paris, au sujet de la famille Laporte-Ozanam, chantent encore en mon âme éprise d'un véritable culte pour celui dont la grande œuvre charitable a été célébrée non seulement à Paris d'une façon grandiose, à l'occasion de son premier centenaire, mais aussi dans la plupart des pays catholiques des cinq parties du monde.

Pendant mes trop brefs séjours au no 2, rue Saint-Simon, les traits principaux de la brillante mais trop brève existence d'Ozanam me revenaient à la mémoire. Tous les souvenirs personnels de ce grand Français, de cet illustre catholique, me parlaient avec une éloquence communicative. Cette toge⁽²⁾ de professeur me rappelait sa brillante carrière universitaire, pendant

(1) Voir aux appendices (Appendice B) la lettre de faire part annonçant l'ordination sacerdotale de M. l'abbé Laporte.

(2) A l'issue des fêtes du Centenaire, Mme Laporte a fait hommage au Conseil général de la robe et de la toge que portait Ozanam comme professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

laquelle il s'imposait même aux ennemis de la religion, par son talent, son érudition, son éloquence et, disons-le, par sa grande charité envers ceux dont le doute rongait l'âme ou qui avaient perdu ou n'avaient jamais eu la foi catholique. Cette bonté d'Ozanam envers les personnes ne l'empêchait pas de rectifier au besoin les jugements et d'opposer avec courage l'enseignement positif de l'Église.

Me désignant un très modeste petit meuble, d'apparence ancienne, Mlle Laporte, Marie, me dit très simplement : "Voilà la table de travail de grand-père Ozanam." Avec quelle émotion je méditai devant ce témoin authentique du labeur de celui qui reste le modèle du vrai professeur ! Pour Ozanam, l'enseignement était une "amitié", une "mission sacrée". Sur cette table, il prépara ses cours, écrivit les *Poètes Franciscains en Italie au XIIIe siècle*,⁽¹⁾ la *Civilisation chrétienne au temps barbare*, *Études Germaniques*, la *Civilisation au Ve siècle*, et combien d'autres œuvres qu'il serait trop long d'énumérer ici. Droit chrétien, littérature, théologie, philosophie, arts firent l'objet des leçons d'Ozanam en Sorbonne. Et

(1) Le chef-d'œuvre d'Ozanam, d'après René Doumic.

c'est sur cette table que je touchais de la main avec une respectueuse émotion que le célèbre professeur avait élaboré ses leçons, qui faisaient dire à Montalembert au lendemain de sa mort : "Il n'y avait à mes yeux personne sur qui l'on pût compter comme sur lui pour porter noblement le drapeau de l'intelligence catholique, pour garder cette pauvre jeunesse et l'arracher au scepticisme, à la science, à l'idolâtrie de la raison. Il était à juste titre son guide, son oracle."

La famille Laporte conserve aussi une partie de ce qui fut la bibliothèque d'Ozanam. L'éminent professeur historien fut un passionné des lettres, qu'il enseignait avec un art merveilleux. Suivant l'un de ses biographes, l'incomparable professeur "enseignait les lettres pour faire aimer la religion, se plaisant à dire après de Maistre que "l'aiguille fait passer le fil."⁽¹⁾

Sur l'un des murs de ce sanctuaire Laporte-Ozanam, je remarque une superbe peinture à l'huile : c'est le portrait de Marie Ozanam, Mme Fernand Laporte, jeune femme. La délicatesse des traits, la fraîcheur du regard, reflète une belle âme. Née en 1845, Marie n'avait que sept ans

(1) Chanoine Verdunoy.

lorsque mourut son père. Devant cette toile, je songeais au grand bonheur d'Ozanam lorsque le Ciel lui envoya la petite Marie; à son grand chagrin de la quitter si jeune, lorsque Dieu le rappela à Lui, le 8 septembre 1853.

De la toile mes regards allaient à la famille Laporte, qui me fit un accueil vraiment fraternel. Les membres de cette belle famille, c'étaient l'épouse distinguée du petit-fils d'Ozanam, ses arrière-petits-enfants, les petits-enfants de Marie, fille bien-aimée de celui dont le procès de béatification est introduit à Rome.

Sous ce toit privilégié, je rendis grâce à Dieu de la faveur insigne qu'il me faisait de vivre quelques instants des souvenirs du grand et vénéré Ozanam, récompense imméritée, sans doute, du culte que je porte au célèbre écrivain catholique, au fondateur de la Société de Saint-Vincent de Paul.

Sur les pas d'Ozanam

Pendant les fêtes du centenaire, je rayonnai dans Paris et parcourus plusieurs rues et revis nombre d'endroits qu'Ozanam avait vus de ses yeux.



PARIS, 22 MAI 1933

Inauguration de la Place Ozanam.

Au centre, au-dessous du médaillon Ozanam apposé sur le chevet de l'église Notre-Dame-des-Champs, M. H. de Vergès, président général de la Société de Saint-Vincent de Paul; à droite, M. C.-J. Magnan, président du Conseil Supérieur du Canada; à gauche, M. J.-A. Julien, président du Conseil central de Montréal.

(La photographie de ce groupe est une gracieuseté de M. l'abbé Gérard Chaput, ptre, p.s.s., délégué aux fêtes du centenaire par le Conseil particulier de Joliette).

C'est la rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice (aujourd'hui rue Saint-Sulpice, dont elle était alors le prolongement) qui fut témoin de la première réunion de la "Conférence de charité", au mois de mai 1833.

Non loin de là, c'est la rue de Fleurus, près du Luxembourg, où le bon M. Bailly procura au jeune ménage Ozanam un joli petit logement avec vue sur les allées du jardin. Cette maison avait une histoire: "Bâtie pour le prince Murat, futur roi de Naples, occupée plus tard par le prince de Clermont-Tonnerre, la maison appartenait à M. Bailly."⁽¹⁾

Traversant le Luxembourg par un beau matin de mai, en compagnie de mon confrère, M. J.-A. Julien, avocat et président du Conseil central de la Société de Saint-Vincent de Paul, à Montréal, je revis cette scène vivante: "Après avoir préparé son cours jusqu'à une heure avancée de la nuit, dit l'un de ses biographes, de grand matin, Ozanam renouait la chaîne interrompue de sa pensée, et lorsque l'heure était arrivée, il partait comme pour l'accomplissement d'une mission sacrée." Jamais il ne se rendit à son cours

(1) Chanoine Verdunoy, *Ozanam*. Dijon, 1927.

sans entrer dans une église et y invoquer le Saint-Esprit.

Puis à pas rapides, la tête penchée, il allait à travers les jardins du Luxembourg, se rendant à la Sorbonne. Il apparaissait dans sa chaire, pâle et nerveux. Il préparait ses leçons comme un bénédictin et les prononçait comme un orateur, dit son grand ami Jean-Jacques Ampère.⁽¹⁾

Au coin de la rue Madame et de la rue de Fleurus, je revis Ozanam pendant les sanglantes journées de juin 1848, garde national, en compagnie de MM. Bailly et Cornudet. C'est à cet endroit qu'Ozanam eut la pensée de l'intervention de l'archevêque de Paris pour arrêter la lutte fratricide qui se poursuivait dans la capitale depuis plusieurs jours. On sait le dénouement : le vénérable Mgr Affre s'avança seul vers la grande barricade où il tomba victime de son dévouement.

L'église des Carmes, rue de Vaugirard, vit souvent Ozanam s'y rendre pour y entendre une messe matinale en compagnie de son épouse dévouée. Nous sommes souvent allés aux Carmes durant les fêtes du centenaire, particulièrement

(1) Voir aux appendices (Appendice C) une étude de l'auteur sur Frédéric Ozanam : *Un modèle de professeur.*

pour y entendre la messe dans la crypte, auprès du tombeau du fondateur de la Société de Saint-Vincent de Paul.

Traversant par hasard la modeste rue Cassette, je me rappelai que les bureaux de l'*Univers* y élirent domicile pendant nombre d'années et que c'est dans ce coin de Paris, vraisemblablement, que Louis Veuillot (3 juillet 1850) publia un violent article à l'adresse du doux et charitable Ozanam. Ce dernier, dans *le Correspondant* de juin 1850, avait apprécié un volume de poésies de son ami le comte de Francheville. En terminant son article, Ozanam opposait deux écoles: "L'une présente la vérité aux hommes, non par le côté qui les attire, mais par celui qui les repousse; elle ne se propose pas de ramener les incroyants, mais d'ameuter les passions des croyants; l'autre a pour but de chercher dans le cœur humain toutes les cordes secrètes qui peuvent le rattacher au christianisme; de réveiller en lui l'amour du vrai, du bien et du beau, et de lui montrer ensuite dans la foi révélée l'idéal de ces trois choses auxquelles toute âme aspire; de ramener ensuite les esprits égarés et de grossir le nombre des chrétiens."

Ozanam donnait ses préférences à cette

deuxième école. Louis Veuillot se crut visé : de là sa violente diatribe contre Ozanam. "Ce jour-là le polémiste se laissa emporter beaucoup trop loin par sa fougue naturelle", dit le chanoine Verdunoy.

Durant mon séjour à Paris, il me fut donné de passer devant le Panthéon. Ce magnifique monument, naguère l'église Sainte-Geneviève, désaffectée pendant la Révolution, nous rappela un trait de la jeunesse d'Ozanam. Dans une lettre à son ami Falconnet, Ozanam raconte la renaissance des groupements catholiques qui devaient tant contribuer à la rénovation religieuse de la France. "Nous sommes surtout une dizaine, écrivait-il, unis étroitement par les liens de l'esprit et du cœur, espèce de chevalerie littéraire, amis dévoués qui n'ont rien de secret, qui s'ouvrent leur âme pour se dire tour à tour leurs joies, leurs espérances, leurs tristesses. Quelquefois, lorsque l'air était plus pur et la brise plus douce, aux rayons de la lune qui glissaient sur le dôme majestueux du Panthéon, en présence de cet édifice qui semble s'élancer au ciel, le sergent de ville, l'œil inquiet, a pu voir six ou huit jeunes hommes, les bras enlacés, se promener de longues heures sur la place solitaire; leur front était

serein, leur démarche paisible, leurs paroles pleines d'enthousiasme, de sensibilité, de consolation; ils se disaient bien des choses de la terre et du ciel; ils se racontaient bien des pensées généreuses, bien des souvenirs pieux; ils parlaient de Dieu, puis de leurs pères, puis de leurs amis restés au foyer domestique, puis de leur patrie, puis de l'humanité. Le Parisien stupide qui les couvoyait ne comprenait point leur langage: c'était une langue morte, que peu de gens connaissent ici. Mais moi, je les comprenais, car j'étais avec eux, et en les entendant je pensais et je parlais comme eux, et je sentais se développer mon cœur; il me semblait que je devenais homme, et j'y puisais, moi, si faible et si pusillanime, quelques instants d'énergie pour les travaux du lendemain."⁽¹⁾

L'église Saint-Étienne-du-Mont fut témoin d'une des plus belles solennités du centenaire. Cette église affecte la forme d'une croix latine et chacun des deux bras de la croix est occupé par deux chapelles. C'est dans l'une de ces chapelles qu'Ozanam vit un jour le grand Ampère en prière. "Ozanam a raconté qu'un jour où il était triste, anxieux et abattu, dit Mgr Baunard,⁽²⁾ il

(1) Ozanam.—*Les meilleures pages.*

(2) Frédéric Ozanam, d'après sa correspondance, par Mgr Baunard.

entra dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont pour y décharger son cœur. L'église était presque déserte et silencieuse. Ça et là quelques femmes étaient agenouillées près de la châsse de sainte Geneviève. Et puis, seul dans un coin, un homme immobile paraissait profondément plongé dans sa prière. Ozanam l'aperçoit, s'approche, et reconnaît Ampère humilié en la présence divine. L'ayant contemplé quelques instants, il se retira fort ému, et lui-même plus à Dieu que jamais."

Une place Ozanam à Paris

Le 22 mai, la municipalité de Paris inaugurait la Place Ozanam,⁽¹⁾ sur le terre-plein planté d'arbres qui s'étend entre l'église de Notre-Dame-des-Champs et le grand bâtiment des P.T.T., en bordure du boulevard de Montparnasse. Ce fut une fête touchante, la fête de la reconnaissance de Paris envers l'un de ses plus illustres citoyens.

(1) Québec avait devancé ce noble geste de cinq ans, en donnant officiellement le nom de place Ozanam au triangle formé par la Côte d'Abraham, la rue Saint-Olivier et la côte Saint-Augustin, face au Patronage, siège principal de la Société de Saint-Vincent de Paul au Canada.

Sur le chevet de l'église une plaque commémorative fut apposée.

Mme Laporte, veuve du petit-fils d'Ozanam, et ses enfants, deux neveux, MM. Frédéric et Maurice Ozanam, M. de Vergès, président général de la Société de Saint-Vincent de Paul, entouré de ses collègues du Conseil général, le T. R. P. Gillet, Maître général des Frères prêcheurs, et de nombreuses personnalités françaises et étrangères assistaient à cette touchante cérémonie.

Des discours furent prononcés par M. Jean Ferrandi, conseiller municipal du quartier Notre-Dame-des-Champs, M. Fliche, président du Conseil central de Paris de la Société de Saint-Vincent de Paul, M. Jordan, historien et professeur à la Sorbonne, M. de Fontenay, président du Conseil municipal de Paris.

M. Ferrandi voulut bien signaler la présence des délégués canadiens, et nous donner, à M. Julien et moi, un message pour "les frères lointains du Canada". Il est de mon devoir de citer ici ce message historique: "Je veux demander à MM. Magnan et Julien, en terminant, de transmettre à nos frères lointains, toujours chers au cœur des Français, l'hommage de notre amitié

fervente et de notre reconnaissance pour leur fidélité à notre culture et aux liens moraux d'un passé qui nous fut commun et restera toujours cher à nos esprits; qu'ils remportent dans leurs foyers l'image d'une France vigoureuse et sereine, sûre de ses destinées et en qui toute juste cause trouve toujours un défenseur désintéressé et capable de tous les sacrifices pour le bien de l'humanité entière." (Applaudissements prolongés.)⁽¹⁾

Ce message, nous l'avons déjà transmis aux confrères de Québec réunis en assemblée générale, et, par l'entremise de *l'Enseignement Primaire*, nous l'avons communiqué au personnel enseignant des huit mille écoles primaires de la Province de Québec, qui abritent un demi-million d'écoliers canadiens-français, fiers de leur noble origine.

En prenant congé de la famille Laporte-Ozanam et des confrères du Conseil général; en quittant Paris où s'illustra Ozanam; en disant adieu à la France, patrie de nos ancêtres, pays d'héroïsme, de générosité, de foi religieuse, dont l'histoire dépasse en beauté celle de toutes les autres nations, je laissai une part de mon cœur et fis provision de souvenirs impérissables.

(1) Inauguration de la place Ozanam et réception donnée à l'Hôtel de ville à l'occasion du Centenaire des Conférences de Saint-Vincent de Paul.—*Paris (Conseil Municipal)*, mai 1933.

Lourdes — Nevers

CHAPITRE TROISIÈME

Lourdes — Nevers.

*Paris - Poitiers - Niort - Coulonge - Bordeaux -
Dax - Ranquine - Lourdes - Toulouse -
Clermont-Ferrand - Billom -
Nevers - Paris*

Le 26 mai, M. Julien et moi quitions Paris à 8 heures 35 du matin et arrivions à Poitiers à 12 heures 53. Le but de notre voyage était Lourdes où le 75^e anniversaire des Apparitions a été célébré en cette année 1933 avec éclat et enthousiasme. Le lendemain matin, je quittais l'ancienne capitale du Poitou à 5 heures 30 pour Niort, dans les Deux-Sèvres; de là, je me suis rendu à Coulongesur-l'Autize, petite ville du Poitou, d'où l'ancêtre des Magnan du Canada partit pour l'Amérique, en 1665.

Quand le train sortit de la gare de Poitiers, le soleil, un beau soleil de mai, était dans toute sa splendeur. Le jour naissant jetait une note gracieuse sur cette ville historique, l'une des plus

intéressantes de la vieille France. C'est près de cette ville que Charles Martel écrasa les Sarrasins en 732. Poitiers fut pris par les Anglais en 1356 et rendu à la France par Du Guesclin en 1372. Sous l'illustre saint Hilaire (350-368), la ville fut un foyer de doctrine catholique, et, au moyen âge, elle devint un centre intellectuel très renommé.

Ces souvenirs historiques me revenaient à la mémoire pendant que le train filait vers Niort, où nous arrivâmes à 9 heures. Après ma visite à Coulonge (j'en reparlerai plus tard), je repris le train pour Bordeaux, où mon compagnon de voyage m'attendait. Une des filles de M. Julien est religieuse chez les Sœurs de l'Espérance, dont la maison mère est dans cette ville. L'accueil chez ces bonnes Sœurs fut des plus chaleureux et la visite de leur établissement de Bordeaux m'a laissé le plus agréable souvenir.

Un souvenir moins agréable se présenta à mon esprit en visitant Bordeaux. C'est en cette ville que naquit Bigot, l'Intendant concussionnaire, le 31 janvier 1703. Heureusement, les noms glorieux de Montcalm et de Lévis font oublier celui de Bigot et de ses quelques misérables comparses.

Lourdes

Lundi, le 29 mai au matin, départ de Bordeaux pour Dax où j'arrive à 10 heures. C'est non loin de là, à deux kilomètres, que se trouve le Berceau de saint Vincent de Paul, à Ranquine. Je reviendrai sur cette visite inoubliable, faite en compagnie de M. le colonel Gizard, le père distingué d'une correspondante d'une de mes filles.

A 3 heures de l'après-midi, je pars pour Lourdes.

Lourdes! quelle joie, après vingt-quatre ans, de revoir cet endroit privilégié de notre chère France!

Le train entre en gare de Lourdes à 6 heures 58 du soir. De Pau à Lourdes, le chemin de fer longe souvent le Gave aux eaux torrentueuses. De ma chambre de la Villa Béthanie, je vois la Grotte où scintillent des centaines de cierges allumés, et, par la fenêtre entr'ouverte, j'entends le murmure du Gave, le même bruit doux et charmant qu'entendit Bernadette Soubirous, lors des Apparitions.

Le ciel est nuageux, mais le soleil fait sa trouée vers 7 heures 30 et les Pyrénées s'illuminent aux rayons dorés du couchant.

Avant d'aller à la Grotte, où j'ai grand'hâte de me rendre, je téléphone à l'évêché pour m'assurer de la présence de Son Excellence Mgr Gerlier à Lourdes. Agréable surprise! c'est Mgr Gerlier lui-même qui me répond. "Mais pourquoi n'êtes-vous pas descendu à l'évêché? je vous attendais chez moi. Venez immédiatement, nous aurons bien des choses à nous dire après vingt-trois ans, date de mon dernier voyage au Canada."⁽¹⁾

— Mais, lui dis-je, le temps d'une visite à la Grotte, et je monte à l'évêché.

— Non, non, me dit Son Excellence, venez et nous irons ensemble à la Grotte."

La joie de nous revoir fut réciproque, après vingt-trois années. Son Excellence me reçut littéralement à bras ouverts. Mais il faut aller au salon prendre le café avec quelques prêtres et laïques de marque, pèlerins arrivés la veille d'Angleterre. Après le café, le groupe se disperse et Mgr Gerlier veut bien m'accompagner à la Grotte. Tout en dévalant vers ce lieu privilégié, Son Excellence s'informe de Québec, du 79, chemin Sainte-Foy, où, en 1910, alors jeune avocat,

(1) Mgr l'évêque de Lourdes et Tarbes fit deux voyages au Canada, l'un en 1908 et l'autre en 1910.

Pierre Gerlier fut mon hôte durant quelques jours. Le souvenir des personnes et des lieux est fidèle... Mais le spectacle qui s'offre en ce moment à nos yeux nous ramène à Lourdes. Nous sommes arrivés sur la terrasse qui surmonte l'église du Rosaire, en avant de la Basilique. C'est la promenade aux flambeaux qui se déroule sur l'immense Place. Trois nombreux pèlerinages : Savoyards, Flamands et Anglais se sont unis pour cet acte de piété et chantent avec cœur des *Ave* à l'Immaculée. Le spectacle est féérique, mais d'une féerie édifiante à faire pleurer de bonheur.

Puis, traversant la foule, guidé par Mgr Gerlier, j'allai visiter la Grotte, où Son Excellence et moi récitâmes le chapelet avec des centaines de pèlerins pieusement agenouillés devant la magnifique statue de l'Immaculée, œuvre admirable du sculpteur Fabisch, exécutée en 1864, après que l'auteur eût fait raconter plusieurs fois à Bernadette les détails des Apparitions.

Son Excellence Mgr Gerlier fut d'une bonté et d'une affabilité vraiment touchantes. Le 30, invitation à déjeuner à la Maison des prêtres, où Mgr l'évêque de Lourdes reçoit Son Éminence le cardinal archevêque de Turin, élevé au cardinalat

en même temps que le cardinal Villeneuve. Le cardinal de Turin était en tête d'un nombreux pèlerinage italien. Une quarantaine de convives, prêtres, religieux et laïques. Mgr Gerlier me fit l'honneur de me placer à sa gauche, et au moment des tostes, il parla du Canada avec une éloquence et une émotion qui me remuèrent profondément.

Grâce toujours au bienveillant évêque de Lourdes, j'assistai, en place choisie, à la procession du Saint-Sacrement et à l'impressionnante Bénédiction des malades. Dans les invocations des prêtres, dans les chants et les prières des milliers de pèlerins qui remplissent la grande Place, quelle foi ! quelle foi !

C'est le vrai visage de la France que l'on voit à Lourdes.⁽¹⁾

Mon compagnon de voyage, M. Julien, resté à Bordeaux en compagnie de sa chère fille, Sœur Claire-de-Jésus, arriva à Lourdes mardi soir. Mgr Gerlier reçut mon confrère avec la même amabilité dont j'avais été l'objet de sa part.

Mercredi matin, messe par Son Excellence à la Grotte : par privilège, j'entends cette messe à l'intérieur de ce lieu privilégié. En face de moi,

(1) Voir aux appendices (Appendice D) quelques notes sur le renouveau religieux en France.

à deux pas, c'est la statue de l'Immaculée dans l'anfractuosité du rocher où la Sainte Vierge apparut à Bernadette. L'églantier est toujours là. C'est dans cette niche que la Très Sainte Vierge apparut dix-huit fois à la petite bergère Soubirous. C'est ici, c'est en ce lieu béni entre tous que Bernadette fut le "témoin" de Marie Immaculée aux Roches de Massabielle. Ce n'est pas un lieu comme un autre : il y règne une atmosphère de Paradis.

En quittant la Grotte, bien à regret, je me reportai au temps où les Roches de Massabielle étaient un lieu sauvage, au 7 janvier 1844, date de la naissance de Bernadette Soubirous. Seuls les anges qui veillaient sur l'humble berceau de "l'enfant des virginales tendresses" auraient pu faire cette prophétie : "Lourdes, terre de France, tu ne seras plus le coin obscur de cette terre française ; c'est dans le creux de tes montagnes qu'apparaîtra la Souveraine qui doit attirer toutes les nations du monde."⁽¹⁾

Et cette prophétie s'est réalisée. De tous les pays du monde, chaque année, des centaines de mille pèlerins accourent à Lourdes pour demander

(1) *La Confidente de l'Immaculée*, par une Religieuse des Sœurs de la Charité de Nevers.

à Marie une guérison, soit du corps, soit de l'âme. Et tous sentent que Massabielle est baigné par le surnaturel que l'Immaculée révéla à l'humble et angélique enfant du meunier Soubirous.

La ville de Lourdes, sanctifiée par la présence de la Mère de Dieu, est devenue une école, la grande école de religion, de charité et de foi. "On y trouve des spectacles qu'on ne voit pas ailleurs, et ils forment la plus persuasive des des leçons."⁽¹⁾

En dépit des sceptiques et des impies, les miracles de Lourdes ont été scientifiquement prouvés par de savants médecins non catholiques, mais de bonne foi. N'est-ce pas le célèbre docteur Vergez, cité par Georges Bertrin, qui a écrit, après avoir séjourné à Lourdes: "Si on me demande ce que j'ai vu à Lourdes, je puis répondre: par l'examen des faits les plus authentiques, placés au-dessus de la science et de l'art, j'ai vu, j'ai touché l'œuvre divine, le miracle."

Le fait de Lourdes est peut-être le plus grand événement du XIXe siècle. Arrivant trois ans après la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception par le Pape Pie IX, il est venu, par la

(1) Georges Bertrin, *Histoire critique des événements de Lourdes*.

bouche même de Marie, confirmer la définition du dogme proclamé par le Saint-Père.⁽¹⁾ "C'était, dit Bertrin, la définition du ciel après celle de la terre."

Sur l'invitation pressante de Mgr Gerlier, je retardai mon départ de Lourdes jusqu'au 1er juin, afin de voir le pèlerinage des enfants venus de cinq diocèses du midi. Ils étaient au nombre de 12,500 et dirigés par des prêtres, des religieuses, des instituteurs et des institutrices. Cette démonstration enfantine à Lourdes fut de toute beauté. Ce pèlerinage avait été organisé pour remercier le Pape, le jour même de sa fête, du décret lu la veille, à Rome, annonçant la prochaine canonisation de Bernadette Soubirous, l'enfant privilégiée.

Le lendemain matin, à l'aube d'une belle et chaude journée, je prenais le train pour Nevers, devant m'arrêter en route à Toulouse, à Clermont-Ferrand et à Billom, dans l'Auvergne.

M. Julien retournait à Bordeaux où l'attirait sa chère fille, dévouée corps et âme aux œuvres d'une des communautés religieuses les plus méritantes de France, dont un rameau a pris racine

(1) La proclamation du dogme eut lieu le 8 décembre 1854, la première apparition, le 11 février 1858.

en notre province, depuis plus de vingt ans : les Sœurs de l'Espérance.

Le train s'ébranle et le paysage merveilleux de Lourdes fuit déjà à mes yeux. Le murmure du Gave s'éteint, les derniers reflets des cierges de la Grotte se fixent en mon cœur et en mon esprit, la Basilique elle-même ne m'apparaît plus que comme un jouet splendide, le donjon, qui date du temps de César, et pics, glaciers, ravins disparaissent déjà au regard.⁽¹⁾

Adieu Lourdes !

Nevers

De Lourdes à Nevers, passant par Toulouse, Brive, Clermont-Ferrand, il y a loin. Le train file vers l'est, puis vers le nord-est. Nous traversons une des régions les plus intéressantes de la France.

La ville de Tarbes est non loin de Lourdes, et Mgr Gerlier en est également l'évêque. Située sur l'Adour, Tarbes est l'ancienne capitale du Bigorre. A l'époque de la conquête romaine, cette

(1) Voir aux appendices (Appendice E) une note intéressante de Besancenet sur *Lourdes avant l'Apparition*.

ville était déjà très importante. Au IX^e siècle les Normands la ruinèrent. Après bien des vicissitudes, après avoir été cédée aux Anglais par le traité de Brétigny, après avoir été le théâtre des guerres de religion, elle ne recouvra la tranquillité qu'à l'avènement de Henri IV au trône de France.

Nous arrêtons à Toulouse, entre deux trains. En taxi, une visite à travers l'antique cité, dont la fondation, suivant quelques historiens, remonte avant celle de Rome. C'est une ville assez considérable: 150,000 habitants, à 713 kilomètres de Paris. Un grand nombre de monuments de la ville présentent un intérêt historique ou archéologique considérable. Pour ne parler que des églises que j'ai visitées: Saint-Sernin, construite du XI^e au XIII^e siècle; la cathédrale Saint-Étienne, du XIII^e. Le trajet est long de Toulouse à Clermont-Ferrand. Je lis de jolis noms de France sur les gares: Albi, Rodez, Saint-Flour, etc., etc.

Le train n'entra en gare à Clermont-Ferrand qu'à 7 heures 10 du soir; j'avais quitté Lourdes à 5 heures 30 du matin. Le chef-lieu du Puy-de-Dôme est une ville industrielle de 60,000 habitants, très ancienne, naguère l'une des cités les plus prospères des Gaules. Je n'ai visité que les vieux

quartiers où se trouvent la cathédrale (XIII^e siècle) et la maison où naquit Pascal.

Clermont-Ferrand est aussi la patrie de Grégoire de Tours, et c'est près de là que Vercingétorix arrêta César en l'an 52 avant Jésus-Christ. Mais je ne fis que visiter rapidement cette ville intéressante, le but de mon passage en Auvergne étant Billom, à 26 kilomètres de Clermont, une ville de 5,000 habitants, d'où vint l'ancêtre de ma femme (née Tardivel) vers 1840. Cette petite ville possède une église construite du Xe au XI^e siècle. Je reviendrai plus tard sur ce voyage intéressant au Massif central.

C'est à Nevers que je me rendais, au tombeau de Bernadette Soubirous, devenue Sœur Marie-Bernard, chez les Sœurs de la Charité de Nevers, où elle mourut en odeur de sainteté, le 16 avril 1879. Elle était entrée comme novice dans cette communauté le 7 juillet 1866. Les Sœurs de la Charité avaient un hospice à Lourdes au temps des Apparitions; c'est dans cet hospice que Bernadette, de santé délicate, demeura de 1860 à 1866.

Quand Bernadette Soubirous quitta Lourdes pour Nevers, ce fut un grand sacrifice pour elle de quitter sa chère Grotte, qu'elle ne devait plus revoir. "Enfin vint le jour du départ. Le 4 juil-

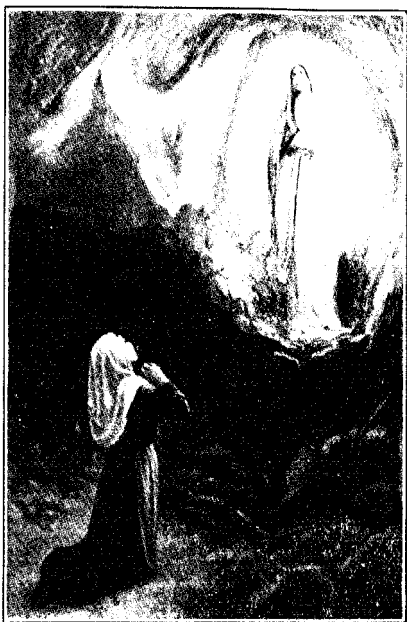
let 1866, elle se rend à la Grotte pour la dernière fois. Son âme défaille: "Ma mère, ma mère! Comment pourrais-je vous quitter!" Car toute sa vie, toute son âme son blotties à jamais dans les heures qu'elle a vécu là. Une statue remplace la personne vivante. Le lieu sauvage se revêt de pierre de taille. N'importe! Le souvenir inoubliable flotte entre les rochers et tient l'âme de Bernadette captive."⁽¹⁾

J'emprunte ces dernières lignes à l'un des ouvrages les plus intéressants qui aient paru sur Lourdes. J'eus le plaisir de rencontrer l'auteur, M. Gaétan Bernoville, chez M. François Veuillot, quelques jours avant mon départ pour Lourdes. M. Bernoville, écrivain catholique d'une grande renommée, voulut bien me faire hommage de *Lourdes* dans les termes qui suivent: "A monsieur Magnan pour que ces pages l'accompagnent au cours de son voyage vers Lourdes. En témoignage de ma respectueuse sympathie."

J'arrivai en gare de Nevers à 4 heures de l'après-midi, par un temps idéal, dimanche le 4 juin. En une page étincelante de finesse et de lumière, M. Bernoville décrit ainsi la ville de

(1) Gaétan Bernoville, *Lourdes*. Paris, Flammarion, éditeur. En vente à la librairie Garneau, rue Buade, Québec.

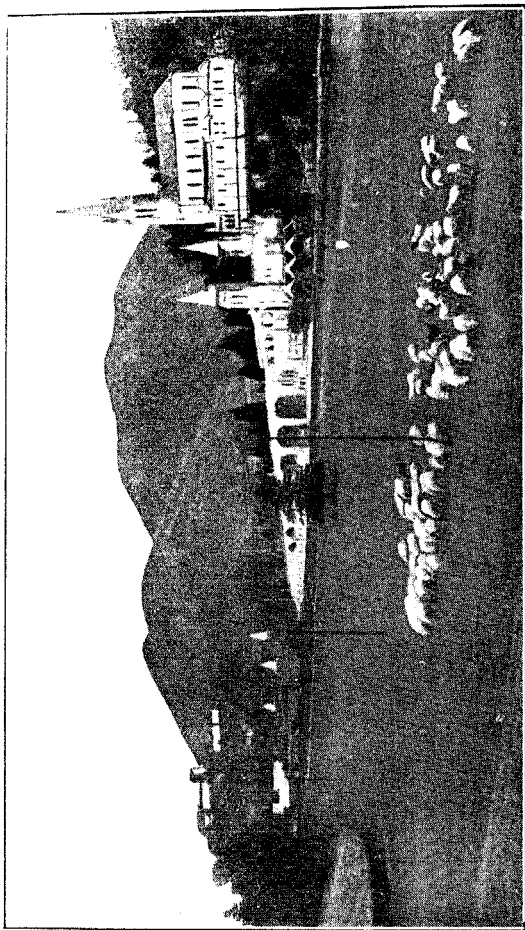
Nevers: "Nevers, c'est le XVII^e siècle épanoui, une des fleurs de ce pays de Loire, tant aimé de nos rois. La vieille France, faite de puissance, de finesse, de mesure, et d'un goût si fier de la grandeur, y est sensible comme au toucher, à chaque coin de rue. Elle envahit le coteau escarpé et s'épanouit à son sommet avec une opulence discrète, une harmonieuse majesté. Le palais ducal, d'une architecture délicate, déploie largement sa façade sur une place aux justes proportions, cernée de beaux toits égaux. La place s'achève en terrasse qui domine la Loire. Le noble fleuve est bien semblable ici à lui-même, avec le cours paresseux et sinueux de ses eaux, enlaçant les îles de sable. Au delà c'est la vaste plaine ondulée, dépouillée par l'hiver, mais d'un si beau gris de feuille morte, qu'achèvent au loin, sous un ciel bas et pluvieux de vent de sud-ouest, de molles collines bleues, à peine haussées sur l'horizon. Vieilles rues, qui s'appellent encore Casse-Cou, rue de la Parcheminerie, rue des Sept-Prêtres, — antiques échoppes, grosses bornes au flanc des portails écaillées par le choc des carrosses, ruelles à escaliers pittoresques, imprévues, qui dévalent vers la Loire, chapelle de la Visitation, dont la façade multiplie la complication



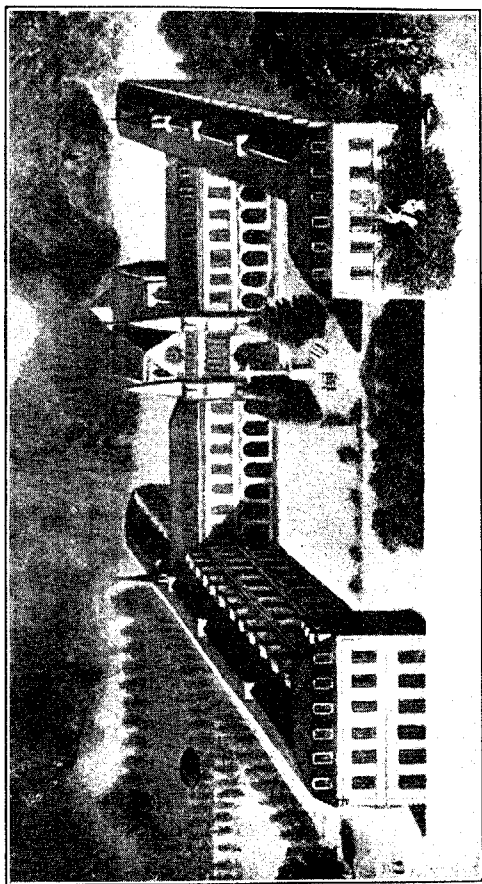
L'apparition de Notre-Dame de Lourdes

"Je suis l'Immaculée Conception"

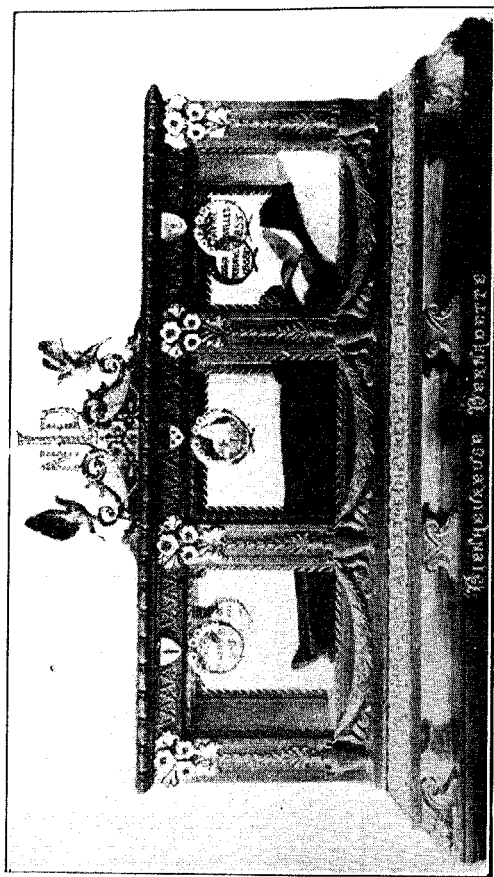
25 février 1858.



Lourdes.—La Basilique, le Pic du Jer, le Donjon.



Maison Mère des Sœurs de la Charité de Nevers ou Couvent Saint-Gildard.
Vue à vol d'oiseau.



Sainte Bernadette dans sa Châse.

charmante du rococo, célèbre par le "Vert-Vert" de Gresset qui serait, sans les anthologies, légitimement inconnu, cathédrale, si parfaitement campée sur la ville et, partout, ces toits bleus, qui ajustent, vaille que vaille, leur belle inclinaison au dessin fantasque des rues. C'est là que débarqua Bernadette, patoisante, rustique, méridionale."

Mais j'ai hâte de me rendre au couvent Saint-Gildard, maison mère des Sœurs de la Charité de Nevers, où Bernadette Soubirous vécut pendant 13 ans et mourut religieuse. J'y fus accueilli avec une grande bienveillance, grâce à une lettre de présentation que Son Excellence Mgr Gerlier m'avait remise à l'adresse de la Supérieure. Cette dernière était absente à Rome. Ce fut une assistante qui m'accompagna à travers les magnifiques jardins où passa naguère Bernadette. La bonne Sœur me fit visiter, à l'extrémité du jardin, une chapelle où le corps de Bernadette fut déposé à sa mort, en 1879, et d'où il fut exhumé pour la première fois le 22 septembre 1909. C'est lors de cette première exhumation que le corps de la sainte apparut absolument intact, après trente années d'inhumation: la figure et les mains d'un blanc mat. Après une visite intéressante de

l'immense et magnifique institution, nous entrons à la chapelle du couvent où le corps de Bernadette (Sœur Marie-Bernard) repose dans une superbe châsse, érigée dans l'oratoire de droite.

A genoux, à deux pas de la dépouille de celle qui eut le privilège de voir la Sainte Vierge et de causer avec la Mère de Dieu, j'éprouvai un sentiment d'une joie indescriptible et des actions de grâces me montèrent du cœur aux lèvres pour remercier la Providence du privilège incomparable d'une visite à Nevers, après avoir vu Lourdes. Je priai aussi pour tous les miens, mes amis et mon pays; je priai pour la France, le royaume de Marie: La Salette, Pontmain, Lourdes!

C'est le 14 juin 1925 que Bernadette fut proclamée Bienheureuse par Pie XI, et elle fut canonisée le 8 décembre 1933, en la fête de l'Immaculée-Conception.

Je dis adieu à Nevers, c'est-à-dire à la chapelle du couvent Saint-Gildard où repose celle qui est désormais placée sur les autels. Cette chapelle est devenue un lieu de pèlerinage en l'honneur de l'humble bergère de Lourdes. Chaque année des milliers de pèlerins accourent au couvent Saint-Gildard pour prier auprès de la châsse de celle que l'on invoque maintenant sous le vocable de sainte Bernadette Soubirous.

A 7 heures du soir, je prends le rapide pour Paris, où j'arrive à 11 heures.

Cette randonnée de Paris, Niort, Coulange, Niort, Bordeaux, Dax, Ranquine, Lourdes, Tarbes, Toulouse, Clermont-Ferrand, Billom, Clermont-Ferrand, Nevers et Paris fut des plus heureuses : un enchantement continu sur les routes de la belle France.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire de Lourdes, par Henri Lasserre—*Souvenirs intimes d'un témoin*, par M. Estrade—*Histoire critique de Lourdes*, par Georges Bertrin—*La Grotte de Lourdes, sa fontaine, ses guérisons*, par le docteur Dozous—*Les splendeurs de Lourdes*, par le chanoine Roussel—*Bienheureuse Bernadette Soubirous, la Confidente de l'Immaculée*, par une Religieuse de la Charité de Nevers—*Lourdes*, Gaétan Bernoville—*Une sainte de la Légende dorée, sainte Bernadette de Lourdes*, par François Duhourcau—*Lourdes*, par Alfred de Besancenet.

Au berceau de saint Vincent de Paul

CHAPITRE QUATRIÈME

Au berceau de saint Vincent de Paul.

Le 29 mai au matin à 7 heures, je quittais Bordeaux pour Lourdes, ayant mis Dax sur mon itinéraire, comme arrêt, en cours de route.

Dax est à trois heures de chemin de fer de Bordeaux, où nous arrivons à 10 heures de la matinée, après avoir traversé une notable partie des Landes, plantées de magnifiques pins résineux. Dax m'attirait non par son ancienneté : cette ville existait avant la conquête des Gaules ; non plus parce qu'au XI^e siècle Richard Cœur-de-Lion l'enleva aux comtes de Béarn ; non plus aussi par ses eaux thermales et ses bains de boue connus au temps des Romains ; non plus enfin par son intéressante église Saint-Vincent, du XI^e siècle, mais bien parce que, non loin de cette petite ville de 10,000 habitants, naquit saint Vincent de Paul, en 1576, au village de Pouy, dans le département des Landes, arrondissement de Dax.

Pouy est à cinq kilomètres de Dax. Dans cette paroisse se trouve un petit hameau qui porte

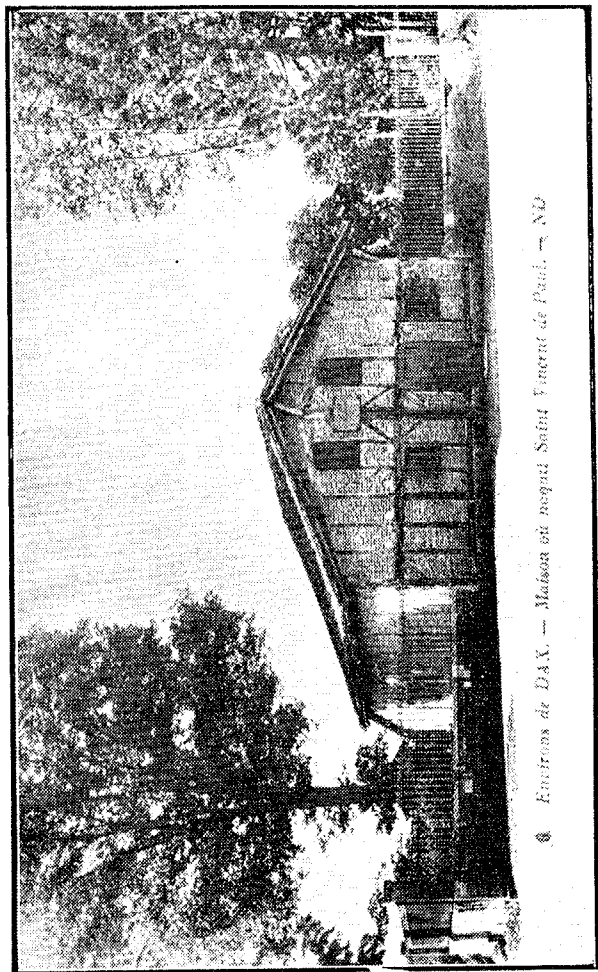
le nom de Ranquine. C'est là que naquit Vincent, le fils de Jean de Paul et de Bertrande de Moras.

A Ranquine, on voit encore la maison de Jean de Paul, où naquit, le 24 avril 1576, celui que le monde entier honorerait plus tard comme le patron des œuvres de charité, l'une des gloires les plus pures de la France ancienne.

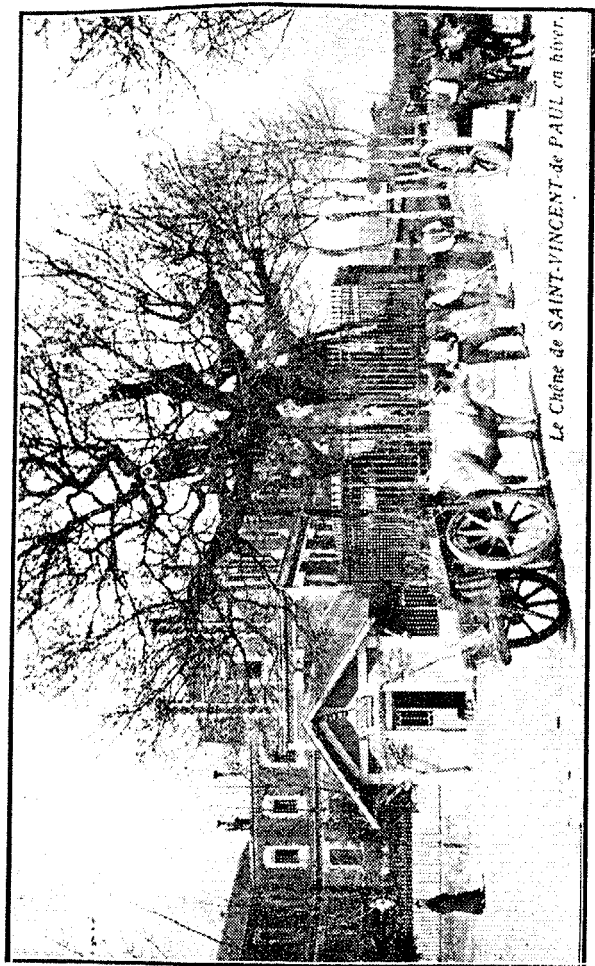
Dax, Pouy, Ranquine, noms chers aux disciples de saint Vincent de Paul, dont Frédéric Ozanam fut le plus fervent. Ils désignent respectivement une ville, un village et un hameau que le bon Monsieur Vincent connut et habita, il y a plus de trois siècles. Ces endroits, désormais célèbres, sont situés au centre de campagnes pittoresques arrosées par l'Adour et dont les Pyrénées forment le lointain horizon.

A Dax, on est aux confins des Landes de Bordeaux, en pleine terre de Gascogne qui vit naître, presque en même temps, Henri IV et Vincent de Paul.

En gare de Dax, à 10 heures, ai-je dit. Avant de me rendre à Ranquine, je tenais à aller présenter mes hommages à une famille distinguée, vrai type de la famille française : celle du colonel Gabriel Gizard, demeurant à trois kilomètres de la gare, à Saint-Paul-lès-Dax. Je n'avais pas



6. Environs de DAX. — Maison où naquit Saint Vincent de Paul. — ND



l'honneur de connaître cette famille, qui habite un coquet petit château, à l'orée d'une jolie forêt et au centre de vignobles et de champs en culture. Mais Mademoiselle Gizard correspondait depuis quinze ans et plus avec l'une de mes filles : correspondance établie par l'entremise de la charmante revue le *Noël*, de Paris.

Deux de nos concitoyens les plus distingués, M. le juge Métayer et M. le Dr Aphonse Lessard, de Québec, connurent aussi M. Gizard par l'entremise de ma famille, lors de récents voyages en France.

Je ne me rendais donc pas chez des étrangers, mais chez *des nôtres*, et la suite me le fit bien voir.

A la gare, je hélai un vieux cocher. Son attelage, genre ancien, me plut, puis la lenteur d'un cheval rassis me permit, mieux que l'auto, de jouir du trajet. Nous roulâmes, une demi-heure durant, sur une belle route ombragée, large et droite. M. Gizard m'apprit que cette magnifique voie avait été tracée par Napoléon 1er, à l'occasion de ses guerres en Espagne.

La réception fut des plus cordiales. Pas de glace à briser, grâce à une sympathie spontanée de part et d'autre. Un deuil récent plane sur la famille : Mme Gizard est morte accidentellement,

il y'a un an à peine. Mlle Gizard s'informe de sa correspondante et de son petit Jean, M. le colonel, de ses bons amis, MM. Métayer et Lessard. Puis on cause du Canada, de la province de Québec. Comme nous nous comprenons bien, comme nos cœurs battent à l'unisson d'un amour commun pour la France et sa fille, la Nouvelle-France ! Après le déjeuner, M. Gizard me conduisit à Dax, puis à Ranquine, but de ma visite.

Ranquine, le Berceau de saint Vincent de Paul ! L'auto file, le paysage est joli. Mais j'ai des distractions, car je me demande si c'est bien moi, un modeste confrère d'une Société dont saint Vincent de Paul est le patron, vivant à Québec à des milliers de lieues, qui aurai bientôt le bonheur d'entrer dans la maison bien authentique où naquit celui qui est le glorieux patron de nos chères Conférences. C'est un rêve qui va se réaliser dans quelques minutes.

En effet, à 1 heure de l'après-midi, par un temps magnifique, nous descendions à Ranquine, M. le colonel Gizard et moi, sur la place du "vieux chêne" de saint Vincent de Paul, en bordure de laquelle on voit une magnifique chapelle élevée en l'honneur du Père des Pauvres, et, à

gauche, la maison où il naquit, la Maison de Ranquine. Nous avons déjà lu et relu la description de cette historique demeure dans l'*Histoire de saint Vincent de Paul*, par Monseigneur Bougaud. Nous constatâmes *de visu* avec quelle fidélité l'éminent auteur avait pour ainsi dire *photographié* la Maison de Ranquine. Aussi, je lui laisse la parole :

“L’humble maison où vivaient ces deux chrétiens⁽¹⁾ et où naquit notre saint subsiste encore. Elle est construite, comme toutes les maisons de paysans de cette contrée, avec de fortes poutres en chêne à peine dégrossies, l’entre-deux rempli par de la terre glaise, mêlée de paille et séchée au soleil. La maison est assez vaste : elle se compose d’un rez-de-chaussée qui comprend cinq pièces et que surmonte un double grenier. On entre d’abord, par une porte de chêne assez grossière, dans une première pièce, la plus vaste de toutes. Une haute cheminée en bois noirci est au fond ; en face et sur le côté, une petite fenêtre ; le plafond en bois de chêne, le plancher en terre battue. C’était à la fois la cuisine et la salle à manger, le lieu où se tenait habituellement la

(1) Le père et la mère de saint Vincent de Paul.

famille, où on dînait et où on recevait même les étrangers. Sur la gauche de cette première pièce s'ouvraient deux chambres : l'une, la chambre du père et de la mère, où naquit saint Vincent de Paul — un autel en marque la place ; — l'autre, la chambre destinée à l'aîné, à celui qu'on appelait l'héritier, mais il n'en prenait possession que le jour de son mariage ; c'était là la première partie et la plus importante de la maison paternelle. Au fond et par derrière, il y avait encore deux chambres : l'une, le dortoir des garçons ; l'autre, à droite, le dortoir des filles. Le premier avait une porte sur le jardin et un escalier qui conduisait dans les vastes greniers ; la seconde chambre était plus close : elle n'avait pas de porte extérieure ; on y entraît et on n'en sortait que sous l'œil des parents, en passant par la chambre commune. Un toit en briques couvrait ces cinq pièces et jetait les eaux pluviales à droite et à gauche.

“Au dehors étaient les étables ; par derrière, les étables des moutons et des porcs ; sur le flanc, adossée à la cuisine, l'étable des bœufs. Une petite fenêtre, donnant de la cuisine sur cette étable, permettait de surveiller les bœufs et de leur donner à la main, sur une planchette mobile, une nourriture plus choisie.

“Pareilles dispositions se rencontrent dans toutes les maisons de la contrée; les bœufs étaient le trésor du paysan, celui dont il était le plus fier et qu'on soignait aussi davantage.” ⁽¹⁾

Comme tout cela est bien fidèle ! J'ai vu de mes yeux ce que Mgr Bougaud a décrit si parfaitement. Rien n'a été omis.

Une autre relique précieuse, c'est le vieux chêne dans le tronc duquel Vincent, enfant, s'était construit un petit autel surmonté d'une statue de la Sainte Vierge. Vincent était pieux : en gardant les troupeaux, il priait. Tout son bonheur était de ramener ses moutons du côté de cet arbre et de redire sa prière à ce rustique oratoire.

Le vieux chêne, plusieurs fois séculaire, est encore là, vivant, énorme, étayé de tout côté. On y voit toujours la niche creusée dans le tronc par le petit Vincent.

Encore un souvenir du grand saint : c'est le moulin à quelque distance de Ranquine, où saint Vincent de Paul allait faire moudre le grain récolté aux champs de son père. “Parfois, le long de la route verdoyante qui conduisait du moulin

(1) Voir aux appendices (Appendice F) une note sur la maison de Jean de Paul, note tirée du récent ouvrage du Père Coste, prêtre de la Mission, *Monsieur Vincent*, Paris, trois volumes.

à la chaumière paternelle, Vincent rencontrait des pauvres; leur vue remuait son cœur; il ne pouvait passer sans les secourir, et en ayant obtenu la permission de son père, il déliait les sacs de farine et en donnait aux indigents de pleines poignées.⁽¹⁾

A Ranquine même, quatre grands établissements avec magnifiques jardins et dépendances abritent les œuvres chères au cœur de saint Vincent de Paul, œuvres dirigées par ses filles et ses fils spirituels: les Filles de la Charité, dites aussi Sœurs de Saint-Vincent de Paul, et les Lazaristes ou Prêtres de la Mission. Voici ces œuvres: hospice pour les vieillards, hommes et femmes; orphelinat pour les jeunes filles; orphelinat de garçons et école professionnelle; école apostolique pour les garçons.

Remarquablement intelligent, Vincent fut conduit à douze ans par son père au collège des Cordeliers, à Dax, où il étudia pendant quatre ans comme pensionnaire et quatre autres années comme externe. Vincent, pour gagner le prix de ses études, était devenu précepteur des enfants

(1) L'abbé Henri Debout, *Nouvelle vie populaire de saint Vincent de Paul*. Paris, 1889.

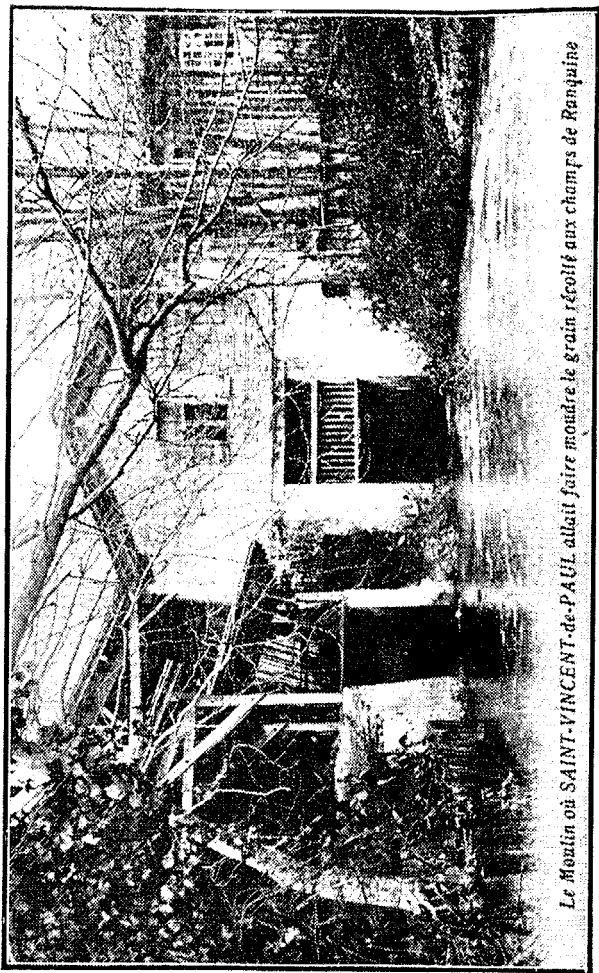
d'une famille, celle de M. Commet, qui "était l'asile de toutes les vertus chrétiennes".⁽¹⁾

A vingt ans, Vincent alla étudier la théologie à l'Université de Toulouse. Ses études théologiques durèrent sept années. Au moment du départ, son père vendit une paire de bœufs, pour subvenir aux premiers frais de ces longues études.

Le 23 septembre 1600, Vincent reçut la consécration sacerdotale dans la chapelle de la résidence épiscopale de l'évêque de Périgueux, appelée alors Château Saint-Julien, aujourd'hui Château-l'Évêque. Après une longue vie d'apostolat et de charité, dont les faits et gestes constituent une des plus belles pages de l'histoire de l'Église et de celle de la France, Vincent de Paul mourut à Paris en l'an 1666, dans la quatre-vingt-cinquième année de sa vie. Dans la chapelle des Lazaristes, à Paris, rue de Sèvres, nous avons eu le privilège de prier devant la châsse renfermant le corps du grand saint.

Avant de quitter Ranquine, lieu privilégié et béni, nous entrâmes, M. Gizard et moi, dans la magnifique chapelle érigée en 1869 en l'honneur de saint Vincent de Paul, à l'endroit même où le modèle de la charité chrétienne passa son enfance.

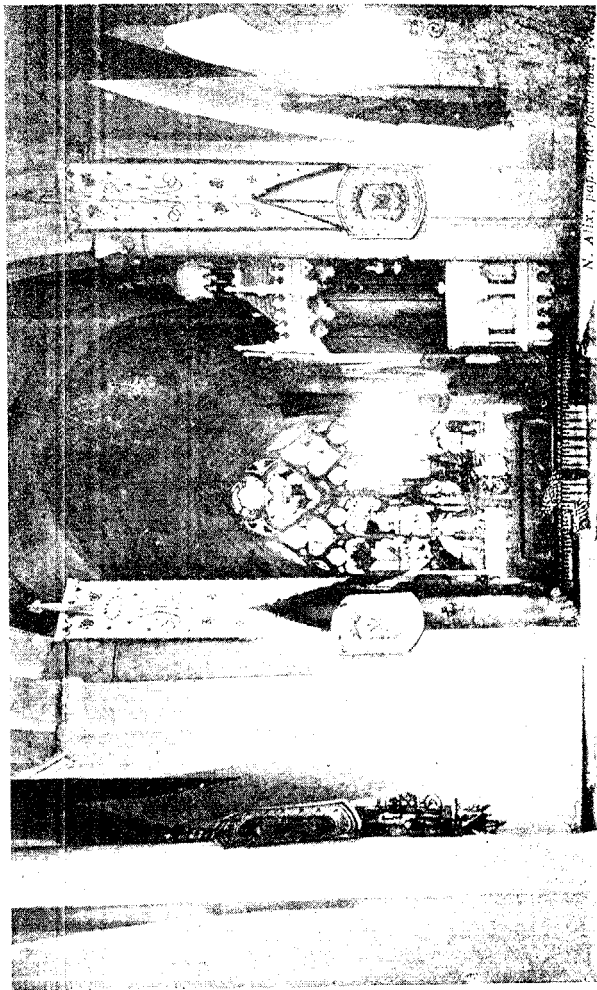
(1) Debout.



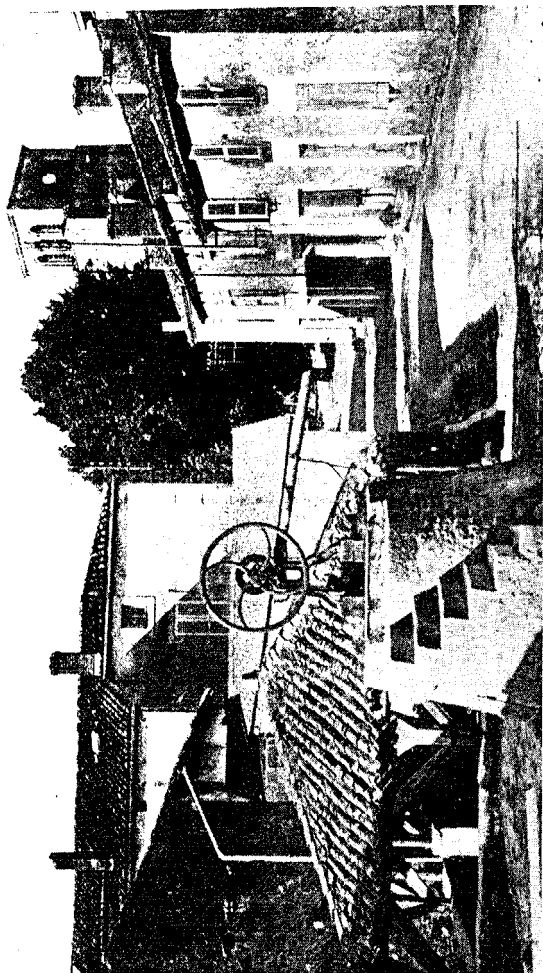
Le Moulin où SAINT-VINCENT-de-PAUL allait faire moudre le grain récolté aux champs de Ranquine



Eglise de COULONGES-sur-l'AUTIZE.



COULONGES-sur-l'AUTIZE (Deux-Sèvres) — Intérieur de l'église.



COULONGES-sur-l'AUTIZE—Le Lavoir.

Au berceau des ancêtres—Le Poitou.

CHAPITRE CINQUIÈME

Au berceau des ancêtres — Le Poitou.

Le 27 mai 1933, à 7 heures 15, je descendais en gare de Niort, ayant quitté Poitiers le matin même à 5 heures 30, départ dont j'ai parlé plus haut.

Niort est le chef-lieu du département des Deux-Sèvres. Cette petite ville de 23,700 habitants est d'origine très ancienne, puisque selon les archéologues locaux, l'origine de Niort remonte à la seconde période des temps celtiques. La rivière Sèvre-Nortaise la traverse et ses vieux ponts lui donnent un aspect riant. Après la conquête des Gaules par Jules César, quelques groupes d'habitations ou villas furent construits sur la rive gauche de la Sèvre: c'est la partie la plus ancienne de l'antique cité. Un donjon dont les fondations remontent à 940 et la reconstruction à 1154, seul reste d'une forteresse érigée par Henri Plantagenet, roi d'Angleterre, devenu maître du Poitou par son mariage avec Eléonore d'Aquitaine, donne à Niort un aspect médiéval.

On se rappelle que les musulmans envahirent le Poitou, mais qu'ils en furent chassés par Charles Martel en 752; que c'est sous Philippe Auguste que le Poitou, dont Niort était alors, avec Poitiers, une des principales villes, fut réuni au domaine de la Couronne de France; que la guerre de Cent Ans, entre la France et l'Angleterre, puis les guerres de religion du seizième siècle, ravagèrent de nouveau le Poitou; que Niort fut à cette époque le boulevard du protestantisme en France.

Comment ne pas rappeler ici que c'est dans le triangle qui a pour points extrêmes Poitiers, Parthenay et Niort, à Vouillé, que Clovis, en 507, remporta sa brillante victoire sur les Visigoths?

Grâce à l'automobile, je visitai rapidement Niort, particulièrement ses vieux monuments: l'église Saint-Hilaire, l'église Notre-Dame, le Donjon, etc.

A mon retour à l'hôtel, l'hôtel de la Grande-Brèche, je lis dans un supplément de *l'Orientation économique et financière*, du 30 août 1930, supplément intitulé *Les Deux Sèvres*, une note pleine de saveur pour un Canadien. Voici cette note: "Au commencement du XVII^e siècle un commerce considérable s'établit entre le Canada, où

s'étaient établis des Poitevins et des Saintongeais, et notre ville (Niort); celle-ci fournissait à la colonie française de grosses draperies et recevait en échange des peaux pour ses tanneries et ses mégisseries."

Cette note est bien justifiée par l'histoire: Champlain, né à Brouage, en Saintonge, fondait Québec, en 1608. Brouage, dans la Charente-Inférieure, était un port de commerce très important. Le département des Deux-Sèvres est limité au sud par la Charente-Inférieure.

A Niort, le souvenir de Madame de Maintenon se présente aussi à l'esprit: c'est que Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, y naquit, en 1635. Dans les environs de Niort se voit encore le magnifique château de Mursay, où la future fondatrice de Saint-Cyr passa une partie de son enfance.

C'est dans ce cadre historique merveilleux, qu'à Coulonges-les-Royaux (aujourd'hui Coulonges-sur-l'Autize, depuis 1789), à vingt-huit kilomètres de Niort, naquit l'ancêtre des Magnan du Canada: "Le dernier jour de mars 1636, Jacques, fils de Gilles Maignier et de Jeanne Toucheteau et a esté parrain Jacques Dieumegard et la marraine Jeanne Boisson. Logeais, vicaire."

Ces dernières lignes sont extraites de l'acte de baptême de Jacques Maignier, document photographié sur l'original et communiqué à mon frère Hormisdas, en 1926, par le chanoine Uzureau. L'original de cet acte de baptême est encore conservé à Coulonges. Le nom de l'ancêtre Maignier a varié plusieurs fois, comme celui, d'ailleurs, de nombre d'autres colons venus de France au Canada, au dix-septième siècle. Maignier ou Mignier, puis Maignien (1702) et finalement Magnan, avec François, marié à Charlesbourg en 1775 à Elisabeth Bédard.⁽¹⁾

Jacques Mignier ou Maignier, ci-dessus mentionné dans l'acte de baptême, arriva à Québec en 1665, et le 14 octobre 1669, il épousait à l'église Notre-Dame de Québec (aujourd'hui la Basilique) Ambroise Doigt, fille de Nicolas, et de Perrine Allain, de la paroisse de Saint-Sulpice de Paris.

Jacques Maignier ou Magnan, c'est l'ancêtre *canadien* de notre famille.

C'est à son berceau, c'est à Coulonges-sur-l'Autize, que je me rendais le 27 mai 1933, par une journée radieuse.

(1) Voir *la Famille Magnan*, par Hormisdas Magnan, Québec, 1925.

De Niort à Coulonges, vingt-huit kilomètres; course ravissante en automobile et à petite vitesse à travers une belle campagne où la vue s'étend au loin sur des cultures de céréales, en particulier de blé. Vastes champs en culture, vieilles, vieilles fermes, vieux villages, vieilles églises. On fait déjà les foins, et nous ne sommes qu'au 27 mai; les pommes de terre sont en fleurs.

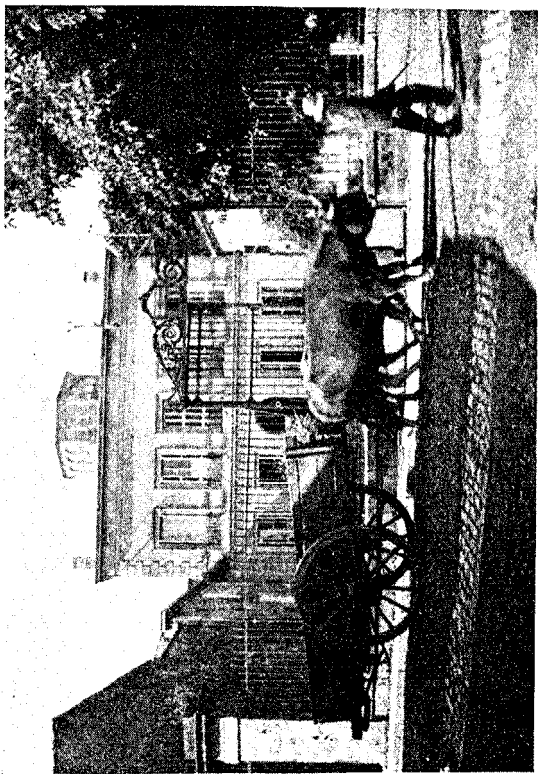
A 10 heures 30 du matin, j'arrivais au terme de mon pèlerinage: Coulonges, où existe encore, telle qu'elle était en 1636, l'église où mon ancêtre fut baptisé et où il fit sa première communion.

Je frappai d'abord au presbytère, face à l'antique temple. M. l'abbé Marcel Bodet, le sympathique curé, me reçut avec une grande amabilité. Par mon frère Hormisdas, en correspondance avec ce sympathique prêtre français depuis quelques années, j'étais déjà de la *parenté*. Jamais je n'oublierai l'affable réception de M. le curé de Coulonges, qui m'accompagna dans mes visites à l'église, du nom patronal de Saint-Étienne, et dans la petite ville, dont l'origine remonte à la conquête des Gaules par César. Au temps de la domination romaine, Coulonges s'appelait *Colonia*, c'est-à-dire établissement de colons ou de cultivateurs. Coulonges-sur-l'Autize

est un chef-lieu de canton, de l'arrondissement de Niort. Sa population est de 2,400 habitants, presque tous catholiques de nom, puisqu'au témoignage du curé, il n'y a que quatre ou cinq familles protestantes dans la paroisse unique de la petite ville. La moitié environ de la population assiste régulièrement aux offices religieux et remplit tous les devoirs de bons paroissiens. L'autre moitié va à l'église, cependant, dans les grandes circonstances de la vie : baptême, mariage, première communion, funérailles. "Il n'y a pas d'enterrement civil à Coulonges", me dit M. l'abbé Bodet.

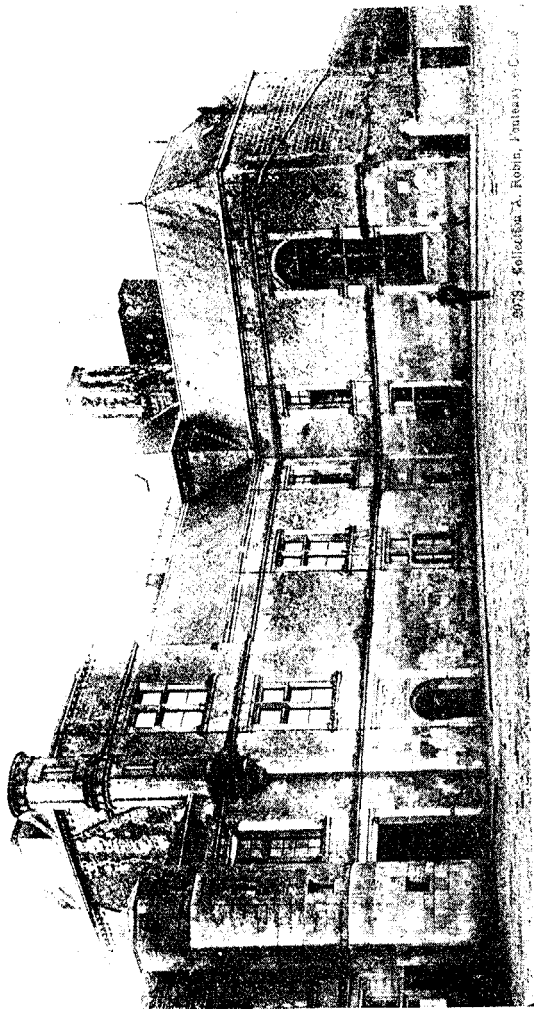
Heureux de constater qu'au point de vue religieux ça aurait pu être pire dans la ville natale de mon ancêtre, étant donné la Réforme, la Révolution et, depuis un demi-siècle, l'école sans Dieu, je m'empressai de visiter la très ancienne église de Coulonges, dont la façade et la partie principale datent du douzième siècle. Une nef latérale fut ajoutée au quinzième siècle, vers 1425, et le chœur fut modifié à la même date.

En entrant dans ce temple vénérable par l'âge et les souvenirs, j'éprouvai une émotion profonde. C'est dans cette église que l'ancêtre des Magnan du Canada fut baptisé; qu'il fit sa première



Coulonges-sur-l'Autize—La Mairie.

COULONGES-sur-l'AUTIZE (Deux-Sèvres) - Le Château



2078 - Collection A. Robin, Pontivy - Corné

COULONGES-sur-l'AUTIZE (Deux-Sèvres) — Le Château.

communion, qu'il vint sans doute, à l'âge d'homme, mettre son lointain voyage en Amérique sous la protection de Dieu et de saint Étienne. Cette nef romane, ce chœur en ogive, mon ancêtre les avait vus comme je les voyais; à cette balustrade fermant le chœur, Jacques Maignier s'était agenouillé comme moi au moment de ma visite; ces fonts baptismaux où je venais de m'arrêter un moment avec recueillement, avaient été témoins du baptême de mon ancêtre, acte solennel qui eut, au Canada, une répercussion trois fois séculaire.

Je rendis grâce à Dieu de ce grand bienfait accordé à mon ancêtre, bienfait que lui et ses descendants au Canada transmirent fidèlement à leurs fils.

Je quittai à regret la vieille église plus de huit fois séculaire, pour moi, en ce moment solennel, la plus belle de France.

M. l'abbé Bodet voulut bien m'accompagner à travers les rues dont l'aspect moyen-âge ne change pas, me dit-il, car pavés, maisons, monuments sont tout en pierre, tuile et fer.

Je cheminais avec lenteur, remplissant mes yeux et mon cœur de tout ce que je voyais. M. le curé me signala un *lavoir* couvert en tuile, qui

remonte si loin dans l'histoire de Coulonges que l'on ne sait pas la date de son installation. Une citerne y est attenante, où les résidents des alentours vont puiser l'eau à l'aide d'une roue, semblable à celles que nous remarquons encore sur les puits à Saint-Grégoire, dans Nicolet, et à Saint-Jacques-de-l'Achigan, dans Montcalm, paroisses colonisées, à la fin du dix-huitième siècle, par nos frères les Acadiens, revenus à pied, des côtes de la Nouvelle-Angleterre et même de la Louisiane, à travers forêts et montagnes.

En quittant la rue du Lavoir, nous franchissons la rue de l'Église, celle de la Rampe, et nous débouchons sur la place du Marché, puis, nous atteignons bientôt le Château, après avoir passé devant la Mairie et franchi la place Saint-Antoine.

Le Château ! Il a son histoire. M. l'abbé Bodet me la raconte d'une façon charmante. Ce château n'existe plus qu'en partie ; mais ce qui en reste nous dit sa splendeur d'autrefois.

Il fut construit vers 1550 par l'évêque de Maillezais.⁽¹⁾ Ce dernier, Mgr Geoffroy d'Estissac, avait attaché à sa personne Rabelais, alors

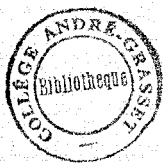
(1) Coulonges fit partie du diocèse de Maillezais de 1317 à 1648. Depuis 1802, cette paroisse dépend de Poitiers.

moine bénédictin. Coulonges, ou plutôt *Colonges*, est cité dans l'itinéraire de *Pantagruel* de Poitiers à Maillezais. M. l'abbé Bodet me désigne alors une fenêtre du Château qui éclaire la chambre où, suivant la tradition, Rabelais écrivit son grand ouvrage *Pantagruel*, dans lequel le fameux curé de Meudon entassa bien des idées fausses et écrivit plusieurs pages d'un goût douteux.

Lors de l'inauguration d'un buste de Jacques Cartier sur la Place du Canada, à Paris, le 2 juillet 1934, M. Gabriel Hannotaux, a rappelé que Rabelais, dans son *Pantagruel*, avait décrit le départ de Jacques Cartier, de Saint-Malo, le 20 avril 1534.

Après une dernière visite à l'église, je dis adieu à Coulonges et à son sympathique et aimable curé.

Au retour, pendant que l'auto filait vers Niort, je méditai sur les desseins de la Providence, qui avait inspiré à mon ancêtre l'idée d'aller au Canada pour y fonder une famille souche à Charlesbourg, près Québec, en 1669, famille qui s'est prolongée jusqu'à nos jours par de nombreux foyers, où se conservent la foi, la langue et les traditions apportées de l'Ancienne en la Nouvelle-France par Jacques Maignier, en 1665.



Quelques souvenirs de Paris

CHAPITRE SIXIÈME

Quelques souvenirs de Paris.

*Napoléon — Le Cid — L'Avare —
Le Médecin malgré lui*

Dès le premier soir de notre arrivée à Paris, M. Julien et moi, nous vîmes à l'affiche, au bureau de l'hôtel où nous étions descendus, l'hôtel Lutetia, boulevard Raspail, *Napoléon*, qui devait se jouer à l'Odéon à 8 heures 30.

Mes intimes savent que je n'ai ni le goût, ni l'habitude du théâtre. Mais ce titre de pièce, *Napoléon*, me conquit sur-le-champ.

Napoléon ! Quel agréable souvenir d'un lointain passé, toujours cher et toujours bien vivace !

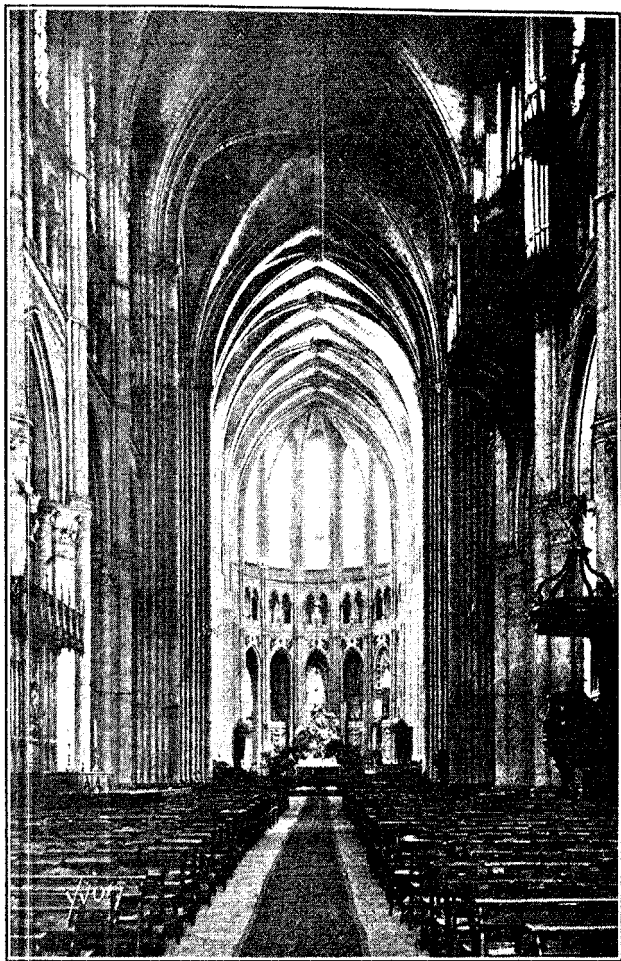
Napoléon ! C'est la Maison Jaune, demeure de mes grands-parents maternels, à la Rivière-du-Loup-en-Haut, aujourd'hui Louiseville. C'est en 1875-76-77, j'avais de 10 à 12 ans. Le père Moïse Villeneuve, ancien voyageur de l'Ouest, vieux rentier intelligent et aimant la lecture, venait chaque samedi (jour de congé) à la Maison Jaune

pour me faire lire à haute voix des histoires et surtout de l'histoire. Ce bon M. Villeneuve, né dès le début du XIX^e siècle, avait la mémoire remplie des souvenirs du grand Empereur. Je fis donc venir de la librairie Roland, de Montréal, par l'entremise de l'oncle Denis Béland, une *Histoire populaire de Napoléon Ier, suivie des Anecdotes Impériales, par un Ancien officier de la Garde*. Je possède encore ce volume.

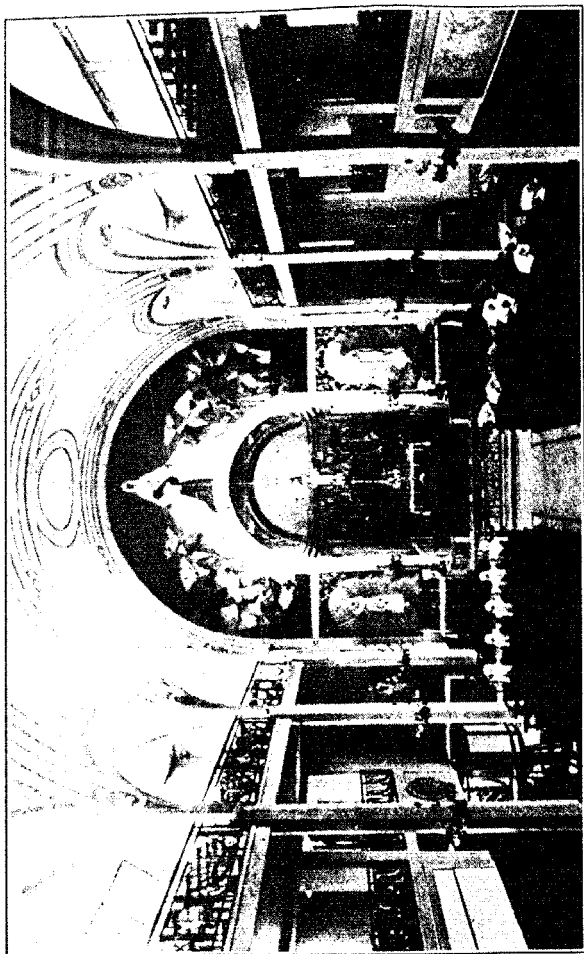
Et, devant une vieille carte de l'Europe, je mis sous les yeux du vénérable vieillard toute la vie merveilleuse de son héros.

En ce 8 mai 1933, à Paris, devant l'affiche annonçant qu'une pièce intitulée *Napoléon* serait jouée ce soir-là à l'Odéon, mon souvenir se reporta à la Maison Jaune, à Louiseville, à 1875-76-77.

Des lectures récentes sur la vie et l'époque du Petit Caporal m'invitaient aussi à ne pas négliger l'aubaine qui s'offrait si spontanément. En effet, au cours de mes randonnées officielles, en chemin de fer, dans ma chambre d'hôtel, j'avais lu le *Napoléon*, de Jacques Bainville, *Letizia Bonaparte*, de Perretti, le *Roi de Rome*, de Aubry et le *Napoléon* (Croquis d'Épopée), de Le Nôtre.



Intérieur de l'église Saint-Germain-des-Prés (état actuel).



Chapelle de la Maison Mère des Filles de la Charité, 140, rue du Bac, Paris.

La pièce fut exécutée avec un talent parfait; elle débute avec les revers de Russie et nous conduit jusqu'à l'abdication, à Fontainebleau. Ce fut non seulement une jouissance "historique", mais aussi une jouissance patriotique: il faisait si bon, c'était si doux d'entendre parler notre chère langue française avec un tact, une mesure, un art où rien n'était exagéré, où chaque son, chaque mot, chaque phrase étaient rendus à leur pleine valeur.

Quelques jours plus tard, toujours à l'Odéon, nous entendîmes *le Cid*, joué par de véritables artistes. Le rôle de Chimène fut parfait, et Boileau aurait pu dire comme au XVII^e siècle lorsqu'il répondait aux critiques dirigées contre *le Cid*:

En vain contre le "Cid" un ministre se ligue;
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Enfin, nous eûmes aussi le plaisir d'entendre *l'Avare* et *le Médecin malgré lui*, de Molière. Ce fut notre dernière récréation théâtrale.

Saint-Germain-des-Prés

Un Canadien français ne saurait séjourner quelque temps à Paris sans visiter l'antique église Saint-Germain-des-Prés, ancienne chapelle de

l'abbaye du même nom : c'est le plus vieux temple catholique de la capitale de la France. C'est dans cette église (qui est du XI^e siècle), bâtie sur les ruines de la basilique élevée par Childebart, fils de Clovis et roi de Paris, dans la première moitié du VI^e siècle sur les conseils de saint Germain, alors évêque de Paris, c'est dans cette église vénérable, dis-je, que le premier évêque de Québec, Mgr de Laval, reçut la consécration épiscopale, le 8 décembre 1658.

En 1909, j'avais visité cette église historique, chère aux cœurs canadiens; en 1933, j'y retournais en pèlerinage, en compagnie de mon neveu Jules Bazin, de Québec, étudiant les Beaux-Arts à Paris. En 1923, en présence d'une délégation canadienne-française, un bas-relief en pierre polychrome, de Charlier, rappelant la consécration de Mgr de Montmorency-Laval, fut apposé sur le mur en face de la sacristie, bas-côté droit du chœur. J'y lus avec émotion l'inscription suivante gravée sur la pierre :

“A François de Montmorency-Laval, évêque nommé de Pétrée, Vicaire apostolique de la Nouvelle-France, qui reçut la consécration épiscopale en cette église, le huit décembre MDCLVIII.”

Bougainville

Que d'autres souvenirs canadiens on rencontre à Paris ! Il m'en revient un à la mémoire en écrivant ces notes. En allant à Montmartre, je me suis rappelé que derrière la très ancienne église de Saint-Pierre-de-Montmartre, se trouve la sépulture de Bougainville, célèbre officier des armées de Montcalm, et qui, après 1760, retourna en France et s'illustra par son célèbre voyage autour du monde. Il mourut en 1811, à l'âge de 82 ans.⁽¹⁾

Apostrophe à Voltaire

Dans une lettre de Paris en date du 28 août 1933, le R. P. Calmein, ancien Supérieur du Patronage de la Côte d'Abraham, à Québec, et retourné en France depuis deux ans, me disait : " Vos auditeurs du Patronage de la Salette gardent un souvenir très vif de votre conférence. L'apostrophe à Voltaire reste célèbre.

" Il est bien certain que vos bonnes paroles si chaleureuses ont fait le plus grand bien. Je suis

(1) Voir aux appendices (Appendice G) *le Nom d'un Canadien français inscrit sur l'Arc de Triomphe de l'Étoile.*

persuadé que les hautes sphères que vous avez traversées gardent la même impression. Vous êtes venu nous rajeunir, nous redonner de l'élan!"

Voici à quelle occasion je parlai, en plaisantant, du solitaire de Ferney. Dans la journée du 23 mai, j'avais passé deux fois au pied de la statue de Voltaire, par Houdon, place Monge (square). Devant ce bronze, je songeai aux "arpents de neige" du mécréant de génie.

Le soir de ce 23 mai, je donnais une conférence devant un nombreux auditoire parisien, dans la salle du Patronage des Frères de Saint-Vincent de Paul, paroisse de Vaugirard. La réunion était présidée par le P. Desrousseaux, Supérieur des fils de M. Le Prévost, et par M. le curé de Vaugirard. Auditoire sympathique et vibrant, accueil chaleureux. Un Canadien était dans l'auditoire, M. G. Morisset, artiste de Québec, en France depuis quelques années.

Je parlai, évidemment, du Canada, du Canada français en particulier, de la province de Québec, pays plus grand que la France et peuplé aux neuf-dixièmes de Canadiens parlant français, le vieux français apporté de France aux XVII^e et XVIII^e siècles. En décrivant la vie religieuse, sociale et scolaire du Canada français, je fis allusion à mes

réflexions de l'après-midi, face à Voltaire, réflexions que je résumai comme suit, sous la forme d'une apostrophe :

“Regarde-moi, infernal sceptique : j'arrive d'Amérique, du Canada, de Québec, capitale de la Nouvelle-France. Je suis fils de ces “arpents de neige” dont tu t'es moqué naguère. Il y aura bientôt trois siècles, mon ancêtre quittait le Poitou pour aller s'établir au Canada, près Québec. Ses descendants sont nombreux et tous, ils ont conservé l'antique Credo catholique que leur vaillant ancêtre apporta de France, Credo qui les a conservés frères et Français, Credo que tu as calomnié aux applaudissements de Frédéric de Prusse. Je te connais, hein ! j'ai même lu ton *Siècle de Louis XIV*, ce que tu as fait de mieux.

“Regarde-moi bien en face, ne me reconnais-tu pas à mon accent du XVII^e siècle ? Me comprends-tu ? Eh bien ! au nom des trois millions de Canadiens français et catholiques qui vivent heureux sur tes “arpents de neige”, je te jette mon mépris à la figure pour tout le mal que tu as fait à l'Église et à la France.

“Descends de ton piédestal, vieille canaille, afin que je te frotte les oreilles et voile un instant ton sourire sarcastique par une gifle bien cana-

dienne." Mais le misérable ne bougea pas et ne trahit aucune émotion.

"Et avant de lui tourner le dos, pour lui prouver que j'avais un peu de littérature, je lui récitai bien en face ces vers de Musset :

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encore sur tes os décharnés?...
Vois-tu, vieil Arouet? Cet homme plein de vie
Sera couché demain dans un étroit tombeau.
Jetterais-tu sur lui quelque regard d'envie?
Sois tranquille, il t'a lu. Rien ne peut lui donner
Ni consolation, ni lueur d'espérance.

Une réception chez François Veillot

Le mardi 16 mai, M. François Veillot m'invitait par un aimable billet à une réception amicale, le lendemain soir, à sa résidence, 9, rue du Pré-aux-Clercs, VII^e arrondissement. Ce fidèle ami du Canada me priait de transmettre son invitation à mes compagnons de voyage. Le R. P. Laflamme, o.m.i., d'Ottawa, et M. J.-A. Julien, de Montréal, m'accompagnèrent chez M. Veillot.

Les honneurs de la maison furent faits par Madame et Mademoiselle Veillot, et une nièce, fille de feu M. Pierre Veillot, avec une grâce et une simplicité parfaites.

Une agréable surprise m'était réservée, grâce à la prévenante délicatesse de M. Veillot :

quelques-unes de mes aimables connaissances d'il y a 24 ans avaient été invitées à la réception : MM. Henri Reverdy, assesseur laïque de l'Action catholique française ; Jean Lerolle, député, de Paris ; Gaston Lacoïn, vice-président de la Fédération Nationale des Associations de Familles nombreuses ; Joseph Ageorges, écrivain et journaliste, secrétaire général du Bureau international des journalistes catholiques ; M. Zamanski, président de la Confédération catholique des professions libérales, industrielles et commerciales (patrons catholiques).

Toute une élite parisienne avait été aussi invitée, et mes compagnons et moi eûmes l'honneur de connaître, en plus des catholiques de marque ci-dessus mentionnés, les personnages dont les noms suivent : Duval-Arnould, député de Paris ; le P. Merklen, directeur de *la Croix* ; Jean Guiraud, historien et rédacteur en chef de *la Croix* ; le P. Fernessole, ancien supérieur du collège de Bétharram, auteur d'une thèse sur Louis Veuillot, professeur à l'Institut catholique de Paris ; le P. de la Brière, l'éminent rédacteur des *Études* et professeur à l'Institut catholique de Paris ; Gaétan Bernoville, ancien directeur des *Lettres*, ancien président des *Semaines d'écrivains catholiques*, écrivain, journaliste ; René Bady,

normalien, pensionnaire de la Fondation Thiers, auteur d'une thèse de doctorat sur Louis Veuillot; Martial Massiani, rédacteur à *la Liberté*, vice-président du Syndicat des Journalistes Français; M. Michelin, rédacteur à *la Croix*, président du Syndicat des Journalistes Français; Frédéric et Maurice Ozanam, neveux de Frédéric Ozanam; Jean-Benoît Ozanam, gendre de Maurice Ozanam; Charles Flory (qui est venu à Québec en 1917 avec le capitaine Duthoit), ancien président de l'Association Catholique de la Jeunesse Française et directeur de *Politique*; M. Papillon, membre du Conseil général de la Société de Saint-Vincent de Paul, président des Adorateurs de Montmartre; Gaston Tessier, secrétaire général de la Confédération Française des Travailleurs Chrétiens; Henri Météger, cousin de M. François Veuillot; Paul Marichal, conservateur aux Archives nationales; Jean Morienvall, rédacteur à *la Vie catholique*, écrivain.

La réunion fut charmante: conversation animée, sympathiques échanges de vues, bref le Canada français fut à l'honneur.⁽¹⁾

(1) Durant mon séjour à Paris, j'eus le plaisir de rencontrer souvent mon distingué collaborateur de *l'Enseignement Primaire* M. H. Gaillard de Champris, professeur à l'Institut catholique, et ancien professeur à l'École normale Supérieure de l'Université Laval de Québec, où il a laissé le plus sympathique souvenir.

M. François Veuillot, aidé du concours précieux de Mlle Veuillot, achève d'élever un impérissable monument à son oncle illustre, Louis Veuillot. Une quarantaine de volumes, enrichis de notes précieuses, constituent ce monument littéraire: *Oeuvres diverses*, 14 volumes; les *Lettres*, 12 volumes; *Mélanges*, 12 volumes.

La Bienheureuse Catherine Labouré

Le dimanche 28 mai, dans la basilique de Saint-Pierre, à Rome, Sa Sainteté Pie XI avait présidé à la cérémonie de la Béatification de l'humble Sœur de Saint-Vincent de Paul (ou Fille de la Charité) Catherine Labouré, à qui la Sainte-Vierge apparut pour la première fois le 18 juillet 1830, dans la chapelle de la maison mère des Filles de la Charité ou Sœurs de Saint-Vincent de Paul, rue du Bac, à Paris.

Des apparitions de Marie Immaculée à Catherine Labouré naquit la dévotion, aujourd'hui universelle, à la Médaille Miraculeuse, dont l'expression pieuse fut dictée par la Sainte Vierge elle-même: "O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous!"

Bien entendu, je me fis un devoir de visiter la chapelle de la rue du Bac, où la Mère de Dieu apparut plusieurs fois à une humble Sœur de Charité. Je vénérâi en particulier le fauteuil où la Sainte Vierge daigna s'asseoir pour causer avec Catherine Labouré.

Dans cette chapelle de la rue du Bac, j'éprouvai les douces et consolantes émotions ressenties à Lourdes et à Nevers.

Le lendemain, un pèlerinage à Notre-Dame-des-Victoires, en compagnie de mon sympathique confrère et compagnon de voyage, M. J.-A. Julien, avocat de Montréal, terminait de la plus heureuse façon mon séjour à Paris.

Vingt-quatre heures plus tard, il me fallait, bien à regret, dire adieu à la capitale, adieu à la France, glorieuse et sainte patrie de mes ancêtres.

Les châteaux de France.

CHAPITRE SEPTIÈME

Les Châteaux de France.

I

Les châteaux de la Loire

Sur les routes de France, l'Histoire nous crie partout : Me voici !

Les innombrables Châteaux de la mère patrie sont d'une richesse architecturale merveilleuse et d'une valeur historique incomparable. Ces châteaux, lourds d'un passé glorieux, ont encore un air de jeunesse dans leur admirable cadre de jolis parcs et de forêts verdoyantes. Le poids de plusieurs siècles leur semble léger.

En dépit des guerres et des révolutions, ces précieuses et monumentales reliques sont si bien conservées, qu'en les visitant on se reporte, à notre insu, au temps jadis, où les rois et les reines et les grands du royaume animaient de leur présence les salles des châteaux et les allées des parcs et des jardins.

Ces châteaux, dont les uns remontent à sept ou huit siècles, sont le plus bel ornement de la France, avec ses magnifiques cathédrales.

Il faudrait une année complète pour visiter tous les châteaux et toutes les cathédrales de la France. Il y en a dans chaque province : dans les villes, dans les vallées, au bord des fleuves et des rivières, sur le sommet des montagnes. Ces monuments témoignent du génie de nos pères en même temps que de leur foi profonde.

A Paris, à Poitiers, à Chartres, à Tours, à Blois, à Orléans, à Bordeaux, à Toulouse, à Clermont-Ferrand, à Billom (en Auvergne), à Nevers, il m'a été donné de visiter les belles cathédrales ou les antiques églises qui font la gloire de ces villes, cathédrales et églises dont la plupart remontent aux XIIe et XIIIe siècles.

En 1909, j'avais visité la cathédrale d'Amiens, qui résume le mieux, dit-on, le plus pur génie du gothique français.

De tous les châteaux les plus renommés de France, ceux de la Loire sont au premier rang, avec ceux de Versailles et de Fontainebleau.

J'ai eu le plaisir de visiter plusieurs de ces châteaux dans le plus beau mois qui soit en France, celui de mai.

*

* *

Le 9 mai au matin, M. Julien et moi sortons de Paris, en automobile, par Surenne. Puis, nous filons vers Chartres, traversant une région aux noms célèbres : Saint-Cloud, Versailles, Saint-Cyr, Rambouillet, Maintenon.

La Maison de Saint-Cyr, fondée par Mme de Maintenon, est toujours debout. Elle abrite aujourd'hui une École militaire de haute valeur. Pendant que le chauffeur de notre Renaud ralentit sa machine pour nous permettre de bien voir le célèbre établissement, je songe à l'époque où Racine composa *Esther* et *Athalie* à la demande de Madame de Maintenon. La première de ces tragédies fut donnée à la Maison de Saint-Cyr, en 1688, et la seconde, en 1691.

C'est à Saint-Cloud que Bonaparte donna l'ordre à son ministre de l'intérieur, Barbé-Marbois, de vendre la Louisiane aux États-Unis, pour le prix dérisoire de 80 millions de francs. Les négociations se firent par l'entremise de James Monroe, ambassadeur extraordinaire des États-Unis, d'une part, et de l'autre par Talleyrand, ministre des Affaires étrangères de France.

La rupture de la paix d'Amiens entre l'Angleterre et la France avait changé l'opinion du Premier Consul, jusque-là opposé à la cession de l'immense territoire qui va du Mississipi au Pacifique, soit un million de milles carrés.

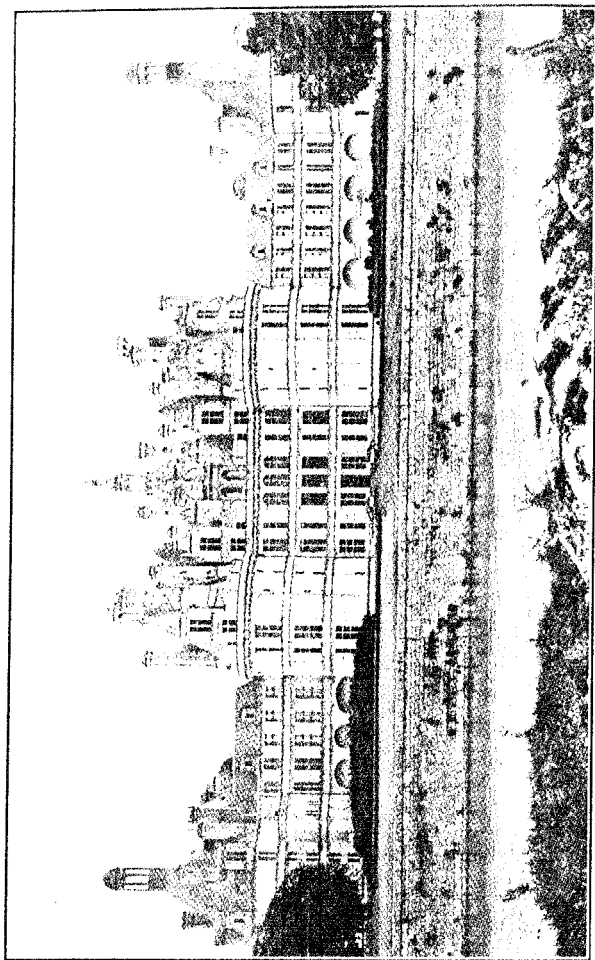
A Rambouillet, se trouve le château qui sert de résidence d'été au Président de la République.

Un arrêt à Chartres nous permet de visiter sa célèbre cathédrale. Suivant un vieil adage français, les *clochers* de Chartres unis à la *nef* d'Amiens, au *chœur* de Beauvais et au *portail* de Reims, formeraient la plus belle cathédrale du monde. La cathédrale actuelle de Chartres fut commencée en 1028, pour ne se terminer qu'au quinzième siècle. A l'extérieur, la cathédrale de Chartres produit une profonde impression par la puissance et la solidité de la construction. A l'intérieur, c'est un enchantement : voûtes d'une hauteur vertigineuse, vastes et gracieuses dimensions des nefs, teintes mystérieuses des vitraux, tout rend sensible la majesté du Dieu qu'on y adore.

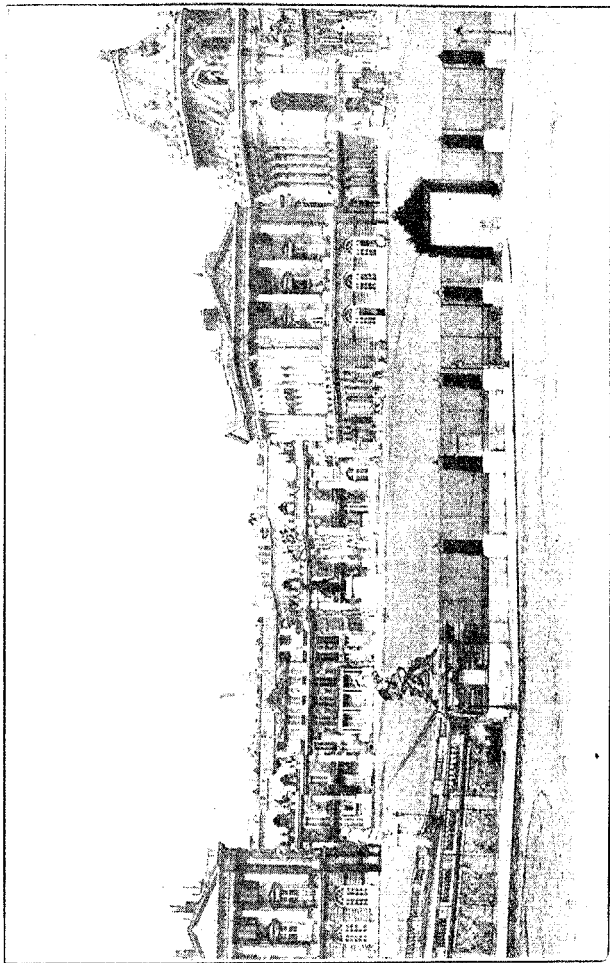
L'histoire rapporte que Napoléon Ier entrant dans la cathédrale de Chartres, s'écria : "Un athée doit se trouver mal à l'aise ici." En effet, en pénétrant dans ce temple grandiose, on sent qu'on



Intérieur de la cathédrale de Chartres.—La nef et le chœur.



Le château de Chambord.



Façade du Palais de Versailles.

entre dans une atmosphère de prière et de foi. On a l'impression que la cathédrale est habitée par deux présences, celle du Christ et celle de la Mère du Christ.

Notre-Dame de Chartres fut consacrée par l'évêque Pierre de Mincy, en 1260, en présence de saint Louis.

*

* *

De Chartres, nous filons vers Châteaudun, arrêtant toutefois à Bonneval pour jeter un regard sur une église du XIII^e siècle, très originale et très belle en même temps.

Après une petite demi-heure passée à travers de belles campagnes, nous atteignons Châteaudun, célèbre par son château, qui a conservé son donjon du XI^e siècle : l'ensemble est un gracieux monument de la Renaissance. La ville de Châteaudun, restée fidèle à la cause de Charles VII, fut donnée par ce roi au célèbre Dunois, le valeureux compagnon de Jeanne d'Arc, dont le nom est bien connu chez nous par la vieille chanson :

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois
S'en va prier Marie
De bénir ses exploits.

A 120 pieds au-dessus du Loir, l'imposant castel dresse son donjon, neuf fois séculaire. Modifié et agrandi par Dunois, ce château, avec ses vastes proportions, sa jolie chapelle de style ogival et son donjon moyen-âge, est un des plus intéressants à visiter.

Dans la vie de saint Vincent de Paul, on rapporte que les Filles de la Charité (aujourd'hui Sœurs de Saint-Vincent de Paul) prirent charge de l'hôpital Saint-Nicolas de Châteaudun, en 1654.

Entre Châteaudun et Tours, un bref arrêt à Vendôme. Ce n'est qu'un chef-lieu d'arrondissement, mais petite ville très intéressante par son église de la Trinité, ancienne abbatiale bâtie au XIIe siècle. Les annales de la localité rappellent avec fierté qu'en 1227 Blanche de Castille conduisit Louis IX à Vendôme. Un autre souvenir historique moins consolant, c'est la triste part prise par la reine de Navarre, Jeanne d'Albret, devenue disciple fanatique de Calvin, au pillage et à l'incendie de l'église collégiale de Vendôme.

Nous quittons Vendôme et filons vers Tours, dont j'ai parlé précédemment, où nous arrivons, le soir, vers 7 heures.

*

* *

La Touraine, c'est le jardin de la France "où l'on respire l'air pur dans des plaines verdoyantes arrosées par un grand fleuve".⁽¹⁾

Le 10 mai au matin, nous laissons Tours à regret, car, pour un Canadien, l'âme de Marie de l'Incarnation y réside toujours. Puis, celui qui est né le 11 novembre ne peut oublier le souvenir de saint Martin.

Entre Tours et Blois, nous visitons les châteaux d'Azay-le-Rideau, Chenonceaux, Amboise et Chaumont. Le premier est, au dire des guides sérieux, une des œuvres les plus élégantes de la Renaissance. Il s'élève au milieu d'une île circonscrite par l'Indre. Nous y avons admiré une collection de portraits historiques d'une grande richesse.

D'Azay-le-Rideau à Chenonceaux, courte distance. Chenonceaux n'est qu'un modeste arrondissement, sur le Cher, de 400 habitants à peine. Sans son magnifique château du début du XVI^e siècle, le village de Chenonceaux serait ignoré.

(1) Alfred de Vigny.

De construction originale mais grandiose, le château de Chenonceaux fut édifié sur les piles d'un ancien moulin, dans le cours même du Cher. Il est littéralement à cheval sur le Cher, affluent de la Loire. Diane de Poitiers et Catherine de Médicis habitèrent ce château. Après bien des vicissitudes, Chenonceaux devint, au XVIII^e siècle, la propriété du fermier général Dupin. Mme Dupin, d'après Larousse, faisait royalement les honneurs du château où fréquentèrent Fontenelle, Buffon, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, et, un peu plus tard, Georges Sand.

Voici le jugement de Flaubert sur Chenonceaux :

“Je ne sais quoi, d'une suavité singulière et d'une aristocratique sérénité, transpire au château de Chenonceaux. Il est à quelque distance du village qui se tient à l'écart respectueusement. On le voit au fond d'une grande allée d'arbres, entouré de bois, encadré dans un vaste parc à belles pelouses. Bâti sur l'eau, en l'air, il lève ses tourelles, ses cheminées carrées. Le Cher passe dessous et murmure au bas de ses arches dont les arêtes pointues brisent le courant. C'est paisible et doux, élégant et robuste. Son calme n'a rien d'ennuyeux et sa mélancolie n'a pas d'amertume.”

A propos de Flaubert, il importe de noter ici que cet écrivain de grand talent fut un païen en littérature. Il nia et blasphéma toute religion. Sans espérance religieuse, il n'eut aucune espérance humaine. Le chanoine Lecigne a résumé comme suit la carrière de Flaubert: "Flaubert a été de ceux dont Gautier disait avec une pointe de mélancolie: "

Il est des cœurs épris du triste amour du laid.

"Quoi qu'on fasse, cette complaisance est dangereuse chez un écrivain. L'œuvre de Flaubert est une œuvre d'art; elle n'est ni une œuvre de vérité, ni une œuvre de vertu."

En arpentant le parc magnifique de Chenonceaux, je songeais au malheureux de génie qui l'a si bien décrit, qui n'a jamais su voir autre chose que la "bête humaine", sans montrer la grandeur et la destinée éternelle de l'homme.

Dans l'étude que le chanoine Lecigne consacrait naguère à Flaubert dans *les Contemporains*, on ne lit pas sans surprise les lignes qui suivent: "Flaubert était champenois, sa mère était normande. *Il avait de plus hérité d'un de ses aïeux canadiens quelques gouttes de sang iroquois dont il se montrait fier.*"

Quelques gouttes de sang iroquois d'un aïeul canadien ! En voilà une bonne. Avis aux chercheurs.

Après Chenonceaux, Amboise : nouvel enchantement. Ce château, l'un des plus anciens de France (il est du Xe siècle), est merveilleusement situé sur un plateau au confluent de la Loire et de la Masse. C'est là qu'eut lieu en 1563 la sanglante "conjuraison d'Amboise". Charles VIII y naquit et y mourut. C'est au château d'Amboise qu'Abd-el-Kader, le célèbre chef arabe, fut interné, après la conquête de l'Algérie par la France, en 1847.

De Louis XI à François Ier, Amboise fut l'un des châteaux les plus brillants de la monarchie française.

*

* *

Pendant le trajet qui sépare Amboise de Chaumont, nous admirons les belles campagnes qui se déroulent à nos yeux avides des paysages de France que mai verdit et fleurit. Les toits de tuiles rouges étincelaient au soleil de midi. Des fleurs dans les champs, des fleurs autour des maisons séculaires, des fleurs dans les jardins pota-

gers, des fleurs qui s'accrochent au balcon des fenêtres. Sur le seuil des maisons, des vieillards et des enfants nous regardent passer curieusement, sans se douter que nous avons traversé l'océan pour revoir une fois encore le beau et tendre visage de la mère patrie, de la France de nos pères.

*

* *

Nous sommes à Chaumont. Le château se voit de loin et sa souriante architecture, heureux effort de l'architecture française, nous invite à penser que ce fut le séjour intime de hauts et puissants personnages. Chaumont fut la propriété de la famille d'Amboise pendant des siècles. Catherine de Médicis en fit l'acquisition en 1560, mais l'échangea avec Diane de Poitiers qui lui céda le château de Chenonceaux.

Le château de Chaumont servit de retraite à Mme de Staël, lorsque Napoléon l'exila de Paris. Exil agréable à la vérité. Ce château appartient maintenant à Mme la princesse de Broglie.

C'est à Chaumont qu'en 1814 un traité fut conclu entre les Alliés qui avaient détrôné Napoléon, pour réduire la France aux limites de 1789.

*

* *

Le 10 mai, à 6 heures 30 du soir, nous entrons à Blois, l'âme remplie de visions magnifiques et bien disposée pour jouir du séjour paisible du chef-lieu du département de Loir-et-Cher, l'antique *Blisenses*, que Grégoire de Tours, historien, mentionne dès 584.

Au sortir de table, nous entendons sonner les cloches d'une église, sise en face de notre hôtel, l'église Saint-Vincent-de-Paul, ancienne église des jésuites, datant de 1626. En réponse à notre question, un garçon de l'hôtel nous dit: "Les cloches sonnent le Mois de Marie."

Le Mois de Marie, à deux mille lieues de Québec et de Montréal, à Blois, au cœur de la France !

C'est une aubaine que M. Julien et moi n'avons garde de manquer.

Nous traversons la place Victor Hugo et pénétrons, en même temps que des dames et des jeunes filles, dans l'église d'un joli style classique. Il n'est que 7 heures 45 et l'office doit commencer à 8 heures. Les fidèles arrivent; plusieurs hommes se mêlent à l'élément féminin. A 8 heures, l'église est remplie. A l'orgue on module,

puis on chante: "C'est le mois de Marie, c'est le mois le plus beau." Nous sommes émus, mon compagnon et moi. Nos voix se mêlent à celles des assistants.

Nos voisins de chaises sont loin de se douter que nous venons du pays lointain découvert par Jacques Cartier, en 1534, par ordre de François Ier, ordre peut-être donné du château superbe qui domine, à quelques pas, l'endroit où nous sommes.

Un dominicain fait le sermon, un beau sermon, puis la Bénédiction du Saint-Sacrement termine l'office. Mêmes chants liturgiques que chez nous: on se serait cru dans une église de Québec ou de Montréal.

Le Château de Blois est un des châteaux de France les plus dignes des suffrages des touristes. Certes, ce monument vraiment royal mérite cette préférence. L'histoire de ce château est en grande partie celle de la France entière. François Ier y résida souvent. C'est peut-être de Blois que ce roi donna à l'amiral Chabot une réponse favorable à la supplique de Jacques Cartier, où ce dernier exposa le généreux dessein de reprendre la mission interrompue par la fin tragique de Verrazzano. La conséquence de cette décision fut la découverte du Canada, en 1534.

Le château est assis sur un coteau élevé à pente abrupte, et domine la ville de Blois. Il forme un quadrilatère entourant une vaste cour d'honneur. Cette construction admirable comprend une chapelle et plusieurs ailes construites à différentes époques.

Il renferme des merveilles artistiques et les souvenirs historiques y abondent.

Le grand escalier d'honneur, dit Escalier de François Ier, est de toute beauté. Sa décoration sculpturale est merveilleuse.

A l'intérieur, on visite avec intérêt la chambre où mourut Catherine de Médicis, la galerie où Henri III fit exécuter (et non *assassiner*) le duc Henri de Guise, et de nombreuses salles renfermant des peintures des grands maîtres de l'époque.

Avant de quitter Blois, rappelons que c'est en cette ville que naquit Augustin Thierry, historien renommé, en 1795. Thierry fut parfois injuste envers l'Église catholique, mais sur la fin de sa vie, il modifia, pour le mieux, plusieurs de ses opinions historiques. Son *Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands* est particulièrement intéressante.

*

* *

De Blois à Chambord, la route est vite franchie : 14 kilomètres.

Chambord, c'est l'un des plus beaux châteaux de France. Monument que l'architecture française de la Renaissance a dressé en l'honneur des rois de France qui y ont séjourné de François Ier à Louis XIV.

Le duc de Bordeaux, qui prit le nom de comte de Chambord, l'unique héritier de la branche aînée des Bourbons, en fut le dernier propriétaire. Comme prétendant au trône de France, il prit le nom de Henri V. En 1873, il faillit monter sur ce trône illustré par ses ancêtres pendant tant de siècles. La question du drapeau empêcha la restauration. Henri V voulait le retour du drapeau blanc.

Le château de Chambord est dans une petite vallée, à une lieue de la Loire et à quatre lieues de Blois. Il est au centre d'une splendide forêt dont la superficie équivaut à l'étendue de la ville de Paris. Il fut décoré par un artiste italien de génie, le Primatice; les décorations sont aux armes de François Ier. La salamandre de ce roi illustre y jette des flammes partout.

Chambord est une des merveilles de la Renaissance. De tous les domaines merveilleux que nous avons visités, aucun n'a été si intimement mêlé à l'histoire de France.

*

* *

Orléans! la ville de Jeanne d'Arc, dont le grand éducateur, Mgr Dupanloup, fut naguère l'illustre évêque.

Orléans! où, en 1909, au grand congrès de l'Association Catholique de la Jeunesse Française, j'eus l'honneur d'adresser la parole en présence de Mgr Touchet (plus tard le cardinal), alors évêque de la ville, de Jean Lerolle, président de l'A.C.J.F., député depuis plusieurs années, et de Pierre Gerlier, son successeur, aujourd'hui évêque de Tarbes et de Lourdes, et de deux mille jeunes Français, admirable élite pleine de promesses.

Je revis donc avec joie l'ancienne capitale de l'Orléanais, aujourd'hui chef-lieu du département du Loiret. C'est une belle ville de 70,000 habitants, remplie de souvenirs historiques.

Parmi ces souvenirs, celui du saint martyr jésuite Isaac Jogues, qui naquit, dit le P. Rouvier,

“à l'ombre de la cathédrale d'Orléans, le 10 janvier 1607”.

Un autre souvenir canadien se rattache aussi à cette ville. En effet, pendant la Commune, notre Crémazie se réfugia à Orléans, du 3 avril au 13 septembre 1871. De cette ville, il écrivit plusieurs lettres à ses frères, à Québec, et une à sa chère mère. Ces lettres, du plus haut intérêt, avec plusieurs autres, se trouvent dans le précieux ouvrage, *Oeuvres complètes de Crémazie*, volume publié en 1882, par les soins de l'abbé H.-R. Casgrain et sous le patronage de l'Institut Canadien de Québec.

D'Orléans, nous rentrons à Paris, faisant un court arrêt à Étampes.

En 72 heures, à une vitesse modérée d'automobile, M. Julien et moi avons traversé la plaine luxuriante de la Beauce, visité la Touraine et l'Orléanais.

Hameaux, villages et villes avaient défilé devant nos yeux, qui se remplirent pour toujours de l'éblouissante vision des paysages de la douce France.

Fermes centenaires, clochers et châteaux millénaires, tout nous disait au passage: la France vit toujours drapée dans mon merveilleux passé.

II

Fontainebleau — Versailles

Durant mes multiples séjours à Paris (mai et juin 1933), je suis allé à Fontainebleau et j'ai revu Versailles. En ces deux endroits merveilleux, l'histoire de France est écrite en lettres d'or.

Bien que les origines de Fontainebleau remontent au XII^e siècle et que saint Louis y séjournât dès le début du XIII^e, ce n'est qu'à l'avènement de François I^{er} que son château prend rang parmi les plus beaux édifices du royaume.

A l'appel du grand roi, Fontainebleau devient le rendez-vous de tous les artistes réputés de la Renaissance: le Primatice, Léonard de Vinci, Benvenuto Cellini, Andrea del Sarto, et parmi les artistes français: Philibert Delorme, Jean Cousin, Jean Goujon, Germain Pilon.

D'une richesse incomparable et d'un goût impeccable qui frappe même les profanes, Fontainebleau est particulièrement rempli du souvenir de Napoléon I^{er}. On peut dire que si François I^{er} fut le créateur des merveilles de Fontainebleau, Napoléon I^{er} en fut le rénovateur.

C'est à Fontainebleau que l'Empereur reçut le Pape Pie VII et l'y interna dans un décor de splendeur; c'est à Fontainebleau que Napoléon rendit la liberté au Pape, le 23 janvier 1814; c'est à Fontainebleau que, le 11 avril de la même année, le Corse, trahi par ses généraux, vaincu par ses ennemis, rédigea lui-même sa seconde abdication; c'est de Fontainebleau, le 20 avril 1814, que le Grand Vaincu partit pour l'exil.

Le cabinet de l'Abdication est toujours dans le même état, et l'on y voit encore la petite table ronde sur laquelle Napoléon signa le célèbre document qui changea la carte de l'Europe.

*

* *

Le 6 juin, Versailles, que j'avais déjà visité lors de mon premier voyage en 1909. On revoit les splendeurs de Versailles avec un plaisir nouveau. Ancienne résidence de la monarchie, le château de Versailles est aussi célèbre par les événements historiques dont il a été le témoin et les personnages du Grand Siècle qui l'ont fréquenté. La beauté de ce château et de son jardin est unique au monde.

En traversant la ville pour arriver au château, je me suis rappelé que Jean Talon, de retour de son séjour en Nouvelle-France, l'habita, lorsque ses fonctions l'appelaient à la Cour, ainsi que Montcalm, qui résida quelque temps à Versailles, avant son départ pour le Canada, et fut présenté à Louis XV, le 14 février 1756, par son chef hiérarchique, M. d'Argenson.⁽¹⁾ Et en franchissant les portes du palais, cette strophe du poème immortel de Crémazie, *O Carillon!* chanta en mon âme étreinte d'une vive émotion :

Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
Naguère, hélas! je déployais en vain,
Je le remets aux champs où de ta gloire
Vivra toujours l'immortel souvenir,
Et, dans ma tombe, emportant ta mémoire,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

En visitant le château, en parcourant les allées de son parc magnifique, il nous semble qu'à chaque tournant Louis XIV va nous apparaître, entouré de sa cour.

Le palais de Versailles évoque un grand et noble passé que de faux historiens ont souvent calomnié. Depuis quelques années, plusieurs his-

(1) Voir *Jean Talon et le Marquis de Montcalm*, par Thomas Chapais.

toriens éminents *remettent les choses en place*. Il convient de nommer ici les Bertrand, les Bainville, les Champenois, les Gaxotte, les Le Nôtre, les Madelin, les Giraud, les Guiraud, etc.

Les salles du palais de Versailles sont d'une richesse merveilleuse; la chapelle, construite par Mansart, est une œuvre de premier ordre.

On ne revoit pas sans intérêt la chambre où mourut Louis XIV, dans les sentiments d'un vrai chrétien, le 1er septembre 1715.

Les galeries et les salons sont de vrais musées d'une grande richesse.

La galerie des Glaces est considérée la plus belle du château. C'est dans cette galerie que, le 18 janvier 1871, le roi de Prusse se fit proclamer empereur d'Allemagne. Et par un retour de l'histoire dont la Providence seule a le secret, c'est dans la même galerie que, le 28 juin 1919, les Allemands furent obligés de signer la paix mettant fin à la Grande Guerre.

Un Canadien français ne peut visiter le château de Versailles sans se dire: mais ici Colbert, Talon, la Salle, Mgr de Laval, Frontenac, Pierre Boucher et tant d'autres rencontrèrent sans doute Louis XIV pour lui parler de la Nouvelle-France, du Canada lointain!

A Versailles, encore, comment ne pas accorder une pensée à Mme Julie Lavergne, qui y passa, jeune fille, plusieurs années de 1838 à 1844? Son père, Georges Ozaneaux, était inspecteur général et demeurait une grande partie de l'année à l'ombre des splendeurs de Versailles. Sa fille Julie apprit à aimer les vestiges de la grandeur monarchique. "Elle comprit et admira Versailles, dit son biographe, si bien qu'elle devint l'auteur des célèbres *Légendes de Trianon*, et elle aima tant cette ville royale qu'elle voulut y dormir son dernier sommeil."

Notons aussi que le célèbre abbé de l'Épée, premier instituteur des sourds-muets, naquit à Versailles, le 24 novembre 1712.

Le berceau des ancêtres — L'Auvergne

CHAPITRE HUITIÈME

Au berceau des ancêtres — L'Auvergne.

Ayant visité le Poitou, province d'où partit Jacques Magnan pour le Canada, en 1665, il convenait que je visitasse l'Auvergne, lieu d'origine du grand-père de ma femme, née Tardivel. D'ailleurs, ce voyage en Auvergne fut on ne peut plus intéressant et les parents Tardivel, que j'y retrouvai, des plus aimables, des plus sympathiques.

Dans le chapitre précédent : *Lourdes* et *Nevers*, j'ai dit un mot de Clermont-Ferrand, capitale de l'Auvergne. C'est en revenant de Lourdes à Paris, arrêtant à Nevers, que je descendis à Clermont-Ferrand, d'où je me rendis à Billom, à 28 kilomètres, pour y rencontrer deux petits-cousins de ma femme, Antoine et Henri Tardivel. Ces chers cousins sont à la gare de Clermont, accompagnés de M. Faure, gendre de M. Antoine. Sans nous être jamais vus, à notre air de *recherche* nous nous reconnûmes réciproquement.

Nous étions au 2 juin, un samedi, 7 heures 15 du soir : j'avais quitté Lourdes à 5 heures 30 le matin de ce jour, voyageant en train-omnibus, passant par Tarbes, Toulouse, Brive, Rodez, Saint-Flour, etc., etc.

Mes aimables cousins me conduisirent en auto de Clermont-Ferrand à Billom, trajet d'une heure, heure ravissante en ce beau soir de juin. Le soleil couchant magnifiait la plaine fertile de la Limagne, dorait les hautes montagnes de l'Auvergne, et, sous son influence merveilleuse, nombre de châteaux, de forteresses et de ruines de donjons du moyen âge se détachaient en un relief de toute beauté.

*

* *

La province de l'Auvergne est le cœur du Massif central. Elle n'a été réunie à la couronne de France que sous Louis XIII, cédée par Marguerite de Valois. Depuis la Révolution, elle forme les départements de Puy-de-Dôme, du Cantal et une partie de la Haute-Loire. C'est un pays de hautes montagnes : Puy-de-Dôme, Mont-Doré, le Cantal. Les Celtes Arvernes ha-

bitaient primitivement l'Auvergne. Ils défirent César sous la conduite de Vercingétorix, à Gergovie, ancienne ville de la Gaule.

Sur le plateau de Gergovie, on a élevé un monument gigantesque à la mémoire du valeureux chef gaulois.

Durant le trajet de Clermont-Ferrand à Billom et de Billom à Montaigu et retour à Clermont-Ferrand, je constatai l'exactitude de cette jolie description de l'Auvergne, lue dans un *Guide*, en chemin de fer, entre Toulouse et Clermont: "De l'air pur, des campagnes merveilleuses, des sommets imposants, des vallées profondes et des gorges sauvages où les torrents dévalent impétueusement, des sites souvent grandioses et toujours pittoresques, l'infinie variété d'un paysage éternellement changeant. L'Auvergne possède tout cela, et, des champs fertiles de la Limagne aux solitudes émouvantes de ses cheirs⁽¹⁾ volcaniques et aux grands pâturages alpestres de ses plateaux, elle renferme tout ce qu'il faut pour attirer le touriste, pour le séduire et le retenir définitivement."

(1) Nom que l'on a donné aux coulées de lave des volcans d'Auvergne.

La famille Tardivel

Les derniers reflets du crépuscule baignaient le pied des hauteurs où se trouve Billom, lorsque nous entrâmes dans cette petite ville, chef-lieu de canton du Puy-de-Dôme. Cette ville, de 4,500 habitants, est très ancienne. Jadis quatrième ville de la Basse-Auvergne, Billom était au pré-moyen âge la ville des écoles. Sous les Mérovingiens, cette ville eut une école presbytérale, dotée par Charlemagne de son buste en vermeil. Au moyen âge, une grande université y recevait de 2,000 à 3,000 élèves. Billom eut aussi le grand honneur d'avoir le premier collège des jésuites établi en France: 1555.

C'est dans cette ville antique (Billom existait déjà au temps de la domination romaine) que je fus l'hôte de M. et Mme Faure, cette dernière, fille de M. Antoine Tardivel, petit-cousin de ma femme, Isabelle Tardivel. M. Antoine Tardivel a sa résidence place de l'Hôtel-de-ville. Accueil des plus sympathiques: le dîner réunit en mon honneur les familles Tardivel et Faure.

*

* *

Le cousin du Canada dut parler de la France d'outre-mer, de la province de Québec particulièrement. Car c'est dans cette province que, à Québec même, vécut Jules-Paul Tardivel, le fils de Claude Tardivel qui quitta Montaigu, près Billom, en 1847, pour se rendre en Amérique. Le jeune émigré n'avait que 18 ans; il avait suivi en Amérique son compatriote auvergnat l'abbé J.-B. Lamy, simple missionnaire, qui devint dans la suite archevêque de Santa-Fé. Claude Tardivel épousa, en 1847, à Covington, Isabella Brent, fille d'une famille anglaise émigrée aux États-Unis, en 1827. Cette famille protestante s'était convertie au catholicisme, grâce au zèle de l'abbé Lamy.

De ce mariage naquirent deux enfants, Jules-Paul, le père de ma femme, et Mary-Aloysius, qui fut religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique.

Devenu orphelin à l'âge de trois ans, Jules-Paul Tardivel fut élevé par sa tante, Emma Brent, qui demeurait à Danville chez son frère, l'abbé Julius Brent, curé de cette paroisse.

Jules Tardivel étudiait l'anglais et le latin chez son oncle le curé. Un jour Mgr Lamy lui apprit l'existence du collège de Saint-Hyacinthe, dans la province de Québec (Canada), province

française et catholique. La décision fut vite prise et le jeune Tardivel entra au collège de Saint-Hyacinthe en 1868, âgé de 17 ans. Il ne savait alors pas un mot de français. Doué d'un talent remarquable, travailleur infatigable, Jules Tardivel fit ses études classiques en quatre ans.

En 1873, il entra au *Courrier de Saint-Hyacinthe*, puis il fit du journalisme à la *Minerve*, Montréal, et entra quelque temps après au *Canadien*, à Québec. Dans ce quotidien, il signa ses articles et se fit tôt remarquer comme un publiciste plein de promesses. En 1881, il fonda la *Vérité*, journal hebdomadaire dévoué aux intérêts de l'Eglise catholique et de la nationalité canadienne-française. Pendant un quart de siècle, Tardivel, avec vigueur et talent, lutta contre les ennemis de la religion et de la langue française au Canada. Ce fut un polémiste redoutable qui mérita l'appellation de Veillot canadien.

Jules Tardivel, outre ses vingt-cinq volumes de la *Vérité*, publia plusieurs ouvrages de haute valeur littéraire et doctrinale, entre autres: *Pie IX*, *Mélanges*, des *Notes de voyage*, la *Langue française*, la *Situation religieuse aux États-Unis*, un roman: *Pour la Patrie*, etc., etc., etc.

Il mourut à Québec, le 24 avril 1905, à l'âge de 53 ans.

*

* *

Ce récit intéressa vivement les aimables cousins de l'Auvergne, qui se rappelaient, bien que très jeunes alors, la deuxième visite que mon beau-père fit à Billom et à Montaigu, en 1896.

Notre-Dame du Canada

La plus ancienne église de Billom, Saint-Cerneuf (XI^e siècle) renferme un souvenir canadien bien précieux : une statue de Notre-Dame du Canada. Lors de son premier voyage en Auvergne, en 1889, M. Tardivel avait remarqué, lui aussi, cette statue, en grande vénération à Billom, mais il ne put recueillir aucun renseignement sur sa provenance, sauf qu'elle était à Saint-Cerneuf *vers* le temps de la Révolution.⁽¹⁾

A mon tour, je consultai le vénérable curé de la paroisse, qui est à Billom depuis plus d'un demi-siècle : "J'ai toujours vu cette statue à l'endroit où elle est actuellement, me dit le bon

(1) Voir aux appendices (Appendice H) quelques notes vagues sur Notre-Dame du Canada parues dans *le Bulletin des Recherches historiques*, volumes I et II.

curé, je sais qu'elle y était au commencement du XIX^e siècle. Mais comme à cette époque les archives de la paroisse ont été détruites, je ne connais rien de précis à son sujet."

Je ne me décourageai pas, car Mme Faure, née Tardivel, avait vague souvenance qu'un enfant de Billom, M. l'abbé Pialoux, aujourd'hui curé de Culhat, Puy-de-Dôme, avait en manuscrit une histoire de Billom.

Je fis photographier la statue de Notre-Dame du Canada et, à mon retour à Québec, j'écrivis à M. l'abbé Pialoux. Voici les renseignements précieux que cet aimable curé de France me fournit dans une lettre en date du 16 février 1934:

Lettre de M. l'abbé Pialoux

"La tradition veut que cette statue ait été apportée du Canada et remise à l'église de Saint-Cerneuf par un membre de la famille de Pierre qui avait été attiré en Amérique par Mgr Flaget, mort évêque de Louisville et Bardstown (États-Unis) et originaire de Contournat, près Billom. Cette statue porte d'ailleurs sur un côté de la base les armes des de Pierre.

“Est-elle bien une statue de la Sainte Vierge? Certains veulent voir en elle une statue de sainte Anne. L’Enfant-Jésus est, en effet, debout, à côté de la Sainte Vierge assise, dans l’attitude que l’on donne généralement à la Sainte Vierge enfant. La dévotion à sainte Anne est d’ailleurs, je crois, très répandue au Canada.

“Le blason dont j’ai parlé plus haut porte: de gueules à trois épis d’or au chef d’azur chargé de trois étoiles d’argent. La sculpture ne permet pas de distinguer exactement les couleurs de l’écu. Celles-ci ont été reproduites telles que je les décris par une peinture sur clef de voute.”

Il est bien exact, comme le dit M. l’abbé Pialoux, que Mgr Flaget, né en Auvergne, près Billom, soit venu en Amérique. En effet, dans *l’Histoire de la race française aux États-Unis*, par M. l’abbé D.-M.-A. Magnan,⁽¹⁾ on constate, pages 240 et 243, l’arrivée de plusieurs prêtres aux États-Unis, de 1791 à 1792, prêtres chassés par la Révolution. Parmi ces prêtres, *l’abbé Flaget*. “Six de ces prêtres, dit l’abbé Magnan, ont porté glo-

(1) L’abbé D.-M.-A. Magnan, *Histoire de la race française aux États-Unis*. Paris, librairie Vic et Amat, 11, rue Cassette. Ouvrage publié en France, deux éditions; à Montréal, librairie Beauchemin.

rieusement le fardeau de l'épiscopat : *M. Flaget*, à Bardstown d'abord, puis à Louisville; *M. de Cheverus*, à Boston; *M. Dubourg*, à la Nouvelle-Orléans. *M. Maréchal* a été le troisième archevêque de Baltimore, et *M. Dubois*, le troisième évêque de New-York; *M. David* a exercé pendant plus de quinze ans les fonctions de coadjuteur de Bardstown et de Louisville sous le titre d'évêque de Mauricastre."

Et à la page 241 de *l'Histoire de la race française aux États-Unis*, nous trouvons ce renseignement révélateur qui explique, je crois, l'origine de la statue de Notre-Dame-du-Canada : "*M. Flaget* fut appelé au poste de Vincennes dans l'Indiana, en même temps que *M. Richard* et *M. Levadoux* partaient pour l'Illinois. Les trois missionnaires firent ensemble le voyage d'abord jusqu'à Pittsburg, en Pensylvanie; puis, jusqu'à Louisville, qui n'était alors qu'un pauvre village du Kentucky. *MM. Levadoux* et *Richard* continuèrent à descendre l'Ohio, pour remonter ensuite le Mississippi, pendant que *M. Flaget* prenait le chemin de Vincennes à travers les plaines de l'Illinois. *Il y trouva 1,300 Canadiens* et un petit nombre d'Indiens qui campaient dans la prairie à l'extrémité de la ville."

Dans la suite, M. Flaget devint évêque à Bardstown d'abord, puis à Louisville.

Les premiers à bénéficier du zèle apostolique de Mgr Flaget furent donc des Canadiens groupés en une colonie homogène. Rien d'étonnant alors que la famille de Pierre, peut-être bienfaitrice de l'évêque missionnaire, ait donné à l'église du Billom un *ex-voto* sous la forme d'une statue de Notre-Dame du Canada,.

Voici un autre témoignage: dans son précieux ouvrage *les Ecclésiastiques et les Royalistes français réfugiés au Canada*, N.-E. Dionne (p. 94) dit que M. Flaget débarqua à Baltimore, le 29 mars 1792. Et, p. 126: "L'année 1850 vit disparaître le dernier ecclésiastique français émigré aux États-Unis dans la personne du vénérable évêque de Bardstown et de Louisville, Mgr Flaget."

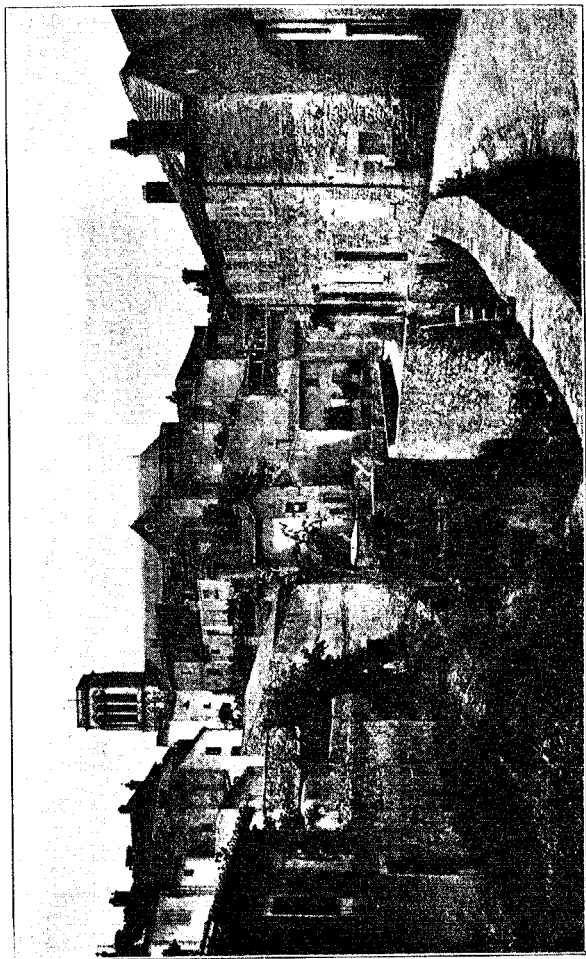
Il y a mieux encore; dans le dernier *Rapport de l'Archiviste de la province de Québec* (1932-1933), M. l'abbé Ivanhoe Caron a publié la correspondance de Mgr Plessis, archevêque de Québec de 1806 à 1825. Dans ce très intéressant document, on trouve la mention de nombreuses lettres de Mgr Flaget, adressées de Bardstown à Mgr Plessis. Dans celle du 15 janvier 1812,

Mgr Flaget dit avoir reçu la lettre de l'évêque de Québec, le nommant son grand vicaire. L'évêque de Bardstown exerçait probablement son ministère sur une portion du territoire du diocèse de Québec, qui s'étendait à cette époque sur une partie nord des États-Unis.

En juillet 1818, Mgr Flaget est l'hôte du Séminaire de Montréal; en octobre de la même année, "il confirme deux cents enfants dans le diocèse de Québec".

Les relations de l'évêque de Bardstown et de Louisville avec le Canada furent donc fréquentes et des plus sympathiques.

Dans *les Contemporains* du 20 mai 1900, est parue une très intéressante biographie de Mgr Flaget, par Langevin, d'Angers. Dans ces pages, on apprend que l'évêque de Louisville passa en France en 1835, et alla revoir les membres de sa famille, à Billom, en Auvergne. "On a beau me fêter partout où je passe, dit-il, Billom et Contournat se présentent à mon esprit et lui apportent une satisfaction sans pareille." Est-ce à cette occasion que Mgr Flaget fit cadeau à l'église Saint-Cerneuf de la statue de Notre-Dame du Canada, ou cette statue fut-elle apportée du Canada par M. de Pierre, tel que M. l'abbé



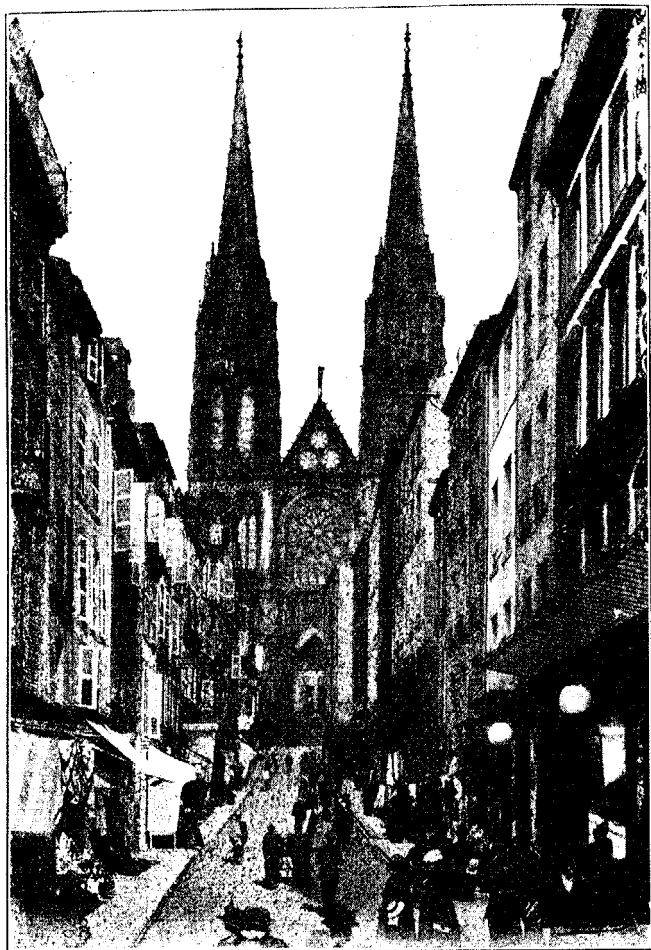
Billom—Quartier de la Porte-Neuve—Eglise Saint-Cerneuf.



Notre-Dame du Canada.



Billom—Rue de la Boucherie—Porte de la Prévôté.



Clermont-Ferrand—La Cathédrale.

Pialoux semble le croire? La version de ce dernier nous paraît la plus plausible.

Nous invitons les chercheurs à trouver d'autres précisions historiques.

A Montaigu

A quatre kilomètres de Billom, sur une colline élevée, est Montaigu, où je me suis rendu le lendemain de mon arrivée à Billom, en compagnie de M. Antoine Tardivel et de son gendre, M. Faure. J'allais rendre visite à un autre cousin Tardivel, M. Henri. Le cousin Henri est cultivateur et habite un hameau, depuis très longtemps propriété des Tardivel. C'est de ce hameau que Claude Tardivel partit pour l'Amérique, en 1847, en compagnie de son compatriote l'abbé J.-B. Lamy, alors simple missionnaire. La famille du cousin Henri me reçut comme un frère.

Jamais je n'oublierai le spectacle qu'il me fut donné d'admirer des hauteurs de Montaigu. C'était vers deux heures de l'après-midi, par un beau soleil de juin. Nous avions à nos pieds, mes compagnons et moi, la magnifique et luxuriante plaine de la Limagne. Vers le sud, c'est la Haute-Auvergne, puis nous admirons le cycle des mon-

tagnes de l'Auvergne formant le Massif central. Sur le versant de ces montagnes, on distingue plusieurs villes, villages et hameaux. Sur les sommets, des ruines de forteresses du moyen âge et nombre de châteaux antiques, qui donnent à ce coin de France un aspect d'une sévère beauté.

A regret, je pris congé des familles Tardivel et Faure.

Clermont-Ferrand

C'est en cette ville que le pape Urbain II et Pierre l'Ermite ont commencé à prêcher la première Croisade; c'est en cette ville que naquit Pascal. Clermont-Ferrand est formé depuis deux cents ans de la réunion de l'ancienne ville de Clermont avec le bourg de Montferrand. Ville historique par excellence: plusieurs conciles y furent tenus du sixième au douzième siècle. Elle renferme nombre de monuments anciens, notamment sa belle cathédrale gothique commencée en 1248.

C'est à Montferrand que le connétable Bertrand Duguesclin fut l'objet de funérailles grandioses, en 1380, avant d'être inhumé à Saint-Denis.

Un autre personnage illustre vécut aussi à Clermont-Ferrand. En effet, Massillon, célèbre

prédicateur et auteur du *Grand* et du *Petit Carême*, fut évêque de cette ville, au début du XVIIIe siècle.

Devenu ville industrielle, Clermont-Ferrand n'en conserve pas moins son caractère de ville historique et artistique. Ses grandes fabriques de caoutchouc sont excentriques et ne gâtent en rien la cité de Pascal et de Grégoire de Tours.

En parcourant cette ville, en visitant ses admirables églises et ses monuments plusieurs fois séculaires, je sentais que vingt siècles d'histoire baignaient la capitale de l'Auvergne.

Une plume de Louis Veuillot

Lors de son premier voyage à Clermont-Ferrand, en 1889, M. J.-P. Tardivel avait été présenté par un Père Jésuite au Dr Imbert, ancien médecin de Louis Veuillot. Plusieurs années auparavant, Louis Veuillot était allé faire une cure aux eaux de Royat, non loin de Clermont-Ferrand. Le Dr Imbert fut son médecin. Voici comment, dans ses *Notes de Voyage*, M. Tardivel raconte sa visite au Dr Imbert: "Le Père Lambert, qui avait bien voulu m'accompagner chez le Dr Imbert, me dit que le bon docteur veut me

revoir, qu'il a quelque chose à me donner. Je me rends en toute hâte chez cet excellent médecin, qui quitte son travail pour me recevoir très cordialement. Après quelques instants de conversation sur le Canada, le Dr Imbert me dit: "Puisque vous êtes un disciple de Louis Veuillot, je vais vous faire un cadeau précieux; c'est une plume dont le grand journaliste s'est servi pendant qu'il demeurait chez moi en qualité de patient." Et ouvrant un tiroir, le Dr Imbert y prend une plume d'oie et me la remet en disant: "Je vous donne ma parole que c'est une plume dont Veuillot s'est réellement servi; je n'ai pas d'autre preuve que ma parole, mais elle vous suffira sans doute." Elle me suffit, en effet. Cette plume du grand soldat chrétien, je la garderai comme une sorte de relique."

Cette relique précieuse m'a été remise par feu Mme Tardivel, en 1910. Je la conserve comme un objet précieux sur l'un des rayons de ma bibliothèque.

M. de Sénezergues

On ne peut visiter l'Auvergne sans se souvenir qu'un de ses fils fut un des lieutenants distingués de Montcalm, au Canada. Étienne-Guil-

laume de Sénezergues naquit à Aurillac en 1709. A 15 ans il entra dans l'armée, régiment de la Sarre. C'est en 1755 qu'il arriva au Canada. Il prit part aux campagnes de Chouaguen, de William-Henry, ainsi qu'à la bataille de Montmorency. Il tomba bravement sur les Plaines d'Abraham en 1759. Dans le Cantal (Auvergne) il y a un bourg qui porte le nom de Sénezergues.

*

* *

Dimanche, 3 juin, je quittais Clermont-Ferrand pour Nevers à 1 heure de l'après-midi, par un ciel radieux. Et je vérifiai cette juste observation de Farges: "Le ciel d'Auvergne rayonne d'une limpide lumière qui annonce et parfois égale celle des pays méditerranéens."

Une dernière poignée de main à MM. Tardivel et Faure, puis je quittais l'Auvergne, lieu d'origine du fondateur de *la Vérité*, l'un des plus grands journalistes qu'ait eus la province de Québec.

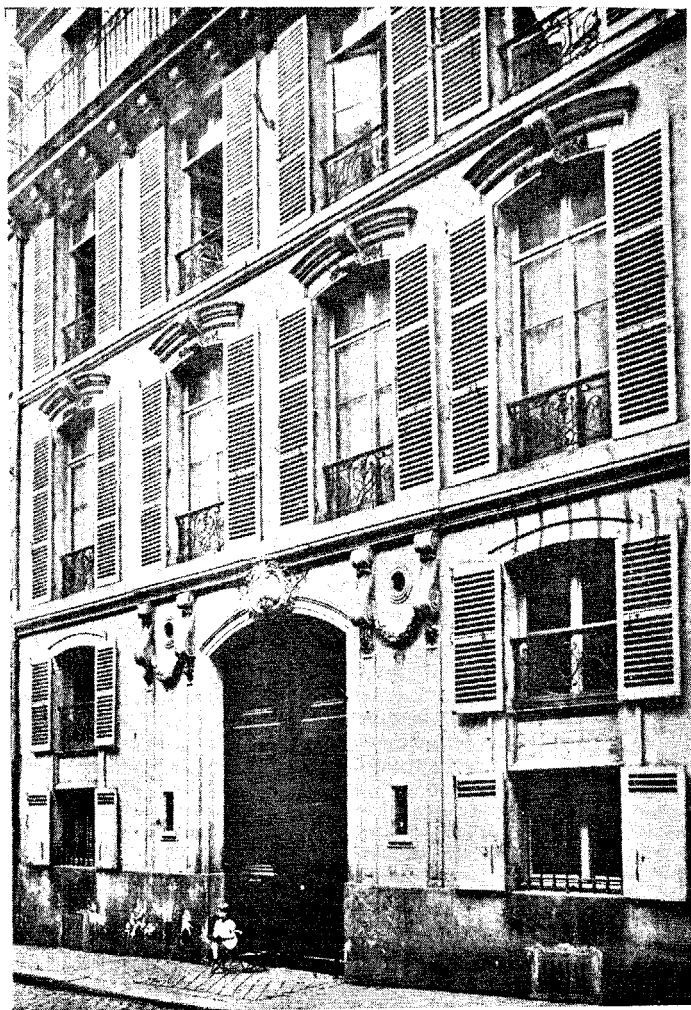
Le train file maintenant vers Nevers, l'Auvergne ne sera pour moi bientôt qu'un souvenir. Ce coin pittoresque de France me rappelle que

Châteaubriand, traversant un jour les montagnes de l'Auvergne, entendit un cri plaintif dont l'expression le remua profondément. Son âme émue vibra comme la corde sonore quand l'air qui l'environne est ébranlé, et, de cette émotion sympathique, jaillit un chant mélancolique et tendre, un rappel de ses jeunes années, un retour vers le lieu qui les abrita :

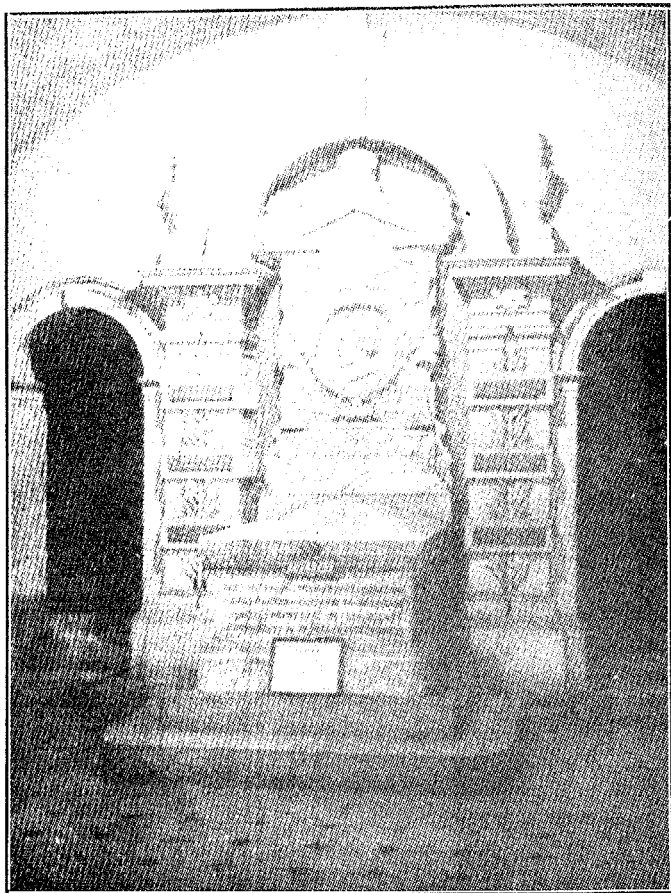
Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance.

La France, foyer de charité.

Souvenirs de fêtes mémorables.



Façade de la Maison de la Société de Saint-Vincent de Paul,
5, Rue du Pré-aux-Clers - PARIS (VIIe).



LE TOMBEAU

du fondateur de la Société de Saint-Vincent de Paul dans la crypte de l'église des Carmes, à Paris.

Ozanam, ayant exprimé le souhait de reposer à l'ombre d'un clocher, ainsi qu'en un cimetière de village, son ami d'enfance Fortoul, devenu ministre, consentit à son inhumation dans la crypte de l'église des Carmes (Institut catholique de Paris).

CHAPITRE NEUVIÈME

La France, foyer de charité. — Souvenirs de fêtes mémorables.

Les 19, 20, 21 et 22 mai 1933 resteront des dates heureuses et inoubliables pour les confrères de la Société de Saint-Vincent de Paul qui eurent le bonheur de vivre à Paris, à l'occasion du centenaire de la fondation de la première Conférence de charité par Frédéric Ozanam, en mai 1833.

Assister à ce centenaire avec quelques confrères canadiens, dont le président du Conseil central de Montréal, M. J.-A. Julien, avocat, ce fut le but de mon voyage en France, l'an dernier.

A mon retour d'Europe, je présentai un rapport de ma mission en France, comme délégué du Conseil supérieur du Canada.

Ce rapport fut soumis à une assemblée générale des Conférences de Saint-Vincent de Paul, tenue au Patronage de la Côte d'Abraham, le 26 juin 1933.

Voici un résumé de ce rapport; ce sera le complément de mes *notes de voyage*:

Arrivés au Havre le 6 mai, M. Julien et moi nous nous rendîmes à Paris, traversant la Normandie en fleurs, tandis que nos compagnons de voyage s'arrêtaient à Rouen et visitaient Lisieux avant d'atteindre la capitale.

A Paris, quelques jours avant l'ouverture des fêtes, les délégués canadiens entrèrent en relations avec les membres du Conseil général et du Conseil particulier de Paris, en assistant à deux réunions de ces deux conseils. Composé de personnalités catholiques appartenant à la haute société française, le Conseil général de Paris préside aux destinées de la Société de Saint-Vincent de Paul dans le monde entier.

L'accueil que ces confrères distingués firent aux délégués canadiens fut des plus sympathiques. Ce fut un accueil chaleureux, fraternel. Non seulement la charité opérait, mais les liens du sang se resserrèrent, et la fidélité du Canada français envers la mère patrie, la communauté de langue, firent de ces réunions particulières, avant les grandes réunions internationales, des prises de contact très touchantes.

Une correspondance suivie depuis un quart de siècle avec Paris, m'avait fait connaître à notre très distingué président, M. de Vergès, ainsi qu'au

secrétaire, M. le comte Léonce Cellier, écrivain de marque. Personnellement, je connaissais M. de Lanzac de Laborie, éminent historien, et M. André Hua, que j'avais rencontrés lors de mon premier voyage en France, il y a vingt-quatre ans, et aussi M. le comte B. de Franqueville, que j'avais connu à Québec, en 1910, à l'occasion du Congrès Eucharistique de Montréal. M. de Franqueville appartenait au groupe de cette brillante jeunesse catholique de France, dont M. Pierre Gerlier (aujourd'hui Mgr Gerlier, évêque de Tarbes et de Lourdes) était le chef de file.

La situation des Conférences de Saint-Vincent de Paul au Canada, que M. Julien et moi fîmes connaître, intéressa les confrères de Paris, au plus haut point.

Le Conseil général était déjà au courant de cette situation par les rapports annuels qui lui sont adressés par le Conseil supérieur de Québec, et particulièrement par un rapport spécial renfermant l'historique et le développement des Conférences de Saint-Vincent de Paul au Canada depuis 1846, rapport que j'adressai à Paris en mai 1932.

Les fêtes du Centenaire

Elles débutent à Saint-Sulpice le vendredi 19 mai 1933, à 5 heures de l'après-midi, par la réception du cardinal-légat (le cardinal Verdier), nommé par Sa Sainteté Pie XI pour le représenter aux fêtes du centenaire.

Le cardinal-légat fut reçu à la porte centrale du vaste temple par le Conseil général, ayant à sa tête son distingué président, M. de Vergès, et auquel s'était jointe, sur invitation spéciale, la délégation canadienne. Le légat fut solennellement conduit au chœur, où déjà le nonce, qui représente le Saint-Siège à Paris, avait pris place sur un trône spécial. Après la lecture du décret du Pape nommant un légat pour le représenter aux fêtes du centenaire, il y eut la réponse du Cardinal Verdier, puis bénédiction du Très Saint-Sacrement.

La cérémonie fut à la fois grandiose et simple. Dès que le cardinal-légat eut pris place au trône du chœur, où lui faisait face S. Ex. le Nonce, Mgr Hertzog, montant en chaire, donna lecture en latin, puis en français, de la Bulle pontificale.

L'Archevêque de Paris, à son tour, avant le Salut, donna lecture d'une déclaration où il ré-

pondait, en quelque sorte, à la Bulle. Il remercia d'abord, à très juste titre, le Pape de sa légation, si honorable pour la France, puis montra dans la fondation des Conférences le début d'une nouvelle ère et la situa ensuite à sa place, qui est la première, auprès de "la prudence, de la justice et de la force au service du droit". C'est elle, ajouta-t-il, qui est la voie royale de la paix, "très juste affirmation, disait le lendemain un journal parisien, qui est celle de tous les catholiques en France et qu'il est bon que nous ayons entendu apporter hier avec la modération qui convient à un docteur, la bonté que les fidèles attendent d'un père et la sérénité qui sied à un cardinal".

Réunion d'accueil

Le soir du même jour (19 mai) eut lieu, dans la salle des fêtes du collège Stanislas, la réunion d'accueil. Soirée inoubliable, où tous les délégués des pays étrangers furent présentés aux milliers de confrères venus de tous les points de la France et de trente-deux pays qui avaient envoyé des représentants. Ce fut le déroulé d'une carte géographique vivante. L'Inde (Calcutta), la Chine, l'Algérie, l'Argentine, la Colonie du Cap, les

États-Unis, le Canada, l'Angleterre, l'Irlande, l'Écosse, la Belgique, le Danemark, la Hollande, l'Italie, l'Espagne, l'Autriche, l'Allemagne, la Pologne, etc., etc.

Plusieurs des délégués furent invités à dire quelques mots. Le président du Conseil supérieur de Québec fut à l'aise pour offrir le salut des huit mille confrères du Canada, car il avait le grand avantage de parler français, langue des neuf-dixièmes de l'immense auditoire. On acclama le Canada avec enthousiasme.

Autres cérémonies religieuses

Plusieurs autres cérémonies religieuses suivirent celles de Saint-Sulpice.

Deux messes de communion, avec sermon : la première à la Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, le samedi 20 mai, et la seconde à Saint-Étienne-du-Mont, le lundi 22 mai. C'est dans la paroisse de Saint-Étienne que fut fondée la première Conférence. On estime à trois ou quatre mille le nombre des confrères qui firent la sainte communion dans ces églises illustres. A Montmartre, le sermon fut donné par Mgr Besson, évêque de Genève, et à Saint-Étienne, par Son

Éminence le cardinal Binet, archevêque de Besançon.

Le dimanche 21 mai, ce fut la grande et solennelle fête religieuse du Centenaire, à Notre-Dame, où le cardinal-légat chanta une messe pontificale, en présence de sept mille confrères et de trois ou quatre autres mille assistants. A 4 heures, une foule pieuse envahissait de nouveau Notre-Dame, pour entendre le Révérendissime Père Gillet.⁽¹⁾

Le nonce et plusieurs cardinaux et évêques assistèrent au chœur. Dans le bas-chœur, le représentant du président de la République, l'amiral Lebigot, occupait un siège d'honneur. Le général de Castelnau, le président de l'Irlande, M. de Valera, et nombre d'autres personnages assistaient aussi à cette messe du Centenaire. Outre les membres du Conseil général et les délégués et confrères de France, du Canada et des pays étrangers, les familles Laporte-Ozanam et les Sœurs de Saint-Vincent de Paul étaient représentés à Notre-Dame.⁽²⁾

(1) A propos de cette cérémonie solennelle, le *Bulletin* de la Société de juillet 1933 dit: "Le dais sous lequel le Cardinal légat monta l'allée centrale (de Notre-Dame) était cette fois porté par les présidents des conseils supérieurs de Madrid, Québec et Palerme, et par les délégués des conférences d'Allemagne, de l'Argentine et de l'Inde."

(2) Notre-Dame de Paris est du XII^e siècle.

C'est dans cette antique et merveilleuse cathédrale gothique que M. de Maisonneuve, le fondateur de Montréal, et ses compagnons de voyage allèrent entendre la messe et recevoir la sainte Communion avant de quitter la France pour aller au Canada.

“Au commencement de février 1642, dit La-verdière, un jeudi matin, les associés s'étant rendus à Notre-Dame de Paris, ceux qui étaient prêtres y dirent la messe, les autres communierent à l'autel de la Sainte Vierge, et tous supplièrent la reine des anges de prendre l'île de Montréal sous sa protection.”

Notre-Dame de Paris! Monument incomparable dont la vision ne s'efface plus de la mémoire des privilégiés qui ont eu le bonheur de le contempler. Tous ceux qui ont le sens artistique développé “parfois ont oublié la chute des heures devant l'admirable et unique tableau que leur offre, au delà de l'espace vide, les portes d'ogives primitifs, fouillées par le ciseau des ouvriers chrétiens et noircies par les siècles”.

A quatre heures, le même jour, à Notre-Dame encore, le T. R. P. Gillet, maître général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, prononça un discours attendu avec hâte et qui ne déçut pas l'im-

mense auditoire qui remplissait l'antique église historique de la France. Le discours du P. Gillet fut suivi du chant du *Te Deum* et du Salut solennel.

Une des belles solennités du Centenaire fut le Salut solennel dans les jardins de l'Institut catholique, cérémonie précédée d'une allocution de Mgr Baudrillart, recteur de l'Institut catholique, et membre de l'Académie française. Cette solennité eut lieu à l'ombre de la chapelle des Carmes, qui conserve les restes d'Ozanam; elle ne fut pas sans grandeur.

Assemblée générale et réunions particulières

L'assemblée générale du 20 mai eut lieu, vu les milliers d'assistants, au Cirque d'hiver, qui peut contenir de six à sept mille personnes. Le président général, M. de Vergès, y prononça un discours-programme d'une haute importance. Son Éminence le cardinal-légat adressa aussi la parole, et dans une allocution où la sérénité des idées, l'élévation de la pensée et le charme littéraire s'étaient donné rendez-vous, il traça le rôle sauveur de la charité et signala la Société de Saint-Vincent de Paul comme l'organisme pro-

videntiel de l'ordre social, à une époque où plus que jamais il importe d'aller aux pauvres et à tous ceux qui souffrent.

D'autres réunions eurent encore lieu à l'occasion du Centenaire.

La plus importante fut la Séance internationale du Conseil général, réservée aux présidents des conseils supérieurs et centraux. Cette importante réunion, présidée par M. de Vergès, eut lieu dans la grande salle de la Société, 5, rue du Pré-aux-Clercs. Les délégués furent invités à faire connaître la situation et les œuvres de la Société dans leurs pays respectifs. Réunion très vivante et des plus intéressantes. Il va sans dire que le Canada eut son tour. J'exposai plus en détail ce que M. Julien et moi avions déjà dit brièvement à une réunion du Conseil général de Paris.

C'est à cette séance que le Secrétaire général de la Société, M. le comte Léonce Cellier, lut à l'assemblée internationale les télégrammes de Son Éminence le cardinal Villeneuve, de Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec, l'honorable M. Carroll, et de Son Honneur le maire de la ville de Québec, M. le Commandeur Lavigueur.

A la fin de cette séance mémorable, après m'être concerté avec mes voisins, les délégués de Belgique et de Pologne, et secondé par mon distingué confrère de Montréal, M. Julien, je proposai un vœu de gratitude au Conseil général de Paris et à son vénéré président pour l'accueil vraiment fraternel fait aux délégués des pays étrangers. Et j'y ajoutai une chaleureuse expression de reconnaissance à la France qui a donné au monde Ozanam et la Société de Saint-Vincent de Paul, et d'où est parti un mouvement irrésistible de charité chrétienne qui enveloppe maintenant la terre entière.

M'inspirant d'une pensée du deuxième président général de la Société, M. Gossin, je fis mienne ces paroles: "La France n'est-elle pas l'heureuse patrie de tous les genres de bonté, de dévouement et de sacrifices; où l'alliance des cœurs généreux en faveur de tous les genres de souffrances et de misère est si prompte, si facile; où, dit Bossuet, "Dieu semble avoir ressenti dans "tous les temps quelque chose de plus paternel et "de plus tendre que pour les autres nations."

M. le président du Conseil supérieur de Londres donna le signal des applaudissements et voulut bien dire que le président du Conseil

supérieur du Canada avait parfaitement exprimé la pensée des délégués venus des cinq parties du monde.⁽¹⁾

Une autre réunion qui m'a laissé un souvenir des plus durables, c'est celle du Conseil particulier de Paris, réunion présidée par l'un des vice-présidents généraux, M. Fliche, éminent avocat de Paris. Cette assemblée vincentienne, modèle du genre, était présidée avec une modestie, un tact et un entrain remarquables.

Réception à l'Hôtel de ville de Paris

Un des faits les plus intéressants des fêtes du Centenaire, c'est la splendide réception faite, à l'Hôtel de ville de Paris, à Son Éminence le cardinal Verdier, légat du Pape. A Paris et par toute la France, dans tous les journaux, l'unanimité la plus parfaite s'est établie autour des noms d'Ozanam et de la Société de Saint-Vincent de Paul. A cette réception de l'Hôtel de ville, le

(1) Parlant de cette séance du Conseil général, le rapporteur des fêtes dit à la page 163 du Livre du Centenaire, *les Commémorations*: "Un échange de vues suivit, au cours duquel les représentants des divers pays saisirent l'occasion qui leur était offerte de proclamer une fois encore leur attachement à l'œuvre d'Ozanam et au Conseil général, ainsi que leur gratitude émue à Paris et à la France. Le président du Conseil supérieur du Canada fut leur plus chaleureux interprète."

président du Conseil municipal de Paris, le comte de Fontenay, et le préfet de la Seine, M. Renard, ont parlé d'Ozanam, de la Société de Saint-Vincent de Paul et du Légat de Sa Sainteté Pie XI, non seulement en hommes d'État bien élevés, mais en vrais chrétiens. Son Éminence le cardinal Verdier répondit de la façon la plus heureuse à ces deux discours. A cette réception superbe de l'Hôtel de ville, le président de la République était représenté par l'amiral Lebigot. Le ministre des Affaires étrangères était aussi représenté.

De nombreux personnages: ambassadeurs, ministres plénipotentiaires, dont l'honorable Roy, ministre du Canada à Paris, consuls, etc., participèrent à cette démonstration qui eut un heureux retentissement dans toute la France.

Les Frères de Saint-Vincent de Paul

On sait que la congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul est une fondation parisienne et qu'elle eut pour fondateur un confrère d'Ozanam, M. le Prévost.

Ces Frères sont arrivés à Québec en 1884, à la demande des directeurs de l'Oeuvre du Patro-

nage, œuvre fondée en 1861 par la Société de Saint-Vincent de Paul. A cette date — il y a exactement cinquante ans cette année — j'étais instituteur au Patronage. Je reçus ces bons Frères de France et fus leur collègue comme instituteur laïque pendant trois ans.

C'est donc avec joie que je rencontrai à Paris le R. P. Desrousseaux, supérieur général des Frères de Saint-Vincent de Paul, le R. P. Calmein, assistant et ancien supérieur du Patronage, de la côte d'Abraham, à Québec, et le Frère Thibaudeau, qui est à Paris depuis huit ans.

Le R. P. Desrousseaux eut l'amabilité de me faire visiter tous les patronages de Paris et des environs dirigés par les Frères de Saint-Vincent de Paul. Au cours de cette visite des plus intéressantes, j'eus le plaisir de revoir plusieurs Frères canadiens: le P. Fournier et les Frères Lachance, Bilodeau et Laverdière.

Les Frères de Saint-Vincent de Paul poursuivent à Paris, comme au Canada, une œuvre d'apostolat magnifique.

*

* *

Dans mes notes précédentes, j'ai rappelé de multiples souvenirs se rapportant à la famille Laporte-Ozanam, à mes pèlerinages à Lourdes, à Nevers, Dax et Ranquine (berceau de saint Vincent de Paul), au tombeau de ce grand saint ainsi qu'à celui d'Ozanam, à Paris. J'ai également rappelé l'inauguration de la place Ozanam, dans la capitale française, et les réunions de Conférences à Notre-Dame-des-Champs et à Vaugirard.

Un écrivain, dont j'oublie le nom, a dit avec raison que "la célébration d'un centenaire, c'est la pose d'une borne au long des berges du temps qui fuit".

Cette borne du centenaire de la Société de Saint-Vincent de Paul a été posée à Paris, où Ozanam a exercé son apostolat intellectuel, en France, patrie du bon M. Vincent.

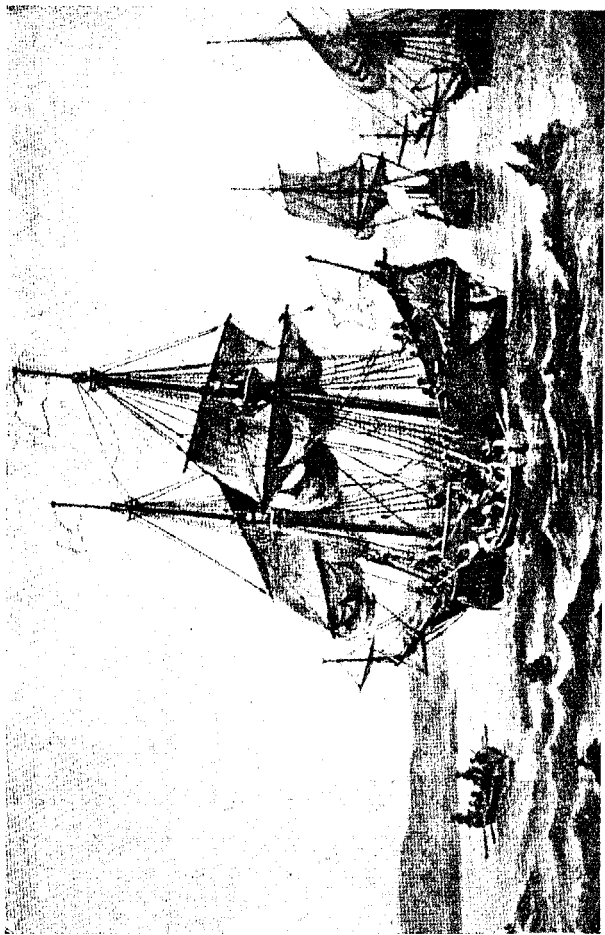
Combien cette réflexion de Léon de La Pérouse est juste: "La célébration à Paris, en l'an 1933, du centenaire de la Société de Saint-Vincent de Paul répond à la mission historique de la France et constitue un appel à plus de charité et plus de justice, sur tous les plans."

Conclusion

Les fêtes de Paris, comme mes voyages à travers la France, que j'ai revue dans toute sa splendeur printanière; mes visites aux nombreux endroits de pèlerinage dont s'honore ce pays incomparable; la richesse de son sol façonné par les siècles; la politesse proverbiale de ses habitants, les monuments historiques dont il est recouvert, m'ont fait voir notre mère patrie sous son plus beau jour.

Les fêtes du Centenaire de la fondation de la première Conférence de Saint-Vincent de Paul remportèrent un succès digne de notre Société et de la France.

Au cours de ces fêtes mémorables, les vérités essentielles du christianisme furent rappelées par des laïques en présence du Légat du Saint-Père. Cette attitude du laïcat reçut une approbation éloquente de S. E. le cardinal Verdier, quand, au cours d'une de ses admirables allocutions, il s'écria, s'adressant à des milliers de confrères, venus des cinq parties du monde: "La charité est vraiment le chemin royal de la paix et la condition du véritable bonheur de l'humanité."



Caravelles de Jacques Cartier remontant le fleuve Saint-Laurent (1535).

Comment nos pères vinrent de France au 16e siècle.

Dans un élan magnifique et vibrant, les délégués, accourus des quatre coins de l'univers, joignirent leurs acclamations à celles des confrères de France, au nombre de plusieurs milliers, pour souligner, de la façon la plus significative, avec quelle unanimité ils applaudissaient aux paroles de paix et de concorde du représentant du chef de la chrétienté.

Un trait, j'oserais dire le trait distinctif du centenaire, c'est le caractère international de la Société de Saint-Vincent de Paul, son universalité, sa catholicité. Profondément unie à l'Église catholique, elle aspire à la servir partout et toujours, sans distinction de race et de pays, sans différence de langue et de législation. Elle ne se mêle jamais de politique, mais elle cherche à rapprocher le pauvre du riche, à amener le capital et le travail à collaborer ensemble dans un esprit de justice et de charité.

Et comme le disent si bien ces quatre lignes de l'un des articles des règlements de la Société : "Si quelque chose peut unir les hommes par un lien aussi fort que pur, c'est très certainement la charité, cette éternelle suavité des anges et des hommes, comme disait saint Vincent de Paul."

Retour de France

C'est le *Montrose*, du Pacifique Canadien, qui avait conduit la délégation canadienne aux fêtes du Centenaire, de Montréal au Havre. Nous devions revenir par le même bateau, M. Julien et moi et nos compagnons de voyage.⁽¹⁾

Après les fêtes du centenaire, notre délégation se fractionna; les uns allant à Rome, les autres en pèlerinage à Lourdes, à Dax, etc., M. Julien et moi formant ce dernier groupe.

La date du départ du *Montrose* fut avancée de deux jours; ce navire quitta le Havre le 8 juin au lieu du 10, tel que convenu. L'agence du Pacifique ne put nous retracer, mon compagnon et moi, de sorte que nous ne fûmes informés du changement de date du départ de notre navire que le matin du 8: c'était trop tard!

Mais on ne s'embarrassa pas pour si peu au bureau parisien du Pacifique. Le chef de ce bureau nous dit avec un calme tout à fait rassurant:

"Il y a bien le *Duchess of Atholl* qui quittera Liverpool demain après-midi, à 3 heures, via

(1) M. l'abbé Zénon Alarie, aumônier du Conseil central de Montréal, le R. P. Laflamme, o.m.i., aumônier du Conseil particulier d'Ottawa, M. et Madame Dubuc et M. Guyot, de Montréal.

Belfast (Irlande) et Greenock, non loin de Glasgow (Écosse), puis il filera vers Québec et Montréal." Bateau rapide, le *Duchess of Atholl* devait arriver à Québec le 16 et à Montréal le 17.

Notre décision fut vite prise: à 4 heures 40 de l'après-midi nous prenions le rapide pour Boulogne, où nous nous embarquâmes à 7 heures pour Folkestone. A 9 heures 30, le rapide nous conduisit à Londres, avant minuit. La compagnie du Pacifique, avec une bienveillance et un souci pratique dignes d'éloges, avait tout prévu, car un de ses représentants nous attendait à la gare Victoria, s'occupa de nos bagages et nous conduisit au grand hôtel Impérial. Départ de Londres le lendemain matin, à 9 heures 30, et arrivée à Liverpool à 2 heures 30 de l'après-midi.

A 3 heures, le *Duchess of Atholl* démarrait et, à 11 heures 30, il accostait à Belfast. Le lendemain matin, nous nous réveillâmes dans la magnifique rade de Greenock, que la rivière Clyde forme à cet endroit, à 10 milles en aval de Glasgow.

Ce fut donc de l'imprévu pour M. Julien et moi. Mais ce fut un imprévu agréable, grâce à l'obligeance et au sens pratique de la compagnie du Pacifique Canadien, qui n'exigea de nous pas un sou de supplément pour cette randonnée de Paris à Liverpool.

A 12 heures, samedi, le 10, nous quitions l'Écosse, revîmes les côtes de l'Irlande et, à la nuit tombante, le *Duchess* prenait la haute mer.

La traversée fut excellente: mer calme, mais un brouillard épais retarda le navire de 24 heures. A Belfast, trois Pères Rédemptoristes, trois Provinciaux, retour de Rome, montèrent sur le *Duchess*. Ce fut une excellente aubaine pour les passagers catholiques, car il y eut chaque jour trois messes dites dans le salon observatoire. Ces trois éminents religieux demeurent l'un à Toronto, le deuxième à New-York et le troisième à Saint-Louis, Missouri.

Le 16, le *Duchess of Atholl* entrait en rade de Québec où je descendis, heureux de revoir les chers miens et de fouler de nouveau le sol de la Nouvelle-France, après avoir parcouru avec une émotion profonde les routes de l'Ancienne, toujours chère au cœur des Canadiens français.

C'est non sans émotion que nous nous séparâmes, Monsieur Julien et moi. Comme Ulysse nous avons fait un beau voyage. Mais avec quel bonheur nous revîmes notre Liré !

APPENDICES

APPENDICE A

La femme chrétienne d'après Frédéric Ozanam

(Écrit en 1913)

Les conférences de Saint-Vincent de Paul du monde viennent de célébrer, cette semaine même, le centenaire de leur vénéré fondateur, Frédéric Ozanam. Apôtre de la charité, il a mérité un tel témoignage de reconnaissance. Mais il a encore d'autres titres à l'admiration et à la gratitude. Il fut historien de premier ordre, professeur éloquent, littérateur distingué.

Ses *Lettres* et ses travaux historiques font souvent mention de la femme en termes si délicats, si respectueux que l'on devine facilement quelle âme de chevalier chrétien possédait le savant professeur de la Sorbonne.

Les lectrices de la *Bonne Parole* me sauront peut-être gré de leur présenter l'écrivain français qui a le plus judicieusement, le plus gracieusement, c'est-à-dire le plus chrétiennement parlé de la femme.

Austère chrétien, Ozanam l'était, à la vérité; mais une profonde tendresse et une exquise délicatesse, soutenues par une volonté virile, en faisaient en même temps un parfait gentilhomme du plus agréable commerce.

Il avait voué à sa mère et à sa sœur un véritable culte, qui n'était surpassé que par le grand amour qu'il avait pour la sainte Vierge. Il ne tolérait jamais aucun propos libre dont la dignité du sexe faible eût souffert.

“L’âme très pure d’Ozanam, écrit M. Caro, garda toute sa vie envers les femmes une sorte de sentiment chevaleresque et attendri. Il avait une horreur toute particulière pour les conversations trop libres, qui profanent l’idée de ce sexe et avilissent l’amour. A peine pouvait-il souffrir même la vérité historique, quand elle témoignait des faiblesses de quelque femme illustre. Je me rappelle souvent son charmant embarras à propos des allusions discrètes de Bossuet dans l’oraison funèbre de la duchesse d’Orléans. Sa chaste imagination n’osait pas aller aussi loin que la pensée du prêtre.”⁽¹⁾

Jusqu’à l’âge de vingt-quatre ans, le cœur d’Ozanam n’avait encore connu d’autres affections que celles de sa mère et de sa sœur. La mort de ces deux êtres tendrement aimés creusèrent en son cœur un vide profond. Pour la première fois, alors, l’image de la femme s’empara de son esprit. Mais avec quelle délicatesse il aborde ce sujet dans une lettre à son cousin Falconnet : “Je prie qu’elle ne se présente que plus tard, quand je m’en serai rendu digne ; je prie qu’elle apporte avec elle ce qu’il faudra de charmes extérieurs pour ne laisser place à aucun regret ; mais je prie surtout qu’elle vienne avec une âme excellente, qu’elle apporte une grande vertu, qu’elle vaille beaucoup mieux que moi, qu’elle m’attire en haut, qu’elle ne me fasse pas descendre ; qu’elle soit généreuse, parce que je suis pusillanime ; qu’elle soit fervente, parce que je suis tiède dans les

(1) *Frédéric Ozanam, d’après sa correspondance*, par Mgr Baunard. Paris, chez de Gigord, 15, rue Cassette.

choses de Dieu; qu'elle soit compatissante enfin, pour que je n'aie pas à rougir devant elle de mon infériorité. Voilà mes vœux; voilà mes rêves..."⁽¹⁾

La Providence combla les vœux de ce noble jeune homme. Et la première fois qu'il vit celle qui devait ensoleiller sa trop courte existence, elle lui apparut comme un ange de charité. Voici en quelle circonstance. Les rapports d'Ozanam avec le recteur de l'Académie de Lyon, M. Soulacroix, étaient assez fréquents. "Un jour qu'il se rendait en visite chez lui, accompagné de l'abbé Noirot, celui-ci, traversant le salon, présenta, toujours par hasard,⁽²⁾ à Mme Soulacroix, un jeune professeur de droit, M. Frédéric Ozanam, avec lequel elle échangea quelques paroles de politesse. Dans la même pièce, assise à une fenêtre, une jeune fille donnait tendrement ses soins à un jeune homme souffrant, perclus, qu'on devinait être son frère. Elle le soutenait, elle l'égayait, le réconfortait, d'ailleurs tellement occupée de lui seul qu'elle ne donna aucune attention au visiteur inconnu. Mais lui l'avait remarquée. De la pièce voisine où il fut introduit, il considérait encore, par la porte entr'ouverte, le groupe fraternel de la jeune fille gracieusement penchée sur son cher malade: "L'aimable sœur et l'heureux frère! Comme elle l'aime!" Ses yeux ne la quittaient plus. C'était l'image vivante et charmante de la charité qui venait de lui apparaître."⁽³⁾

⁽¹⁾ *Frédéric Ozanam*, par Bernard Faulquier. Paris, 1910.

⁽²⁾ L'abbé Noirot s'intéressait beaucoup à l'avenir d'Ozanam, son ancien élève.

⁽³⁾ *Frédéric Ozanam, d'après sa correspondance*, par Mgr Baunard.

Mlle Soulacroix méritait en tout point l'admiration de la grande et belle âme d'Ozanam. Son père avait présidé lui-même à son éducation, ornant son esprit de toutes les connaissances esthétiques, desquelles il était reconnu le plus excellent maître. Et sa mère, "femme d'un mérite supérieur, d'un commerce affable et d'une distinction simple, l'avait initiée aux travaux utiles et aux arts d'agrément qui font les foyers heureux et les mœurs aimables". Mlle Soulacroix possédait aussi un talent musical peu commun, par lequel elle plaisait beaucoup. "Par-dessus tout, elle était riche de ces trésors de dévouement et de délicatesse que la piété met au cœur des femmes chrétiennes, pour le bonheur des époux et le salut des enfants."

Au plus charmant chapitre de *La Civilisation au cinquième siècle, les Femmes chrétiennes*, Ozanam parle ainsi du mariage: "Je dis que le mariage chrétien est un double sacrifice; ce sont deux coupes: dans l'une se trouvent la beauté, la pudeur, l'innocence; dans l'autre, un amour intact, le dévouement, la consécration immortelle de l'homme à celle qui est plus faible que lui, qu'hier il ne connaissait pas, et avec laquelle, aujourd'hui, il se trouve heureux de passer ses jours; et il faut que les coupes soient également pleines pour que l'union soit sainte, et pour que le ciel la bénisse."

Le 23 juin 1841, lorsque Frédéric-Antoine Ozanam, âgé de vingt-huit ans, épousait Mlle Marie-Joséphine-Amélie Soulacroix, dans sa vingt et unième année, ce mariage idéal se réalisait. Racontant à Lallier, dans une lettre datée du 28 juin 1841, les impressions qui assail-

lirent son cœur pendant la messe du mariage, il dit: "Je retenais à peine de grosses et délicieuses larmes; et je sentais descendre sur moi la bénédiction divine avec les paroles consacrées."

Comme cadeau de noces, Ozanam offrit à sa jeune femme un voyage en Italie. "Quel présent pouvait-il lui offrir qui fût plus aimable, et plus durable que le souvenir de ce rivage des Deux Siciles, vu par ses yeux d'artiste et expliqué par cet historien, ce chrétien, ce poète." Le pèlerinage se termina à Rome, aux pieds de Sa Sainteté le pape Grégoire XVI.

Commencée sous d'aussi heureux auspices, la vie conjugale de Frédéric et d'Amélie ne pouvait être qu'heureuse. Elle le fut, en effet, même aux heures d'épreuves.

*

* *

Dans son livre admirable, la *Civilisation au cinquième siècle*, Ozanam décrit l'état de dégradation où le paganisme avait réduit la femme, puis il raconte ensuite comment le christianisme lui rendit "l'empire absolu et éternel du cœur de l'homme", en lui assurant la première dignité domestique. Le respect étant assuré à la femme, elle en usera désormais "pour exercer la magistrature de la charité qu'elle a conservée jusqu'à nos jours".

Après avoir dit le rôle bienfaisant de la femme chrétienne au moyen âge dans les arts et la poésie, rôle double: "celui d'inspirer et de concilier", l'historien Ozanam rappelle que le respect des femmes fut le prin-

cipe générateur, l'âme de toute la chevalerie. Et ces siècles, où fleurissaient ainsi tant de nobles sentiments après les obscénités et les ignominies de l'amour grec, furent "de véritables printemps, où tout fleurit dans l'esprit humain". Pendant ce renouveau, un souffle pur et embaumé venant des lèvres des femmes chrétiennes, pénètre la poésie, l'art et même la science. "Cette influence se continuera plus tard, lorsqu'au milieu de toutes les lumières du dix-septième siècle les plus grands esprits brigueront les suffrages d'un certain nombre d'incomparables femmes."

En faisant revivre devant la jeunesse universitaire de son temps les belles figures de sainte Monique, de sainte Radegonde, de sainte Hildegarde, de sainte Catherine de Sienne, qui partage la gloire des plus grands écrivains, et enfin au seuil des temps modernes, de cette grande sainte Thérèse, "qui étonne encore le monde de son génie", Ozanam donnait une haute leçon de respect et d'admiration pour la femme régénérée par le christianisme.

Nous souhaitons que notre jeunesse canadienne s'inspire d'un tel maître. Les œuvres littéraires d'Ozanam sont de vraies sources toujours fraîches et pures d'où coule gracieusement et abondamment une eau limpide et saine.

C.-J. MAGNAN.

(Article reproduit de la *Bonne Parole*,
Montréal, juillet 1913.)

APPENDICE B

A Monsieur le président du Conseil supérieur de la
Société de Saint-Vincent de Paul au Canada,
79, Chemin Sainte-Foy, Québec.

Madame Frédéric Laporte, née Récamier, a l'honneur de
vous faire part de l'ordination sacerdotale que monsieur
l'abbé François Laporte, son fils, recevra des mains de
Son Éminence, le cardinal Verdier, archevêque de Paris,
le vendredi 29 juin 1934, en l'église Saint-Sulpice,
à 7 heures 30.

Et vous prie d'y assister ou de vous y unir
par la prière ainsi qu'au Saint-Sacrifice de
la messe, que le nouveau prêtre offrira
le samedi 30 juin, à 7 heures 30, en l'église
des Carmes, 74, rue de Vaugirard - le lundi
2 juillet, à 7 heures 15, en la chapelle de
la Médaille Miraculeuse, 140, rue du Bac,
le dimanche 8 juillet, à 8 heures, en la
Basilique Sainte-Clotilde.

Séminaire Saint-Sulpice
6, rue du Regard, Paris (VIe)

2, rue de Saint-Simon,
Paris (VIIe).

APPENDICE C

Un modèle de professeur**Frédéric Ozanam⁽¹⁾**

(Écrit en 1923)

Qui ne connaît, au moins en résumé, la vie admirable et édifiante de Frédéric Ozanam. Heureux le chrétien qui, dans sa jeunesse, a eu le bonheur de lire cette vie incomparable et que nul ne peut connaître sans rêver d'apostolat intellectuel par l'enseignement et d'apostolat social par l'exercice de la charité chrétienne!

Tout récemment (janvier 1923), le Conseil général de la Société de Saint-Vincent de Paul a résolu, avec l'approbation de Son Éminence le cardinal archevêque de Paris, où se trouve le tombeau d'Ozanam, d'introduire à Rome la cause de béatification du pieux et vertueux fondateur de la Société de Saint-Vincent de Paul. A cette occasion, toutes les conférences du monde entier ont été consultées, et le résultat de cette consultation universelle ne saurait être que favorable à l'introduction de la cause.

C'est donc un devoir pour ceux qui connaissent la vie d'Ozanam et ses œuvres, de mettre en relief les principaux traits de sa merveilleuse carrière, qui a jeté un si vif éclat sur les lettres et l'enseignement catholiques, dans un temps où l'impiété et l'erreur menaçaient d'empoi-

(1) Frédéric Ozanam (1813-1853), fondateur de la Société de Saint-Vincent de Paul (1833), illustre professeur de l'Université de Paris, historien renommé.

sonner intellectuellement la brillante jeunesse française, qui s'épanouit de 1830 à 1850.

Et ce devoir, n'incombe-t-il pas plus particulièrement aux maîtres de l'enseignement, aux professeurs, à quelque degré de l'échelle pédagogique sont-ils placés. Certes, Ozanam, professeur à la Sorbonne et au collège Stanislas, appartient plutôt à l'enseignement supérieur et à l'enseignement secondaire qu'à l'enseignement primaire. Mais le noble idéal qu'il se proposa dès sa jeunesse : glorifier Dieu dans l'enseignement ; défendre l'Eglise et la vérité religieuse par la parole et la plume ; confesser Jésus-Christ jusque sous le toit de la vieille Sorbonne, qui était alors presque entièrement livrée aux ennemis du christianisme, cet idéal est digne d'admiration en 1923, comme en 1840 ; son grand amour de l'étude, sa haute probité professionnelle et son talent incomparable de professeur, tout, dans la vie de ce catholique sans peur et sans reproche, mérite l'admiration des instituteurs primaires aussi bien que celle des professeurs de l'enseignement secondaire ou de l'enseignement supérieur.

Certes, c'est aux professeurs de nos universités catholiques qu'il convient particulièrement d'étudier la vie d'Ozanam, d'aller à son école de fierté chrétienne et de courage personnel, afin de l'imiter dans leur chaire respective. Mais les instituteurs et les institutrices, laïques et religieux, les professeurs d'écoles normales, les inspecteurs d'écoles et les maîtres de l'enseignement secondaire tireront aussi grand profit en étudiant ce professeur idéal, que nous proposons aujourd'hui à leur attention.

Ozanam mourut le 8 septembre 1853, à l'âge de quarante ans. A cette occasion, le pape Pie IX écrivit une lettre de consolation à la veuve de ce "noble et grand chrétien".

L'un des biographes du célèbre professeur, Ellich, rapporte l'émotion causée par cette mort prématurée: "De toutes parts on prononça son éloge. Le P. Lacordaire, M. Caro, M. Victor Leclerc, M. de Laprade, l'abbé Perreyve, M. Ampère, M. Guizot et d'autres encore ont redit éloquemment la vie du jeune homme, du chrétien sans reproche, du chrétien pieux et pur qui ne rougit jamais de sa foi, la défendit avec autant de courage que de superbe éloquence; du chrétien toujours fidèle, toujours modeste qui prenait souvent sa place parmi les plus humbles, au banquet eucharistique; du savant professeur qui priait, à genoux, avant d'aller faire son cours, afin de ne rien dire de contraire à la vérité ou dans le seul but d'obtenir des applaudissements.

"D'Ozanam, on a tout dit. Et, pour le louer encore, il n'y a qu'à s'appliquer à servir l'Eglise et Dieu comme il les a servis."⁽¹⁾

Qu'avait donc fait le professeur Ozanam pour mériter les éloges unanimes de la France intellectuelle? — Ce catholique sincère et convaincu eut le rare courage, à l'époque difficile où il vécut, d'arborer, dès sa jeunesse, sans ostentation mais avec fermeté, le drapeau du christianisme alors souvent insulté par l'impiété et la libre-pensée. Cet insigne sacré, Ozanam le défendit non

(1) *Les Contemporains*, Paris, septième série, No 172.

seulement au temps où il était simple collégien, et plus tard professeur de droit à Lyon, mais il le porta fièrement jusqu'à son dernier soupir et le fit applaudir même sous le toit de l'antique Sorbonne, où il devint professeur à l'âge de vingt-sept ans, après avoir conquis brillamment tous les grades conduisant à la chaire de littérature étrangère. Et il fallait avoir une dose de courage peu ordinaire, en 1841, pour affirmer sa foi catholique dans les milieux universitaires de Paris. "Depuis bien longtemps, raconte Bernard Faulquier, la parole d'un professeur chrétien ne s'était fait entendre à la Sorbonne. A peine âgé de vingt-sept ans, Ozanam y débutait en maître écouté. Malgré la méfiance de l'État, qui, armé de son monopole, n'entendait pas être attaqué au nom des droits de l'Église, il s'était prononcé sans détour dès le début, décidé à atteindre un but qu'il s'était ouvertement fixé."⁽¹⁾

Aussi les catholiques, enhardis par le fier courage du doux et modeste Ozanam, applaudissaient-ils avec bonheur; et les sceptiques intéressés par l'éloquence entraînante du professeur, faite d'une conviction profonde, d'une érudition vaste et sûre et surtout d'une émotion sincère et irrésistible, unissaient leurs acclamations à celles des disciples du maître chrétien, disciples augmentant chaque jour en nombre.

A ce sujet, Lacordaire écrira plus tard: "Athènes l'écoute comme elle eût écouté Grégoire ou Basile, si, au lieu de retourner dans les solitudes de leur patrie, ils

(1) *Frédéric Ozanam: l'Homme et l'Œuvre*, par Bernard Faulquier, Paris, 1910, page 75.

eussent, aux pieds de l'Aréopage où prêchait saint Paul, ouvert ce trésor de goût et de savoir qui devait illustrer leurs noms."⁽¹⁾

Pour atteindre à un tel succès, Ozanam consacrait chaque jour *dix heures pleines* à l'étude, sans compter que très souvent son affectueuse et fidèle compagne, modèle elle-même de distinction chrétienne, l'arrachait tard, la nuit, à ses chers livres, afin de lui réserver quelques heures de sommeil. Sur la fin de sa carrière, déjà mortellement atteint par la maladie, il laissa échapper de son cœur cet aveu : "Messieurs, on accuse notre siècle d'être un siècle d'égoïsme, et l'on dit les professeurs atteints de l'épidémie générale; cependant, c'est ici que nous altérons nos santés; c'est ici que nous usons nos forces. Je ne m'en plains pas : notre vie vous appartient, nous vous la devons jusqu'au dernier souffle, et vous l'aurez. Quant à moi, Messieurs, si je meurs, ce sera à votre service." ⁽²⁾

Ce furent les adieux du professeur à l'auditoire qui lui était resté fidèle pendant douze ans.

Avec quel soin, quelle ardeur, quel souci de la compétence professionnelle, Ozanam s'était préparé, de longues années à l'avance, à la carrière de l'enseignement supérieur. Il avait étudié plusieurs langues, afin de lire dans le texte les manuscrits ou les ouvrages couvrant le vaste champ de l'histoire des religions primitives et plus parti-

(1) *Ibid.*, page 75.

(2) *Frédéric Ozanam, d'après sa correspondance*, par Mgr Baudouin, Paris, 1912, page 521.

culièrement, celui de l'histoire de l'Église au moyen âge ; il visita l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Irlande afin de se documenter sur ces pays, dont il aurait à parler dans ses cours.

Que ne fallait-il pas savoir pour mener à bonne fin la tâche qu'il se traça dès l'âge de dix-huit ans ?

"On sourit, dit Mgr Baunard, quand Ozanam se montre "fouillant tous les tombeaux, exhumant tous les mythes, explorant les traditions de tous les âges, depuis les sauvages de Cook jusqu'aux Indiens de Wishnow, et aux Scandinaves d'Odin."

Et cependant, ce rêve généreux de jeunesse se réalisa en grande partie, et s'il ne le fut pas entièrement, c'est que la mort arrêta notre héros au milieu de sa course terrestre. Mais l'œuvre historique et littéraire d'Ozanam était déjà considérable et laissait deviner les proportions gigantesques du monument que le professeur catholique de la Sorbonne s'était proposé, encore étudiant, d'élever à la gloire de Dieu et de son Église.

La thèse du progrès par le Christianisme le long des siècles, voilà ce qu'Ozanam entreprit de prouver, et il y réussit dans une large mesure, malgré la brièveté de sa vie. Au terme de sa course à travers les âges, il voulait dresser "la grande figure du christianisme dans sa splendeur". Et d'avance, le saint jeune homme salue le Christ, "éternel roi des siècles".

Si, dans la suite de sa vie, Ozanam dut, faute de santé et de temps, circonscrire le vaste champ d'études tracé dès son temps de collège, il poursuivit l'essentiel de son rêve généreux, "la glorification de la religion catholique

par l'histoire". En tête de sa première leçon en Sorbonne, nous lisons : "La vie s'avance cependant, il faut saisir le peu qui reste des rayons de la jeunesse. Il est temps d'écrire et de tenir à Dieu mes promesses de mes dix-huit ans." A vingt-sept ans, le jeune professeur se sentait déjà fatigué des labeurs qu'il poursuivait depuis l'âge de quinze ans et craignait de ne pas atteindre le but fixé.

Le pacifique Ozanam fut un lutteur, et il ne permit jamais à l'erreur de s'affirmer en sa présence ou dans son entourage. Étudiant à l'Université de Paris, il protesta souvent, avec délicatesse et énergie, à l'occasion des attaques injustes du professeur Jouffroy contre l'Église catholique. Devenu professeur, il affirma ses principes chrétiens dans sa chaire même de la Sorbonne, au risque de compromettre son avenir. Sa position était des plus délicates. Membre officiel de l'Université qui l'avait tout jeune comblé d'honneurs, il fut loyal à ses collègues. Mais, d'autre part, il sut constamment dans ses cours parler en catholique convaincu. Il affirma particulièrement son courage chrétien en se solidarissant avec son collègue Lenormant, suppléant de Guizot au cours d'histoire, et récemment converti au catholicisme. Cette conversion franche, sincère et proclamée sans respect humain devant ses élèves, souleva contre Lenormant les grands maîtres du Collège de France, notamment Michelet et Quinet, ennemis déclarés de l'Église et qui avaient échoué contre la popularité d'Ozanam. Ce dernier assista au cours de Lenormant, qu'il défendit contre une meute dressée par les chefs de la libre-pensée.

Ozanam se fit aussi un devoir de répondre, avec preuves à l'appui, aux insinuations et aux attaques de Michelet et de Quinet, qui, dans leurs chaires du Collège de France, "menaient l'assaut contre le catholicisme".

L'autorité d'Ozanam sur ses auditeurs provenait, certes, de son éloquence et de son érudition, mais ce qui lui gagnait le cœur de ses élèves, ce fut sa bonté, sa sincérité, sa charité. Jamais il ne rebutait un élève, jamais il ne décourageait une bonne volonté.

Intransigeant sur les principes, il était doux et compatissant envers les personnes, même ses adversaires. Souvent il répétait: "Il ne faut pas éteindre la mèche qui fume encore."

Ozanam était d'une délicatesse de conscience incomparable. En quittant Lyon pour Paris, il promit à sa mère de ne jamais entrer dans un théâtre: et il tint fidèlement parole. Lacordaire raconte à ce sujet un trait charmant. A la première visite d'Ozanam chez Châteaubriand, le célèbre écrivain demanda au jeune étudiant, après s'être informé de ses projets d'avenir, s'il se proposait d'aller au spectacle. "Ozanam hésitait entre la vérité et la crainte de paraître puéril à son illustre interlocuteur. Il se tut quelque temps. M. de Châteaubriand le regardait toujours, comme s'il eût attaché à sa réponse un grand prix. A la fin la vérité l'emporta. Il avoua que sa mère lui avait fait promettre de ne pas mettre les pieds dans un théâtre. Alors l'auteur du *Génie du Christianisme*, se penchant vers Ozanam pour l'embrasser, lui dit affectueusement: "Je vous conjure de suivre

le conseil de votre mère. Vous ne gagneriez rien au théâtre, et vous pourriez y perdre beaucoup.”⁽¹⁾

Dans une lettre à son suppléant, le 28 février 1853, Ozanam révèle toute la beauté de son âme: “Cher ami, après les consolations infinies qu’un catholique trouve au pied des autels, après les joies de la famille, je ne connais pas de bonheur plus grand que de parler à des jeunes gens qui ont de l’intelligence et du cœur.”⁽²⁾

Voilà la marque caractéristique du bon maître, du vrai professeur: l’affection pure et sincère pour ses élèves. Cette tendresse de cœur, désintéressée jusqu’au sacrifice, cette grandeur d’âme qui rapportait tout à Dieu, succès et revers, épreuves et triomphes, gagna à Ozanam l’attachement de tous ses élèves, catholiques comme incroyants.

A la sortie de ses cours, ses auditeurs l’attendaient pour le féliciter, l’interroger, recueillir ses réponses et lui faire cortège. Un jour il reçut le billet suivant: “Il est impossible, Monsieur, de ne pas croire ce qu’on exprime avec tant de cœur; avant de vous entendre, je ne croyais pas; ce que n’avaient pu faire nombre de sermons, vous l’avez fait en un jour: *vous m’avez fait chrétien.*”

On serait peut-être tenté de croire que la grande modestie du fondateur de la Société de Saint-Vincent de Paul, que sa délicatesse de conscience, que ses profondes convictions religieuses nuisirent à l’homme de lettres et arrêterent l’artiste dans son essor vers le beau.

⁽¹⁾ *Les Contemporains*, No 172.

⁽²⁾ *Ozanam:—le Livre du Centenaire: l’Historien*, par E. Jordan, p. 167.

A ce sujet, lisons le témoignage qui suit, emprunté à l'un de biographes les plus sévères à l'égard d'Ozanam, l'historien, E. Jordan :

"Ozanam est donc tout autre chose qu'un savant de cabinet; il est de ceux qui savent regarder; et l'un des fruits les plus achevés de sa maturité est ce délicieux *Pèlerinage au pays du Cid*, où l'historien admirablement renseigné sur le passé du pays qu'il visite, le poète indulgent aux vieilles légendes, pourvu qu'elles soient pieuses et gracieuses, le lettré aux intarissables souvenirs, l'amant de la nature, l'observateur attentif du pittoresque dans les costumes et dans les mœurs, et par-dessus tout le chrétien empressé de tout ramener à Dieu, s'unissent pour nous donner un des chefs-d'œuvre de la littérature des récits de voyage."⁽¹⁾

Comme Mgr Gibier de nos jours, Ozanam croyait avec raison que : "quand un écrivain prend la plume, il demeure soumis aux lois de la vérité, de la morale, de la charité, et ces lois saintes ne sont pas moins obligatoires que les règles de la grammaire et de la prosodie. La liberté de tout écrire n'est plus de l'art, mais de la barbarie."⁽²⁾

Ce modèle de professeur que fut Ozanam; ce chrétien éclairé et convaincu, ce catholique courageux qui confessa Jésus-Christ et défendit son Église du haut de sa chaire d'université, au sein de la vieille Sorbone où trônaient l'indifférence religieuse et l'impiété, fut naguère pro-

(1) *Ibid.*, page 166.

(2) *Le Noël*, "L'élite qui écrit", par Mgr Gibier, No de mars 1923, page 419.

clamé l'une des gloires les plus pures de l'Université de Paris. Sa valeur pédagogique a été on ne peut mieux appréciée par l'un de ses contemporains les plus autorisés, J.-J. Ampère: "Préparations laborieuses, recherches opiniâtres dans les textes, science accumulée avec de grands efforts, et puis improvisation brillante, parole entraînant et colorée: tel était l'enseignement d'Ozanam. Il est rare de réunir au même degré les deux mérites du professeur, le fond et la forme, le savoir et l'éloquence. Il préparait ses leçons comme un bénédictin et les prononçait comme un orateur."⁽¹⁾

L'apostolat intellectuel d'Ozanam a été admirablement redit par l'historien Georges Goyau. Retenons ce témoignage du grand écrivain catholique, récemment élu à l'Académie française: "La vertu avancée, la foi et la modestie tenue en réserve, la restauration du christianisme par la science, voilà trois caractères par lesquels se dessine la physionomie personnelle d'Ozanam et dans lesquels se résume son mode d'action."⁽²⁾

René Doumic, dans la préface du *Livre du Centenaire*, parle comme suit de l'écrivain: "Ecrivain, il a eu (Ozanam), quoiqu'en prose, des dons de poète d'une rare séduction. Et ce qui ajoute aux meilleures de ses pages une suprême grâce, ce qui les éclaire d'un rayon mystique, c'est qu'on y voit transparaître une des âmes les plus

(1) *Frédéric Ozanam, Sa vie—Ses œuvres*, par le chanoine François Fournier, Paris, 1905, page 99.

(2) *Ozanam: le Livre du Centenaire*: son Apostolat intellectuel, par Georges Goyau, page 94.

lumineuses que le catholicisme puisse citer comme un exemple de la beauté qui lui est particulière.”⁽¹⁾

Ozanam a donc prouvé que les profondes convictions religieuses opportunément et franchement exprimées n'amoindrissent en rien la valeur du professeur, qu'elles donnent au contraire une puissante paire d'ailes avec lesquelles on peut atteindre les sommets de la renommée. Il a aussi prouvé qu'avant les fioritures du style le véritable écrivain doit rechercher le beau, le vrai et le bien. “Qu'importe que le vase soit ciselé, s'il contient du poison?”

Mais Ozanam n'en fut pas moins un artiste. Henry Cochin résume ainsi la formule de son œuvre littéraire: “Il faut produire par l'art après avoir possédé par la science.”⁽²⁾ Et l'art, l'éminent et saint professeur le soumettait aux lois éternelles de la morale chrétienne. “Comme le prêtre, a-t-il dit, l'homme de lettres est consacré.” Aussi affirma-t-il sans crainte: “Pour l'artiste chrétien, l'inspiration a un nom sacré: c'est *la grâce*.”

Artiste chrétien, Ozanam le fut dans sa chaire de professeur également. Ses qualités d'homme de lettres se retrouvent dans son enseignement: ce sont celles de l'orateur. Il n'a qu'un but: convaincre ses élèves de la vérité. “Personne, dit Henry Cochin, n'a porté plus haut l'idéal du maître.”

Professeur catholique, Ozanam ne souscrivit jamais au faux principe de la *neutralité* dans l'enseignement

(1) *Ibid.*, page XV.

(2) *Ibid.*, l'Homme de lettres, par Henry Cochin, page 325.

universitaire: il fut un professeur *catholique* et non un catholique *professeur*. Dans ses cours, il affirma ses croyances chrétiennes, et au nom de la vérité historique il défendit l'Église contre ses détracteurs. Toute sa carrière proclame cette règle de sagesse, ce devoir auquel nul n'a le droit de se soustraire: à l'Université, au Collège, à l'École spéciale comme à l'École primaire, le maître doit, en temps et lieu, sans faux zèle comme sans lâcheté, proclamer la vérité religieuse qui s'impose et non l'amoindrir ou la taire.

Gloire de la France et gloire de l'Église, Ozanam est doublement cher aux cœurs des Canadiens français.

Souhaitons que ce professeur idéal que fut Frédéric Ozanam soit bientôt donné comme patron à tous les éducateurs, depuis l'école primaire jusqu'à l'Université.

C.-J. MAGNAN,
de la Société Royale du Canada.

(Cette étude a été publiée simultanément dans l'*Enseignement Secondaire au Canada* d'avril 1923 et dans l'*Enseignement Primaire* de mai 1923.)

APPENDICE D

Le renouveau religieux en France

Dans les *Études*, de Paris, du 5 juin 1934, Jean Klein commence ainsi un article très documenté sur le renouveau chrétien en France :

"16,737 élèves et anciens élèves de 22 Écoles d'Ingénieurs ont signé, cette année, des invitations conviant leurs camarades d'Écoles à faire leurs Pâques. A travers la France et ses colonies, ils se sont retrouvés, priant et communiant ensemble, en 150 messes spécialement dites pour eux.

"Pareille nouvelle eût été invraisemblable il y a trente ans ; aujourd'hui, nous sommes habitués à la lire chaque année. Nous en voyons moins nettement la portée. Il peut même arriver que ces manifestations pascales, cette piété collective et publiquement affirmée nous heurtent. Nous sommes alors tentés d'en minimiser la valeur religieuse.

"C'est que nous ne voyons là qu'un geste détaché dans le cours de l'année, sans précédents qui l'expliquent et lui donnent sa valeur. Or, ces messes pascales ne sont, au contraire, que l'une des manifestations d'une vie chrétienne continue. Cette vie anime un milieu, celui des Ingénieurs, notable par sa formation scientifique et par son rôle social. A ce seul titre, pareil mouvement aurait déjà son prix. Mais en lui-même, par son inspiration,

ses résultats et ses méthodes, il mérite l'examen. De cette étude, il se dégagera peut-être quelques leçons. Nous aurons surtout la joie d'y voir, en une surprenante plénitude, un témoignage que, à travers ses fidèles en qui Il agit, le Christ se rend à Lui-même."

L'avenir de la France

Un fidèle lecteur de l'*Enseignement Primaire*, M. Gricourt, professeur honoraire à l'École normale de la Seine, m'écrivait la lettre que voici, en date du 30 décembre 1933 :

Paris, 30 décembre 1933.

Monsieur l'Inspecteur Général,

Je lis, avec une attention assidue, votre *Enseignement Primaire*. Je le fais voir à quantité d'appréciateurs. Alors que je professais encore à l'École Normale, je l'ai communiqué à mes élèves-maîtres qui m'ont déclaré en avoir tiré "réel profit" et n'y avoir rien trouvé à redire. De la part de jeunes hommes si disposés à la critique, l'éloge n'est pas sans valeur. Ils ont compris tout le mérite de votre action persévérante.

Que le Canada ne désespère pas de la Vieille France, elle saura, encore, au besoin, souffrir pour la sauvegarde de l'humanité contre la renaissance des croyances et des pratiques barbares. Son sort n'est-il pas, en effet, lié à

celui de l'Église "militante"? Dans quels pays trouverait-on pareille troupe de Saintes et de Saints? Hier Jeanne d'Arc, aujourd'hui Bernadette Soubirous, demain Catherine Labouré, après-demain le Père de Foucaud. Il y a quinze jours, le Cardinal Verdier était l'hôte de notre paroisse (Saint-François-de-Sales, dirigée par le chanoine E. Loutil, connu comme écrivain, sous le nom de Pierre l'Ermite). Il venait "reconsacrer" au culte catholique la chapelle Sainte-Chantal qui, au moment des regrettables inventaires, avait été, avec le presbytère de la paroisse, reprise par l'État et vendue à l'Ambassade Britannique. Celle-ci y avait installé son chapelain anglican et la chapelle était devenue salle de conférence publique. Notre curé, aidé de ses paroissiens, vient de racheter l'immeuble et, par suite, la chapelle est maintenant redevenue Sainte-Chantal, et Monseigneur Verdier disait: "Sans doute, nos évêques n'ont plus leurs palais protégés par de hautes grilles et barrières, mais ils se sont logés plus près de leur peuple et c'est mieux ainsi. Le mal causé par les évictions des inventaires est réparé et au delà. Un peuple qui, malgré tout et de son propre fonds, en dépit de la crise générale, a su effectuer un rétablissement semblable, est un peuple singulièrement cher à Dieu qui le destine à des fins particulièrement saintes."

J'ajoute: Et donc "Vive la France" ancienne et nouvelle. Ce sera mon souhait pour ceux qui, comme vous et les vôtres, la représentent si dignement!

Que Dieu fasse enfin comprendre aux nations Anglo-Saxonnes qu'une loyale alliance défensive entre elles et

la France — publiquement proclamée — est le seul moyen d'assurer, à jamais, la paix et la prospérité mondiales.

Très vôtre,

A. GRICOURT,

Professeur honoraire à l'École normale de la Seine et au Collège Chaptal,

Traducteur-Juré honoraire près le Tribunal de la Seine,

Chevalier de la Légion d'Honneur.

L'air des cimes

Dans la *Croix* du 30 mai 1934, M. le chanoine Garnier, du diocèse de Grenoble, très avantageusement connu au Canada, ayant séjourné deux années à Québec, en qualité de professeur à l'Université Laval, a écrit un article de haute inspiration, intitulé: *L'air des cimes*. Dans cet article, M. le chanoine Garnier fait connaître le vrai Paris, celui de la charité et de la piété. Voici un passage révélateur qui fait voir que Paris n'est pas seulement une ville de plaisir, mais aussi "la ville qui travaille, qui peine, la ville qui se recueille et qui prie, la ville catholique et même mystique".

Méditons cette page éloquente de M. le chanoine Garnier:

"L'âme laborieuse de Paris, c'est partout qu'on la sent vivre et palpiter, chez ces milliers d'ouvriers qui envahissent la première "rame" du métro pour aller à

de lointains chantiers, aussi bien que chez les intellectuels qui ne quittent pas les bibliothèques et les archives. Je ne crois pas que les Pasteur, les Roux, les Calmette, les Branly, les Bourget et des *centaines d'autres* aient passé leur temps à s'amuser; mais puisque je m'en tiens au point de vue religieux, n'est-ce pas de Paris que sortent tant de livres, d'articles, de revues qui, en France et hors de France, alimentent la foi de milliers de croyants en conquérant au Christ bien des incroyants?

"Paris, ville de l'apostolat sous toutes ses formes, depuis celui qu'un admirable clergé exerce dans cette banlieue que le cardinal Verdier ne veut plus appeler "banlieue rouge", jusqu'à celui qui étend son action et ses conquêtes dans les milieux les plus distingués du monde du théâtre, en passant par les merveilleuses réalisations de la J. O. C., des Équipes sociales, des élèves des grandes Écoles, Polytechnique, Centrale, etc., allant chaque dimanche et en semaine se mêler aux enfants des patronages des paroisses populaires, et souvent, en retour de ce don de soi, entendant l'appel divin au don total d'eux-mêmes. Ne viens-je pas d'apprendre qu'un de mes anciens élèves de l'école Saint-Maurice de Vienne, qui fut élève de l'École normale supérieure, brillant agrégé des sciences, vient d'entrer chez les Dominicains? Il n'y a presque qu'en France que l'on voit si souvent de pareils faits, et on les voit à Paris plus qu'ailleurs.

"Paris, ville de charité! Et pour une Sœur Rosalie dont la renommée chante la gloire au loin, combien de milliers d'apôtres, en religion et dans le monde, penchés sur toutes les infortunes et pansant toutes les plaies,

celles des âmes et celles des corps, et dont les œuvres sont connues de Dieu seul.

“Paris, ville de sainteté! On va à Lisieux et à Nevers prier près du tombeau de la sainte petite Thérèse et de sainte Bernadette; mais les corps de saint Vincent de Paul, de sainte Louise de Marillac, de la bienheureuse Catherine Labouré, du bienheureux P. Eymard, ils sont à Paris, où ces personnages se sont sanctifiés.

“Paris, ville mariale! On va à Lourdes et à La Salette, où la Vierge est apparue. Mais elle est apparue aussi dans la douce et intime chapelle de la rue du Bac, et elle prodigue ses bienfaits dans son sanctuaire de Notre-Dames-des-Victoires, que la piété parisienne ne cesse d’emplir.

“Paris, ville eucharistique! non seulement par les adorations de Montmartre qui ne cessent ni le jour ni la nuit, par celles du *Corpus Christi* et de tant d’autres chapelles ou églises, mais par toutes ces communions distribuées à toutes les heures de la matinée à des fidèles pris dans tous les milieux sociaux et dont le Christ est la vie.”

APPENDICE E

Lourdes avant l'Apparition

Bien des siècles se sont écoulés depuis l'époque où Jules César, maître de l'Aquitaine, venait planter un camp sur les roches arides, où des chants religieux remplacent aujourd'hui le bruit répété des batailles et les cris des mourants. Le camp du vainqueur romain devint château fort avec les Wisigoths. Les Sarrasins s'en emparent et flanquent les fortifications d'un donjon carré. Ce mamelon rocheux, que ses aspérités protégeaient contre l'escalade, plaisait à cette race guerrière; il lui rappelait le nid inaccessible d'où l'aigle se rit de ses ennemis et plonge sur eux, rapide et terrible. Cette citadelle imprenable portait encore au moyen âge le nom de Mirambal. La chronique de Froissart nous apprend que Mirambal est devenu Lourdes; il écrit: "*Lordes* est un chastel impossible à prendre."

Il l'était en effet, car s'il changea souvent de maîtres, ce fut par surprise ou cession. Mirat, le dernier chef sarrazin qui l'occupait, le rend à Charlemagne et se fait chrétien. Le grand empereur avait ainsi fait la double conquête d'une âme et d'un château fort. Puis, les destinées de Lourdes sont très variables. Hérétique avec les Albigeois, la ville passe aux comtes de Bigorre, qui la cèdent aux Anglais en la personne du comte de Leicester; Charles le Bel en fait plus tard un apanage de la couronne de France, jusqu'au jour où le prince Noir prenant pos-

session du comté de Bigorre confie la défense du château à Armand de Béarn. Nous ne parlerons pas des sièges qu'il eut à subir sans jamais être enlevé.

Henri IV, devenu roi de France, met à Lourdes un capitaine d'Armes ; Louis XV fait du château une prison d'État, la République, une prison de suspects. Aujourd'hui c'est un fortin où cent hommes tiennent garnison. Avant 1858, le nuage du temps s'était étendu sur l'auréole de gloire de la vieille cité militaire ; elle n'était plus qu'un point marqué sur la carte de France parmi les sous-préfectures obscures. Un événement imprévu attirant tout à coup sur Lourdes l'attention du monde entier lui a donné, comme l'eût fait une baguette magique, la célébrité et la prospérité.

De BESANCENET.

(Lourdes avant l'Apparition.)

APPENDICE F

La maison des Jean de Paul

La commune de Pouy a toujours revendiqué l'honneur d'avoir donné naissance à saint Vincent de Paul, et aucune localité ne peut le lui disputer. On y a conservé longtemps avec une pieuse vénération la maison de Ranquine, où il vint au monde. Quand, en 1682, la chaumière tomba de vétusté, une croix fut plantée sur ces ruines. La chambre natale, restée seule debout grâce à des travaux de consolidation, s'écroula, à son tour, avant 1700. On éleva sur son emplacement un oratoire, dont les murs touchaient ceux de la nouvelle maison de Ranquine, demeure des de Paul, hôtes de l'ancienne. A l'époque de la canonisation, pour répondre à la dévotion des fidèles, on bâtit, quelques mètres plus loin, une chapelle plus spacieuse. Elle disparut à son tour après plus d'un siècle; et sur le sol qui la portait, s'éleva la chapelle où vont prier aujourd'hui les pèlerins. Cette chapelle est comme le centre d'une petite cité que le public appelle Berceau de saint Vincent de Paul, et qui a comme habitants des orphelins et des orphelines, des vieillards des deux sexes, un groupe d'apprentis, un séminaire d'enfants et de jeunes gens animés du désir de se faire missionnaires, tous placés sous la direction de prêtres de la Mission ou des Filles de la Charité. Pour eux ont été édifiés de vastes bâtiments des deux côtés et en arrière de la chapelle. En avant, sur une place commune, s'élève le chêne séculaire, millénaire a-t-on dit, à l'ombre duquel

le jeune Vincent vint plus d'une fois se reposer, et la maison de Ranquine, qui, durant la seconde moitié du XIX^e siècle, passa pour être sa maison natale. Aujourd'hui, après la découverte des dépositions faites à Pouy, lors du procès de béatification, l'illusion n'est plus possible.

Dans sa position première, la maison était sur le bord de la route, tournée vers elle; elle fut quelque peu rapprochée de la chapelle en 1864, si peu qu'une partie des deux emplacements est commune, et orientée vers le nord, par raison de symétrie. Bien qu'elle ne soit peut-être éloignée du lieu sur lequel reposait la maison natale, on peut dire avec certitude qu'elle n'en est pas distante de plus de quatre ou cinq mètres.

Les de Paul eurent là leur demeure jusqu'aux approches de la grande Révolution. Ils l'habitaient peut-être longtemps avant la naissance de saint Vincent, car le nom est ancien dans le pays; plusieurs habitants de Pouy le portaient en 1509.

Pierre COSTE,
Prêtre de la Mission.

(*Monsieur Vincent*, Paris 1932.)

N. B. — En racontant ma visite au Berceau de saint Vincent de Paul, j'ai cité Mgr Bougaud, dont l'*Histoire de saint Vincent de Paul* remonte à près d'un demi-siècle. Ce vénérable auteur croyait comme ses contemporains que la maison de Ranquine était celle-là même où naquit saint Vincent de Paul. Ce n'est pas la maison telle qu'elle était à la naissance de Vincent, mais elle a été rebâtie sur le même site à quelques pieds près et on a respecté le plan primitif et utilisé certainement des matériaux de l'ancienne, si l'on en juge par l'état de vétusté de la maison actuelle.

C.-J. M.

APPENDICE G

**Le nom d'un Canadien français inscrit sur
l'Arc de Triomphe de l'Étoile**

Monsieur Pierre-Georges Roy, dans la deuxième série des *Fils de Québec*, cite ces lignes intéressantes, empruntées au livre de l'abbé Daniel: *Le vicomte de Léry et sa famille*:

“Que ceux de nos compatriotes qui visiteront le pays de leurs aïeux, s'arrêtent devant l'Arc de Triomphe de l'Étoile, qu'ils élèvent leurs regards sur la partie du côté ouest de ce monument, consacré aux guerriers les plus célèbres de la République et de l'Empire, et ils y liront avec orgueil le nom d'un Canadien français, le général vicomte de Léry.”

D'après M. Roy, François-Joseph Chaussegros de Léry naquit à Québec en 1754. Il passa en France en 1764 où il mourut en 1824.

Ce monsieur de Léry entra dans la carrière militaire où il s'illustra. “A la chute des Bourbons, il s'attacha à la fortune de Napoléon. En 1814, le grand Empereur le nommait commandant en chef du génie de la Grande Armée. En 1811, l'Empereur Napoléon l'avait créé baron de l'empire. Sous la Restauration, M. de Léry fut fait vicomte.”⁽¹⁾

(1) Pierre-Georges Roy, *Fils de Québec*, deuxième série.

APPENDICE H

Voici ce que nous avons trouvé dans le *Bulletin des Recherches historiques, relativement à Notre-Dame du Canada*.

Volume I, 1895, page 80:

Question 47.—Dans la principale église de Billom, est un grande statue en pierre de la Sainte Vierge, fort peu remarquable au point de vue de l'art, mais en grande vénération parmi la population billomoise. On l'appelle N.-D. du Canada. Mais chose singulière, personne n'a pu me dire pourquoi on l'appelle ainsi. Tout ce qu'on sait, c'est que la statue est ici et s'appelle ainsi depuis longtemps, dès avant la Révolution et qu'on l'a toujours regardée comme privilégiée, sinon comme miraculeuse. Mais la tradition qui la rattache au Canada s'est complètement perdue. Pourtant, ce nom de N.-D. du Canada n'est pas arbitraire, il doit avoir sa raison d'être. Voilà une bonne occasion pour ceux qui s'occupent de l'histoire primitive du Canada de faire des recherches intéressantes. Qui nous dira pourquoi cette statue s'appelle Notre-Dame du Canada?

J.-P. TARDIVEL.

Volume II, 1896, page 73:

Réponse 47.—Notre-Dame du Canada: M. J.-P. Tardivel, directeur de la *Vérité*, nous transmet l'extrait suivant d'une lettre reçue de l'un de ses cousins de France, M. Jules Tourmilhas, de Billom, Puy de Dôme (ancienne Basse-Auvergne), où il raconte tout ce qu'il sait de la statue de Notre-Dame du Canada qu'on vénère à Saint-Cerneuf, la principale église de Billom.

"Il paraîtrait que cette statue a été placée à la vénération publique dans une des chapelles de notre église de Saint-Cerneuf que vous connaissez, par des missionnaires du Canada, qui lui auraient donné le nom de Notre-Dame du Canada.

"Je ne puis vous dire si elle a été apportée de votre pays ou si elle a été sculptée ici, mais elle est assez grossièrement faite. Elle est en pierre massive, elle mesure 1m 05c en hauteur, sur 1m 15c de circonférence, l'Enfant Jésus ne faisant avec sa mère qu'un seul bloc dans le bas, où l'on ne voit aucune trace de pieds ni de jambes.

"La Vierge est assise et l'Enfant est debout du côté droit; la mère a la main droite posée sur le dos de son enfant.

"Cette vierge est contamment habillée, et son costume varie de couleur selon les fêtes de l'Église, violet, doré ou blanc; l'enfant est enveloppé dans le manteau de la mère, et on ne lui voit que la tête.

"Voilà tous les renseignements que je puis vous donner à ce sujet!"

Ernest MYRAND.

Volume II, 1896, page 186 (I, V, 47) :

Je crois qu'en consultant un ouvrage intitulé *Une Famille Française chez les Iroquois* et édité par la maison Lefort, de Lille, on trouvera de curieux renseignements sur l'origine de la statue de Notre-Dame du Canada que l'on vénère dans la principale église de Billom, en France.

C.-E. R.

N. B. — L'ouvrage mentionné ci-dessus est inconnu des principaux bibliophiles. Et la bibliothèque de l'Université Laval ne possède pas non plus *Une Famille Française chez les Iroquois*.

Voir au chapitre huitième la lettre de M. l'abbé Pialoux, au sujet de Notre-Dame du Canada.

C.-J. M.

Table des Illustrations

La petite Bourdaisière: reste du couvent où Marie de l'Incarnation prononça ses vœux de religion	17
Inauguration de la Place Ozanam	35
L'apparition de Notre-Dame de Lourdes	61
Lourdes	62
Le couvent Saint-Gildard à Nevers	63
Sainte Bernadette dans sa châsse	64
Maison où naquit saint Vincent de Paul	73
Le chêne de saint Vincent de Paul	74
Le moulin	83
L'église de Coulonges-sur-l'Autize	84
Intérieur de l'église de Coulonges	85
Le lavoir	86
La mairie	95
Le château	96
Intérieur de l'Église Saint-Germain-des-Prés	105
Chapelle de la rue du Bac	107
Intérieur de la Cathédrale de Chartres	125
Le château de Chambord	126
Le Palais de Versailles	127
Billom	161
Notre-Dame du Canada	162
Billom, rue de la Boucherie	163
Clermont-Ferrand: la cathédrale	163
Maison de la Société de Saint-Vincent de Paul à Paris	173
Tombeau de Frédéric Ozanam	174
Les Caravelles de Jacques Cartier: comment nos pères vinrent de France au XVI ^e siècle ...	191

Table des Matières

Avant-Propos	7
--------------------	---

CHAPITRE PREMIER

Tours. — <i>La rue des Ursulines</i> : — Souvenir romantique de l'abbé H.-R. Casgrain. — Souvenirs de Marie de l'Incarnation. — La petite Bourdaisière. — Lettre du conservateur adjoint des Archives Historiques de la ville de Tours. — La Touraine	11
--	----

CHAPITRE DEUXIÈME

La famille Ozanam. — <i>Sur les pas d'Ozanam</i> : — Madame Frédéric Laporte, née Récamier. — Souvenirs précieux d'Ozanam. — M. l'abbé François Laporte, arrière-petit-fils de Frédéric Ozanam. — Madame Laporte fait remise au Conseil général de la robe et de la toge que portait Frédéric Ozanam comme professeur à la Faculté des Lettres de Paris. — <i>Sur les pas d'Ozanam.</i> — Le jardin du Luxembourg. — Louis Veuillot et Ozanam. — En passant devant le Panthéon. — Saint-Étienne-du-Mont. — Une place Ozanam à Paris	27
--	----

CHAPITRE TROISIÈME

- Lourdes.** — *Nevers* : — De Paris à Lourdes par Poitiers, Bordeaux, etc. — Désagréable souvenir de Bigot. — A Lourdes. — Le murmure du Gave. — Son Excellence Mgr Gerlier. — A la Grotte. — L'églantier est toujours là. — Les miracles de Lourdes et la science. — Le cardinal de Turin. — Scènes grandioses. — Le pèlerinage des enfants. — Adieu Lourdes ! — En route pour Nevers. — Arrêt à Toulouse et à Clermont-Ferrand. — Nevers, c'est le XVII^e siècle épanoui. — Au couvent de Saint-Gildard. La châsse de sainte Bernadette (Sœur Marie-Bernard). — Bibliographie 47

CHAPITRE QUATRIÈME

- Au berceau de saint Vincent de Paul :** — Dax. — Chez le colonel Gizard. — A Ranquine. — La maison où naquit Vincent de Paul. — Le vieux chêne. — Le moulin. — Les œuvres vincentiennes à Ranquine. — Vincent à Dax. — Ordination de Vincent de Paul. — Tombeau de saint Vincent de Paul à Paris 71

CHAPITRE CINQUIÈME

- Au berceau des ancêtres.** — *Le Poitou* : — Souvenir de Madame de Maintenon. — A travers l'histoire. — Une note pleine de saveur pour un Canadien. — En route pour Coulonges-sur-l'Autize, berceau de l'ancêtre Magnan. — M. le curé Bodet. — Une antique église du XII^e siècle. — Une visite émouvante. — Par les rues de *Colonia*, ainsi nommée par les Romains. — Le lavoir. — Le Château : souvenir de Rabelais. — En quittant Coulonges 89

CHAPITRE SIXIÈME

Quelques souvenirs de Paris: — Napoléon. — Le Cid. — L'Avare. — Le médecin malgré lui. — L'église Saint-Germain-des-Prés. — Apostrophe à Voltaire. — Une réception chez M. François Veuillot. — M. H. Gaillard de Champriis. — Le lieu de sépulture de Bougainville. — Catherine Labourée: visite de la chapelle de la rue du Bac 103

CHAPITRE SEPTIÈME

Les châteaux de France: — Les châteaux de la Loire. — En passant à Saint-Cloud, Saint-Cyr, Rambouillet, Maintenon. — Un arrêt à Chartres: la cathédrale. — Châteaudin. — Vendôme. — Entre Tours et Blois: Azay-le-Rideau. — Chenonceaux. — Amboise. — Chaumont. — A propos d'une description de Flaubert: un ancêtre canadien de Flaubert. — Les campagnes françaises. — Blois. — Le château de François 1er. — Le mois de Marie dans l'antique *Bli-senses*. — La petite patrie d'Augustin Thierry. — Chambord. — Henri V. — Orléans. — Une pensée à Crémazie. — Le Père Jogues. — Souvenirs de 1909. — La France vit toujours drapée dans son merveilleux passé. — A Fontainebleau: La grande ombre de Napoléon. — Versailles. — Figures historiques canadiennes. — Mme Julie Lavergne. — "Cet étendard qu'aux portes de Versailles...". — L'abbé de l'Épée .. 121

CHAPITRE HUITIÈME

Au berceau des ancêtres. — *L'Auvergne*: — Billom. — La province de l'Auvergne. — La famille Tardivel. — Jules-Paul Tardivel, fondateur

de la <i>Vérité</i> , de Québec. — Notre-Dame du Canada. — Une lettre de M. l'abbé Pialoux. — A Montaigu: spectacle magnifique. — Clermond-Ferrand. — Une plume de Louis Veuillot. — M. de Sénezergues. — "Combien j'ai douce souvenance..."	149
--	-----

CHAPITRE NEUVIÈME

La France, foyer de Charité. — <i>Souvenirs de Fêtes mémorables</i> : — Une séance du Conseil général de la Société de Saint-Vincent de Paul. — Au Conseil particulier de Paris. — La réunion d'accueil. — Les fêtes du Centenaire: à Saint-Sulpice — à Notre-Dame — à Montmartre — à Saint-Étienne-du-Mont. — au Cirque d'hiver — dans les jardins de l'Institut catholique. — Séance internationale du Conseil général. — Réception à l'Hôtel de ville de Paris. — Les Frères de Saint-Vincent de Paul. — Au tombeau d'Ozanam. — Conclusion. — Retour de France	175
---	-----

APPENDICES

<i>La femme chrétienne d'après Frédéric Ozanam</i> ...	199
Lettre de faire-part: ordination sacerdotale de M. l'abbé Laporte	205
Un modèle de professeur: Frédéric Ozanam	206
Le renouveau religieux en France	219
L'avenir de la France	220
L'air des cimes	222
Lourdes avant l'Apparition	225
La maison de Jean de Paul	227
Le nom d'un Canadien français inscrit sur l'Arc de Triomphe de l'Étoile	229
Notre-Dame du Canada	230